53076/A/2

LA GÉNÉRATION DE L'HOMME, OU TABLEAU DE L'AMOUR CONJUGAL,

Considéré dans l'état du Mariage.

TOME SECOND.

BASHM 269

LA GÉNÉRATION DE L'HOMME, OU TABLEAU DE L'AMOUR CONJUGAL,

Considéré dans l'état du Mariage.

Par M. NICOLAS VENETTE,
Docteur en Médecine.

NOUVELLE ÉDITION.

Revue, corrigée, & augmentée de Remarques importantes, & enrichie de nouvelles figures, plus grandes & plus exactes que dans les Éditions précédentes.

TOME SECOND.

A LONDRES.

M. DCC. LXXI.

LA GÉNÉRATION DE L'HOMME.

TROISIÉME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Les incommodités que cauſent les plaiſirs du Mariage.

ON dit que les plus grands malheurs qui arrivent aux hommes, ne viennent ordinairement que de l'excès de l'amour ou du vin. Et pour ne parler ici que du premier, on doit avouer qu'il a des emportements que les plus ſages ont bien de la peine à retenir. Cette paſſion ne garde point de me-

meſure, & quand elle en garde, elle ceſſe d'être appellée amour. Rien ne s'oppoſe à ſa violence, tout lui obéit en nous-mêmes & hors de nous-mêmes, & elle trouve autant d'eſclaves qu'elle trouve d'hommes.

Ce n'eſt point aſſez que de coucher une nuit ou deux avec une femme, & de jouir pluſieurs fois avec elle des plaiſirs de l'amour, il faut encore que cela aille à pluſieurs mois & à pluſieurs années de ſuite, comme ſi cette paſſion ne s'aſſouviſſoit jamais mieux par aucune autre choſe que par elle-même. Ce n'eſt pas dans cette rencontre qu'une action ſouvent réitérée nous déplaît, & que notre délicateſſe eſt bleſſée par le moindre objet dégoûtant; ſi cela arrive quelquefois, l'amour a tant d'adreſſe, qu'il ſait bientôt nous guérir de nos petits dégoûts.

Epicure, que l'on a voulu faire paſſer pour un voluptueux indiſcret, ne pouvoit careſſer des femmes, ni approuver les plaiſirs de l'amour. Il ſoutenoit que les embraſſements étoient les ennemis capitaux de notre ſanté; que, quand nous les careſſions toutes nos parties

principales en souffroient, & que notre ame même en recevoit quelques atteintes. En effet, cette passion corrompt notre esprit, abbat notre courage, & empêche l'élévation de notre ame; témoin *Salomon*, que l'Antiquité a surnommé le Sage, qui perdit l'esprit par l'excès des divertissements avec les femmes; témoin encore les *Sardiens* qui, ayant perdu leurs forces avec les servantes des *Smirniens*, furent honteusement vaincus par leurs ennemis.

Si nous voulions examiner ce que l'on souffre dans l'un & l'autre sexe, lorsque l'on aime éperdument, nous verrions combien il est dangereux de se laisser prendre aux amorces d'un amour excessif.

Depuis qu'un homme s'est abandonné à ses plaisirs, il a perdu son embonpoint & sa bonne mine: sa tête n'est plus garnie de cheveux comme auparavant, ses yeux sont ternis & livides, & l'on ne s'apperçoit plus du feu qui y brilloit autrefois: il ne voit plus que de fort près, & encore faut-il que l'industrie des hommes lui fortifie la vue. Mais de l'humeur qu'il est, il aimeroit

mieux la perdre que de se priver de ses plaisirs, & j'attends à toute heure qu'il dise à ses yeux, ce que leur dit autrefois *Théotyme* au rapport de *saint Jérôme.*

Les plaisirs de l'amour nous fascinent & nous aveuglent : ce qui a fait dire aux Poëtes, que l'Amour étoit sans yeux ; car dans les contentements qu'il nous cause, il se fait une telle dissipation d'esprits, qu'il est impossible après cela qu'il en reste assez pour en fournir ces parties-là.

Le cerveau, qui est le principal organe de toutes les facultés de l'ame, se refroidit & se desséche tous les jours par la perte que nous faisons incessamment de nos humeurs dans les caresses des femmes. Il s'affoiblit encore, il s'épuise & se consume, si bien que dans quelques hommes lascifs, au rapport de *Galien*, on a quelquefois trouvé cette partie tellement diminuée, qu'elle n'étoit pas plus grosse que le poing. Quelle apparence y a-t-il, qu'étant ainsi disposée, elle pût contribuer à la santé du corps, & fournir de matiere pour faire toutes les belles fonctions de l'ame ?

Enfin, par la diſette des eſprits, les yeux ſont triſtes & enfoncés, les joues pendantes, & les narrines deſſéchées, le frond aride & calleux, l'ouie dure, la bouche puante : en un mot, nous ne voyons que trop ſouvent les effets funeſtes que cauſe un amour déréglé.

Si la tête a ſes langueurs, la poitrine n'en ſouffre pas moins : & comme c'eſt ici que la chaleur naturelle, & l'humide radical, ont leur principal ſiege, c'eſt auſſi dans ce lieu que nous nous appercevons, plus qu'ailleurs, des déſordres que cauſe cette paſſion indiſcrette. Les hommes deviennent phtiſiques & déſſéchés par les trop fréquentes careſſes des femmes ; & quelques femmes, ſi elles allaitent, après avoir fait pluſieurs enfants, tombent auſſi dans de ſemblables maladies. On remarque dans les uns & dans les autres, un feu étranger qui conſume ce qu'ils ont de plus humide dans le cœur, & la fievre lente qui les mine, donne des marques de la cauſe qui l'a produite. Ils ont une grande difficulté de reſpirer : la ſoif les travaille, ils ne ſavent ce que c'eſt de dormir, ils touſſent ſans ceſſe, mais

ils ne crachent rien : & s'ils crachent quelque choſe, c'eſt un peu de ſang. Quelque malades qu'ils ſoient, ils ne ſe ſentent preſque point de douleur, ou ne s'en plaignent que fort légerement. Ah, que le mal que produit l'amour eſt trompeur, juſqu'au moment même où il eſt le plus redoutable !

Mais c'eſt dans les parties naturelles que l'Amour fait ſes plus funeſtes impreſſions. Les parties voiſines même s'en reſſentent plus que les autres, & ſont ainſi punies d'avoir contribué de leur part à l'excès de nos plaiſirs.

Les incommodités de nos parties naturelles ſont en trop grand nombre, pour nous arrêter ici à les dénommer les unes après les autres. Il ſuffit d'en avoir parlé ailleurs, & de dire préſentement que la douleur & le repentir ſuivent toujours les contentements réitérés que nous avons pris avec les femmes, & qu'à force d'aimer nous avons appris à n'aimer plus ; d'où vient que le Tombeau de *Vénus*, ſi nous en croyons quelques-uns, eſt encore maintenant tout couvert d'herbes froides

qui s'oppoſent à la fécondité des hommes.

Si ce n'étoit encore qu'une douleur paſſagere, ou qu'un leger repentir, qui fuſſent les effets d'un amour déréglé, peut-être qu'on en pourroit mépriſer les attaques ; mais outre la ſtérilité, la ſéchereſſe des reins, le flux de ventre & d'urine, & la chûte du ſiege, on eſt encore maltraité de cette infâme maladie, qui ne finit ſouvent, ni par la ſalivation ni par la ſueur. Elle eſt tellement enracinée dans la moëlle des os de ces fameux débauchés, que pour l'en arracher, il faudroit que l'amour qui l'a fait naître, fût effectivement un Dieu, & qu'il fût faire des miracles.

L'eſtomac ne peut faire ſa fonction ; ſa chaleur eſt diſſipée par la perte des eſprits, & par l'excès de la volupté. Il ne fait plus que des crudités, au lieu d'un bon chyle. C'eſt d'où viennent tant de catarres, de fluxions, de gouttes & de douleurs nocturnes, que reſſentent ceux qui, pendant toute leur vie, ont ſuivi avec trop de complaiſance les inſpirations de *Vénus*. On remarque de

la foibleſſe dans les jointures de leurs corps, & au lieu d'une humeur douce & gluante qui facilite pour l'ordinaire les mouvements de toutes nos parties, on n'y trouve que du plâtre pour ſymbole de l'impoſture de l'amour.

En effet, l'excès des plaiſirs trouble notre repos par des inquiétudes continuelles, & altere notre ſanté par des qualités contre nature. Plus le plaiſir eſt grand, plus ſon excès eſt pernicieux, ſi bien qu'il faut le prendre avec meſure, pour n'en recevoir que de la ſatisfaction. La volupté eſt un poiſon qu'il faut corriger pour l'empêcher d'être funeſte : elle eſt comme l'antimoine ou l'argent vif qu'il faut préparer, ſi nous voulons qu'il nous profite.

L'excès des viandes ſuffoque notre chaleur naturelle : l'exercice violent affoiblit nos forces, & les plaiſirs les plus innocents de l'amour, deviennent des ſupplices quand ils ſont immodérés.

Pendant que l'homme ne vivoit que de gland, & ne buvoit que de l'eau, il n'avoit point d'humeurs ſuperflues, & ne ſavoit ce que c'étoit fievre & que fluxion. L'abſtinence ſeule le guériſſoit

des incommodités qui l'attaquoient quelquefois, mais depuis qu'il a traversé les mers pour aller aux Indes, qu'il a percé une infinité de Royaumes pour trouver la Chine, qu'il ne s'est pas contenté des aliments communs que la Nature lui fournissoit en qualité de mere, qu'il a mis sur sa table des truffes, des champignons, des huitres, & les autres choses qui irritent plutôt l'apétit qu'elles ne servent à l'entretien de la vie, qu'il y a souffert des pâtés, des tartes, des ragoûts & des entremets, dont il a farci son estomac, qu'il ne s'est pas contenté de vin naturel, qu'il y a mêlé une infinité de drogues pour le rendre ou plus clair, ou plus suave; que la glace l'a emporté sur la fraîcheur de nos caves; enfin, depuis qu'il est voluptueux, il est sujet à la pierre, à la colique, aux douleurs d'estomac, & aux autres maladies que nous voyons lui arriver tous les jours.

Tandis que l'homme ne suivoit que les mouvements de la Nature, qu'il ne caressoit sa femme qu'après avoir plusieurs fois ressenti les aiguillons de la concupiscence, & que sa raison étoit

la maîtreſſe de ſa paſſion, il étoit fort & robuſte, & n'avoit jamais éprouvé les ſuites fâcheuſes des maladies ſecrettes & criminelles ; mais depuis qu'il a fait gloire d'avoir pluſieurs femmes, qu'il ne s'eſt pas contenté des mouvements de la Nature, qu'il s'eſt excité lui-même par des remedes qui aiguiſent l'apétit ſenſuel : en un mot, depuis qu'il eſt luxurieux, il eſt auſſi attaqué de foibleſſe de nerfs, de goutte, de ſtupidité, & d'une infinité d'autres maladies qui l'accablent.

Mais, ſi après avoir trop ſouvent embraſſé une femme, l'ame ne ſouffroit point dans ſes principales facultés, & dans ſes fonctions les plus néceſſaires à la vie, au moins pourroit-on ſe conſoler des maux que le corps endure ; mais, à dire le vrai, les langueurs de notre ame ſont encore bien plus conſidérables que celles de notre corps. Si elle eſt malade, l'économie de notre corps en eſt preſque toute détruite, notre mémoire ſe perd, notre imagination s'égare, & notre raiſon ſe diminue. Alors nous n'avons plus de prudence pour nous conduire dans les occaſions de la vie, où

nous en avons tant de besoin, & s'il nous reste encore un peu d'entendement, ce n'est que pour observer que nous le perdons peu à peu. C'est une des plus fortes raisons que l'Eglise Latine ait eues, de ne permettre point à ses Prêtres l'usage des femmes ; & *Saint Paul*, qui préfere par-tout la continence au mariage, savoit bien quels malheurs causoit l'amour qui, dans son action, & dans ses suites, ne pouvoit être modéré. Car combien de passions entraîne-t-il après lui, & pour ne parler ici que de la jalousie qui en est une suite assez commune, combien ne fait-on point souffrir ceux qui s'y abandonnent, & jusques-là qu'on en a vu qui en sont morts comme *Lépidus*.

La santé, la vertu, le mérite & la réputation servent à ce vice de prétexte pour s'établir : & quand il s'est une fois emparé d'un cœur, il change l'amour en rage, le respect en mépris, & la tranquillité en défiance. C'est alors qu'un homme rend son remede plus dangereux que son mal, & qu'au lieu de se guérir par le silence, comme firent autrefois *Pompée* & *Caton*, les deux

plus fameux cocus de leur siecle, il les met au jour, & même fait connoître à la postérité ses infortunes domestiques.

Que les bêtes sont heureuses dans leurs passions ! Elles vivent sans souci & sans allarmes. Elles ne forment jamais de desirs, & ne cherchent jamais de tristesse. Elles ont les plaisirs que l'amour leur suggére, sans en ressentir les maux. L'intérêt, l'ambition, la vanité, & les autres passions de l'ame ne les occupent jamais. Cependant nous avons la raison dont nous n'avons guere l'usage. Elle n'est pas un si grand avantage pour nous que les Philosophes le publient. C'est un foible remede contre la violence de nos passions, & principalement contre celle de l'amour. Un peu de vin la trouble, un peu de complaisance la séduit. Quand nous l'appellons à notre aide, lorsque l'amour nous suffoque, au lieu de nous soulager, elle aide à déchirer le cœur. En vérité, c'est une chimere inventée à plaisir, pour nous faire souffrir davantage, & ceux qui en ont le plus, sont ceux qui sont plus fortement maltraités. Ne vaudroit-il pas mieux vivre comme les bêtes

dans une indolence & dans une oiſiveté innocente, que d'avoir de l'eſprit & de la raiſon, pour nous faire ſouffrir. C'eſt ce que me diſoit l'autre jour un ami ſur la matiere que je traite.

Je puis donc dire ſans exagération, que l'amour déréglé eſt la peſte la plus pernicieuſe qui puiſſe jamais affliger les hommes, il nous jette dans des maux qui ſont entierement incurables: & l'épuiſement qui en eſt la cauſe, fait la difficulté de leur guériſon. Il apporte avec précipitation la vieilleſſe, & nous fait tomber, ſans qu'on s'en apperçoive, dans les infirmités de ces âges-là. Car par la froideur & la ſéchereſſe exceſſive qu'il nous cauſe, qui ſont les qualités oppoſées aux principes de la vie; il nous avance la mort à laquelle nous ne nous attendions pas ſi-tôt.

Il s'en eſt vû même qui ont perdu la vie dans le moment. *Pindare* eut la deſtinée de mourir par l'excès de l'amour, dont il avoit fait ſi ſouvent l'éloge; & *Tertullien* nous fait remarquer que le Philoſophe *Speucipus* n'eut pas le temps, avant que de mourir, de s'attriſter ni de ſe repentir, comme on

fait ordinairement, après qu'il eut pris ſes divertiſſements avec une femme : & de nos jours, le *Cardinal de Sainte Sicile* mourut à Rome pour avoir trop aimé. Si bien que les choſes extrêmes ſont pour nous fort incommodes. Trop de bruit nous rend ſourds, trop de lumiere nous aveugle, trop de diſtance ou de proximité nous empêche de voir, trop de plaiſir nous incommode. Les qualités exceſſives nous font du mal : nous ne les ſentons plus, nous les ſupportons.

C'eſt cette *Vénus* du ſoir qui eſt l'avant-couriere de la nuit & des malheurs de notre vie. Si elle peut ſe vanter avec raiſon de nous avoir fait naître, nous pouvons juſtement nous plaindre de ce qu'elle peut nous cauſer la mort. Auſſi s'eſt-il trouvé des peuples qui lui ont fait bâtir des Temples, & qui ont eu pour elle de la vénération ſous le titre de ces deux propriétés.

L'Amour ne demande que des gens robuſtes pour ſes actions. Ceux qui ſont naturellement foibles, auſſi-bien que les convaleſcents, ne ſont point en-

état d'obéir à ſes ordres. Ils ont trop beſoin pour eux-mêmes de chaleur naturelle, ſans la diſſiper avec les femmes comme fit autrefois celui dont parle *Galien*, qui n'étant pas encore tout-à-fait guéri d'une violente maladie, mourut la même nuit qu'il ſe fut diverti avec ſa femme : & *Alexandre Benoît* nous a fait auſſi remarquer que le Sénateur *Viturio* étant décrépit, n'eut pas été plutôt tranſporté par les plaiſirs de l'amour, qu'il en perdit la vie peu de temps après. Sur cela, *Jean Dorat*, qui épouſa dans la vieilleſſe une fille de vingt-deux ans, diſoit fort agréablement, qu'il aimoit mieux mourir par une épée bien nette, & bien polie, que par un vieux fer rouillé.

De tous les animaux, il n'y en a point qui dans les plaiſirs amoureux s'épuiſe plus que l'homme : un ſeul épanchement lui cauſera plus de foibleſſe, ſi nous en voulons croire *Avicenne*, & l'expérience même, que quarante fois autant de ſang qu'on lui pourroit tirer.

C'eſt ſans doute pour cela que *Démocrite* blâmoit ſi fort les divertiſſements pris avec les femmes, & que voulant

ſe conſerver les forces que la Nature lui avoit donnés, il témoignoit qu'il n'étoit pas d'humeur à les perdre dans leurs careſſes. Les *Athletes* auſſi ne ſe marioient jamais pour être plus forts & plus vaillants dans les Jeux Olympiques.

En effet, s'abſtenir en quelque façon des femmes, eſt l'une des trois choſes qui peuvent le plus contribuer à notre force & au bonheur de notre vie ; car ſi nous nous levons de table avec apétit, que nous ne mépriſions pas le travail, & que nous n'épanchions point notre ſemence, je ſuis fort perſuadé que notre ſanté ſera parfaite, & exempte de tous les maux qui la troublent ordinairement.

Les embraſſements d'une femme ne ſont pas pour cela criminels ni dangereux, & l'action n'en eſt pas impudique, ſi nous en croyons *S. Jérôme* & *S. Auguſtin* : il n'y a que l'excès que nous y faiſons ſouvent qui peuvent être défendus, & produire toutes les incommodités dont nous venons de parler.

CHAPITRE II.

Des utilités qu'apportent les plaisirs du Mariage.

SI la modération doit être gardée en quelque chose, ce doit être, sans doute, dans les embrassements des femmes. Cette vertu est nécessaire à conserver notre santé, ou à la rétablir quand nous l'avons perdue : que si nous nous en éloignons tant soit peu, nous tombons infailliblement dans les incommodités, dont nous avons parlé au Chapitre précédent.

Que s'il n'y avoit point d'excès dans la passion de l'amour, & que l'on n'en fut point incommodé, on n'espéreroit point de reméde. Ainsi il est non-seulement juste, mais utile pour nous, de découvrir notre foiblesse & notre corruption, pour en chercher le reméde, & il est également injuste, qu'après l'avoir trouvé, nous ne voulions pas nous en servir. Et c'est peut-être pour cela que

preſentement (*a*), ſelon le témoignage de *Léonard Coquée*, auſſi-bien que du temps de *ſaint Auguſtin* (*b*), comme il le rapporte lui-même, on permettoit à Rome les careſſes des Courtiſanes, d'où procédent, & nos maladies & nos remedes.

Quoique l'amour ſoit la plus puiſſante de toutes les paſſions, qu'il n'y ait point d'homme qui ne vive ſous ſon empire, & qui ne ſoit aſſujetti à ſes loix, je ſuis pourtant perſuadé que nous pouvons en quelque façon réſiſter à ſa violence, & nous empêcher d'éxécuter ſi préciſément ſes ordres. *Zénon* en peut ſervir de preuve, lui qui pendant ſa vie ne baiſa ſa femme qu'une ſeule fois, & qui y fut encore obligé par civilité.

En effet, notre ſanté ſeroit plus parfaite ſi nous uſions ſagement des plaiſirs de l'amour. Nous aurions une cer-

(*a*) Eccleſia & Principes Chriſtiani meretrices permittunt ut gravioribus malis occuranti, Coqueus comm. *In Auguſt.*

(*b*) Latebræ requiruntur in uſu ſcotorum, quo terrena Civitas licitam fecit turpitudinem. *Lib.* 14. *Cap* 18. *de Civ. Dei.*

taine gravité dans la chaleur du plaisir pour devenir peres, que nous n'avons pas, quand nous ne cherchons que le contentement.

Les impatiences & les chagrins qui troublent notre repos, ne seroient pas si fréquents, nous vivrions sans inquiétude, & la douleur ne prendroit pas si souvent la place de la tranquillité. Nous nous divertirions sans peine, de quelque tempérament que nous fussions. Nous ne ressentirions ni langueurs ni lassitudes, après avoir caressé une femme, & notre santé seroit beaucoup mieux affermie qu'auparavant, après nous être déchargés de tout ce que nous avions de superflu. La chaleur naturelle n'est jamais plus robuste que quand il n'y a plus d'impuretés qui embarrassent ses actions, & qui en empêchent les effets.

Une même chose peut être utile & préjudiciable, selon l'usage que l'on en fait : l'abstinence guérit souvent les incommodités de *Charlemagne*, & ce fut presque elle seule qui pendant sa vie fut le remede pour toutes ses maladies ; & la même abstinence le mit enfin dans

le tombeau. Le bain d'eau froide, qui ſoulagea *Auguſte*, tua *Marceline* peu de temps après ; & l'amour qui cauſe tant de déſordres quand nous en abuſons, nous procure beaucoup de bien quand la raiſon ou la néceſſité nous fait ſuivre ſes mouvements.

Il n'y a rien au monde qui rafraîchiſſe davantage les bilieux que les careſſes des femmes ; & ſi dans l'action ils ſe ſentent un peu échauffés, cette chaleur n'eſt que paſſagére, & ne dure pas plus que les divertiſſements qu'ils y prennent. Toutes ſortes de tempéraments y trouvent du ſecours, & cette action échauffe auſſi doucement les pituiteux, qu'elle excite les ſanguins. Les mélancoliques en ſont réjouis, & ils ſe défont par ce moyen de leur triſteſſe & de leur timidité. Leur appétit perdu, & leur eſtomac débauché, en ſont rétablis. C'eſt ce qui donna le nom d'*Antiévro* à la Courtiſane *Hoéa*, parce qu'elle diſtribuoit un remede aſſuré contre l'humeur noire. En effet, les plaiſirs que nous prenons avec les femmes, guériſſent notre mélancolie & font plus d'effet ſur nous, que tous les Ellébores des Méde-

cins. La pensée même de l'amour nous réjouit & nous fortifie; elle augmente notre chaleur & dissipe notre bile noire & épaisse.

Cet homme, dont *Galien* nous fait l'histoire, qui avoit été si touché de la mort de sa femme, qu'il résolut de n'en avoir jamais, se trouvant quelque-temps après fort incommodé par des indigestions d'estomac, & par une tristesse dont il ne connoissoit pas la cause, fut enfin obligé de rompre son vœu, & de se joindre amoureusement à une autre, entre les bras de laquelle il recouvra aussi-tôt la santé.

Quoique la copulation conjugale ait été nommée, par quelques-uns, *une legére Epilepsie*, elle ne laissa pas pourtant de guérir cette grande maladie, & beaucoup d'autres qui cessent souvent aux premiers plaisirs que nous prenons avec les femmes, & au premier sang que les filles répandent par leurs parties naturelles.

L'on dompte les animaux les plus féroces par l'approche d'une de leurs femelles. Le Tigre n'est plus Tigre auprès de la sienne. Un homme, quelque

emporté qu'il ſoit, devient modeſte & traitable auprès d'une femme, & il ſe trouve ſouvent des Vierges ou des Veuves furieuſes qui ne s'appaiſent que par les embraſſements des hommes.

Toutes les grandes humidités du cerveau, les fluxions funeſtes qui nous cauſent ſouvent, dans la gorge ou dans la poitrine, des maladies incurables, ne ſont ordinairement prévenus que par les plaiſirs modérés que nous prenons avec les femmes. Cette peſanteur de corps inſupportable, & ces laſſitudes que nous reſſentons dans l'oiſiveté, & après la bonne chere, ne ſon guéries que par ce remede. Les *Athletes* avoient autrefois trouvé cet expédient pour ſe délaſſer de leur lute, & ils ſe ſentoient alégres & plus forts, dès qu'ils s'étoient divertis avec une femme.

Cet exercice amoureux efface tous les ſonges qui nous ſont de la peine; nous dormons enſuite avec tranquillité, & ſi l'amour déréglé nous cauſe l'aveuglement, en diſſippant nos eſprits, l'amour modéré rend nos yeux plus clairs, en vuidant les humidités qui nous troublent la vue.

La voix de chancelante & d'entre-coupée qu'elle étoit aupparavant, devient plus forte & plus ferme ; la chaleur du cœur s'augmente, ſans nous incommoder, & la force des entrailles ſe fait connoître par la vigueur de leurs actions. L'eſtomac n'engendre plus de vents, & ne fait plus de crudités ; on n'entend plus de murmure dans les boyaux, & les reins qui ſe trouvoient appeſantis par la ſemence qui les accabloit, ſe ſentent en même-temps ſoulagés par la décharge de cette matiére.

C'eſt enfin le ſouverain reméde des pâles-couleurs, & une fille qui fait peur à tout le monde par ſa jauniſſe, reprendra peu de temps après ſon mariage, ce teint de lys & de roſes, qui eſt le ſigne aſſuré d'une ſanté parfaite. Après les premiers combats amoureux, elle ſentira ſortir du ſang d'elle-même, comme une marque de la victoire de l'amour. La paix & l'abondance viendront bientôt après ; la bonne compléxion & la fécondité combleront de joie cette perſonne qui avoit preſque perdu l'eſpérance de les voir jamais.

Cette jeune Veuve qui tomboient ſi

ſouvent dans des ſuffocations qui la menaçoient d'une mort ſubite, n'eſt plus ſujette à ces maux, depuis qu'elle s'eſt remariée. Enfin, cette *Vénus* matiniére ne nous préſage que la beauté du jour, & les plaiſirs de la vie. C'eſt elle qui, étant réglée, nous fait devenir peres de pluſieurs enfants, & nous rend l'embonpoint que nous avions perdu à force d'aimer.

Ce jeune homme à qui le viſage eſt devenu pâle, les yeux meurtriers & enfoncés, les lévres blêmes, la voix chancelante, la reſpiration entrecoupée de ſoupirs, & interrompue de ſanglots, qui ne boit & qui ne mange plus, qui va expirer par l'excès de ſa paſſion amoureuſe, n'a pas plutôt obtenu la poſſeſſion de ce qu'il aime, qu'on lui voit reprendre peu à peu ſes forces; ſon embonpoint revient; ſa ſanté eſt enſuite ferme & aſſurée. Jamais *Antiochus* n'eût recouvré la ſienne, ſi *Seleucus* ne l'eût fait jouir de *Stratonice*; & jamais *Juſte*, femme du Conſul *Boéce*, ne fût revenue de ſa langueur, ſans la pitié qu'en eut le Comédien *Pylade*.

Je ne voudrois pas imiter ici le Médecin

decin *Appollonides*, qui se trompa si lourdement dans la connoissance de la maladie d'*Amitis*, femme de *Mégalizius*, & fille de *Xerxès*; car ce Médecin pensant que la fiévre étique de cette femme étoit du nombre de celles qui se guérissent par l'amour, il lui conseilla les embrassements d'une homme : mais comme quelque-temps après *Amitis* ne se sentit point soulagée par cette sorte de remede, outrée de douleur contre le Médecin, elle s'en plaignit à sa mere, qui le dit ensuite à *Xerxès*. Le Roi en fut si touché, qu'il condamna le Médecin à être enterré tout vif jusqu'au cou, ce qui fut exécuté à l'heure même.

La goutte qui, selon les Médecins, est souvent engendrée par les caresses des femmes, en est quelquefois guérie : & il s'est vu des gouteux qui ont été soulagés, lorsqu'ils en ont usé avec modération. En effet, il n'y a point de moyen plus assuré pour nous conserver la santé, ou pour éviter une mort précipitée, que de se rejoindre quelquefois à une femme. Le poëte *Lucréce* ne se seroit jamais tué, s'il eût possédé la belle

qui le faiſoit ſoupirer, & cette fille de trente ans, dont *Riolan* fit un jour la diſſection, n'auroit pas perdu la vie, ſi elle s'étoit mariée; car la ſemence n'auroit pas ſuffoqué ſa chaleur naturelle, & ſon teſticule gauche ne ſeroit pas devenu auſſi gros que le poing par l'abondance & la rétention de cette matiere : encore la fille que M. *le Duc* diſſéqua derniérement dans l'Hôpital-Général de la Salpêtriére de Paris, ne fût point morte de fureur hyſtérique, ſi ſon teſticule gauche ne fût devenu gros comme le poing par la rétention d'une ſemence épaiſſe.

Au lieu que l'amour déréglé nous rend ſtupides, l'amour que l'on ménage avec prudence nous cauſe de la ſanté, nous inſpire de la hardieſſe & nous fait naître de l'agrément. Un Payſan qui a l'eſprit naturellement groſſier, ne paroîtra pas être ce qu'il eſt, quand il aime, & alors il ſe trouvera peut-être en état de diſputer avec un autre beaucoup plus ſpirituel que lui, de la fineſſe, de l'eſprit & des mouvements de ſa paſſion.

Il eſt donc vrai que les embraſſements

des femmes ne nous peuvent faire de mal, pourvu que nous suivions le conseil d'*Hyppocrate*, qui ne veut pas même nous permettre que dans le Printemps, qui est la saison la plus propre à cet exercice amoureux, nous en fassions des excès. Ces voluptés licites nous comblent de toutes sortes de biens; elles rendent notre ame satisfaite, & augmentent les forces de notre corps; tellement que quand même nous serions attaqués de quelque venin qui commenceroit à détruire les forces de notre cœur, la copulation, si nous en voulons croire les Naturalistes, seroit un remède suffisant pour nous garantir de sa malignité.

Quand on ne se propose que de faire des enfants, que l'on suit simplement les mouvements de la Nature, & qu'on n'est ému par le chatouillement de la semence, que comme nous le sommes par les irritations des autres excréments de notre corps, on n'intéresse jamais sa santé par ces sortes de divertissements. C'est ce qu'*Euripide* a fort bien exprimé dans une autre langue, lorsqu'il parle à *Vénus* de la sorte.

Vénus en béauté ſi parfaite,
Inſpire, de grace, à mon cœur,
Ta plus noble & plus vive ardeur.
Et rends dans mes amours mon ame ſatisfaite :
Mais tiens ſi bien la bride à mes ardens deſirs,
Que ſans en reſſentir ni douleur ni foibleſſe,
Juſques dans l'extrême vieilleſſe,
Je prenne part à tes plaiſirs.

Et pour dire là-deſſus ce que je penſe, un Vieillard de 70 ans ſera encore en état de careſſer une jeune fille, & de lui faire un enfant, ſi pendant ſa jeuneſſe il n'a pas pris trop de liberté avec les Dames. C'eſt ce que l'Oracle voulut dire aux Spartiates, quand il leur commanda d'élever une ſtatue à *Vénus*, avec ces mots écrits en d'autres caractéres ; *Vénus qui retarde la vieilleſſe*, nous voulant faire connoître par-là qu'elle n'eſt pas ennemie de notre ſanté, ſi nous ſuivons ſes conſeils avec prudence.

Enfin, ce ſeroit peu que d'avoir parlé des plaiſirs du Mariage, ſans en découvrir les remédes qui s'oppoſent à

leur excès, & les moyens dont on doit se servir pour les éviter. Et nous serions fort injustes, si nous favorisions le crime, en favorisant la concupiscence de la chair, sans avoir égard à notre santé, & à l'obéissance que nous devons aux ordre de Dieu.

CHAPITRE III.

S'il y a de véritables signes de grossesse.

QUoique parmi les hommes il y ait des coutumes qui nous paroissent ridicules, on doit pourtant s'imaginer que l'on a eu de bonnes raisons de les établir. Le temps les a favorisées, & l'usage, qui est le maître & le tyran des actions des hommes, les a soutenues. Ces coutumes se sont fortifiées dans la suite, comme les petits ruisseaux qui, coulant vers la mer, se grossissent en fin, & deviennent de grands fleuves

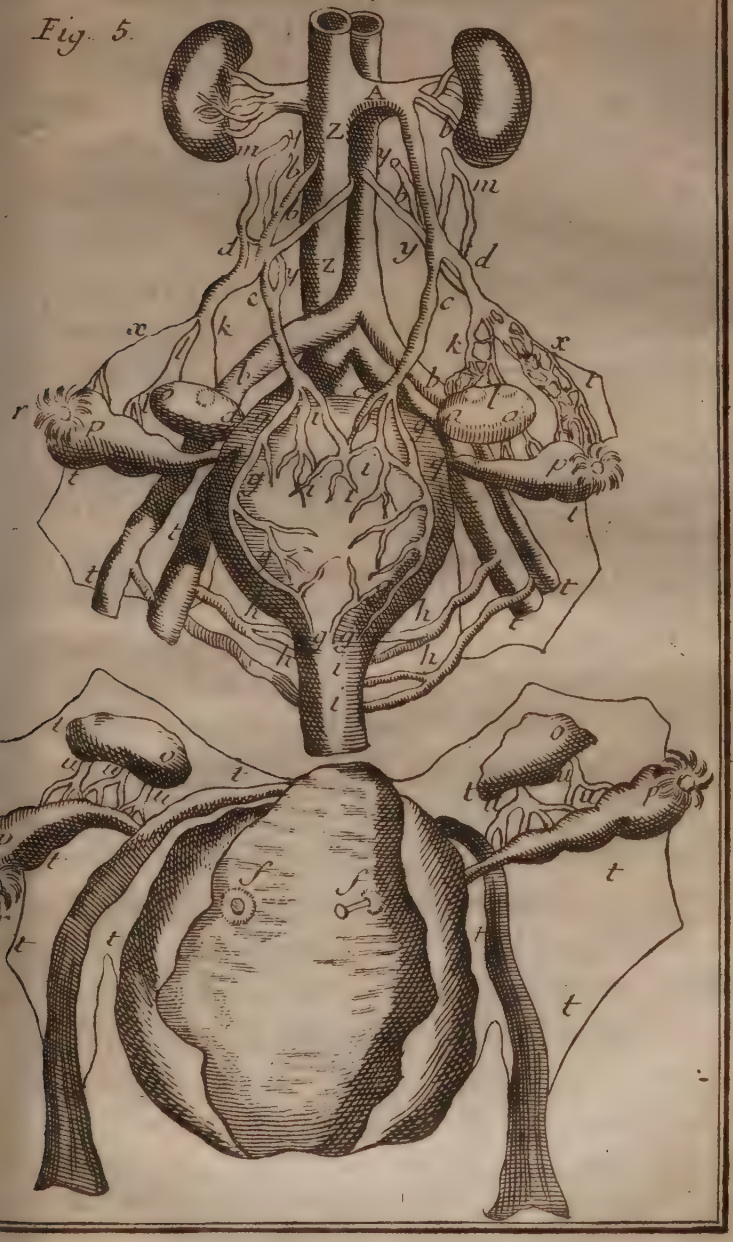
L'exercice que font les mariés en dansant le jour de leurs nôces, paroît extravagant à plusieurs personnes, qui

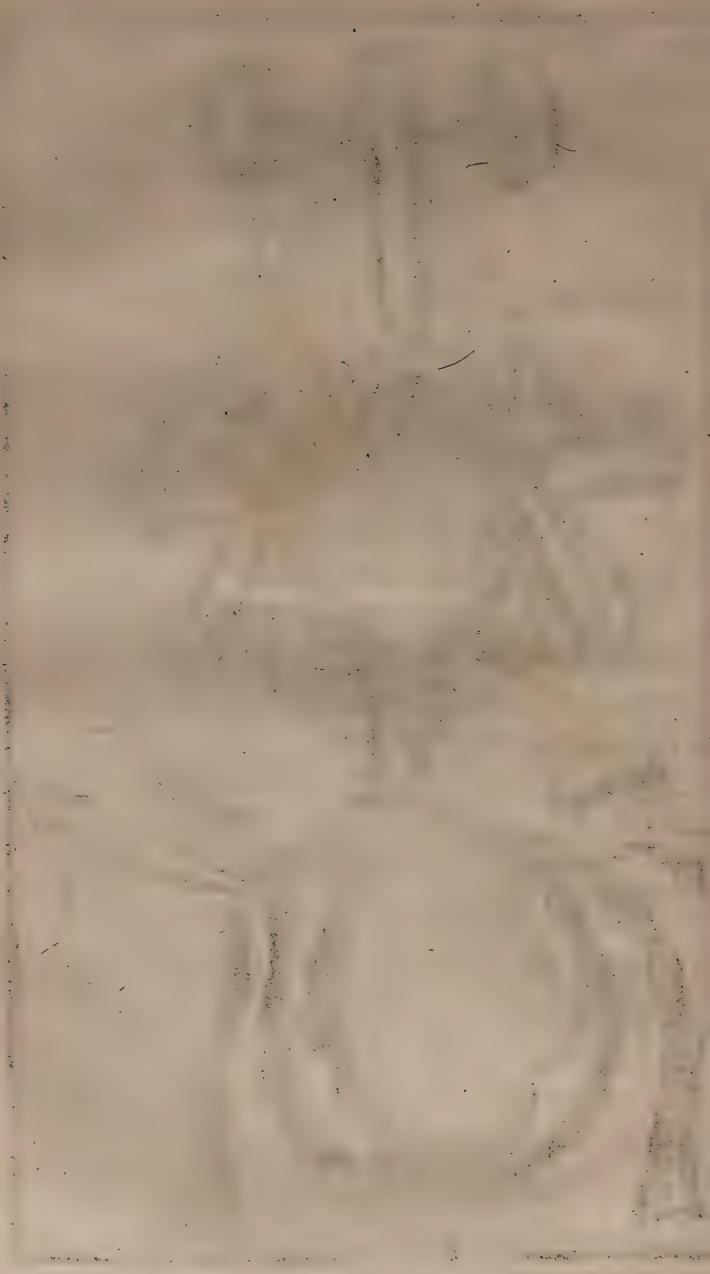
blâment toujours ce qui ne leur plaît pas. Ils ne ſçauroient ſe perſuader que ce n'eſt pas ſans raiſon que l'uſage tolére cette ancienne coutume. Mais, ſi l'on faiſoit un peu de réfléxion ſur les effets que cauſent les mouvements des mariés, peut-être trouveroit-on que la danſe des noces n'a été inventée que pour perpétuer plus aiſément l'eſpéce des hommes. Car ce n'eſt ni la malice du ſiécle, ni la dépravation des mœurs, ni l'adreſſe de l'amour, ni les voluptés déréglées qui ſont la cauſe de cette cérémonie, c'eſt la raiſon même qui a voulu que les mariés danſaſſent le jour qu'ils ſe marient, afin que par cette agitation leur corps fût plus libre, plus ouvert & plus propre à la génération.

Les Naturaliſtes nous font remarquer que ſi l'on veut avoir un cheval de prix, ont doit fatiguer la cavale avant qu'elle ſoit couvert; & que de cette conjonction, plutôt que d'une autre, il naît ordinairement un animal fougueux & propre à la guerre.

Ainſi les femmes s'étant agitées avant que de ſe joindre amoureuſement à leurs maris, ſont défaites d'une partie

Fig. 5.





de leurs excréments, & la chaleur qu'elles ont acquiſe en danſant, a ſervi à deſſécher leurs parties amoureuſes, qui ne ſont, le plus ſouvent, que trop humides, & qui par ce moyen, ne ſont pas diſpoſées à la génération ; car la trop grande humidité de ces parties eſt une des principales cauſes de la ſtérilité des femmes.

Après ces diſpoſitions, on doit obſerver dans le mari & dans la femme d'autres circonſtances qui ſervent de conjectures, pour établir la connoiſſance que nous pouvons avoir de la groſſeſſe d'une femme. Car ſi le mari n'eſt ni trop jeune, ni trop vieux ; que ſon tempérament ſoit robuſte, & ſes parties principales bien ſaines ; qu'il ne ſoit ni trop gras, ni trop maigre, & qu'il ait les parties de la génération bien faites & bien diſpoſées : que d'ailleurs la femme ait auſſi les mêmes diſpoſitions, qu'elle ſoit dans la fleur de ſon âge, & qu'elle jouiſſe d'une ſanté parfaite, qu'elle ne ſoit ni trop grande, ni trop petite, & que ſes regles aient accoutumé de couler ſelon les loix de la Nature : je ne doute point que s'il y a les moindres

marques que la femme ſoit groſſe, on ne doive ſe le perſuader, après tant de diſpoſitions d'un côté & d'autre.

Mais parce que ces conjectures ne ſont pas des ſignes évidents de la groſſeſſe, il me ſemble que l'on en doit chercher quelqu'autre, pour la connoître avec certitude. On ſait que la groſſeſſe eſt ordinairement de neuf mois accomplis, ainſi nous examinerons d'abord les ſignes qui nous ſervent de conjecture, pour la découvrir dans les premiers mois, & puis ceux qui nous la rendent plus certaine dans les derniers.

On a lieu de croire qu'une femme a conçu lorſqu'après s'être divertie avec un homme, elle demeure ſeche, & qu'elle ne rend point ce qu'elle a reçu, & qu'avec cela, un homme ſe retire ſans être beaucoup humide. Au même-temps la femme reſſent comme de petits friſſons, ſemblables à ceux qui nous arrivent après avoir mangé. Elle ſouffre quelquefois des foibleſſes & des vomiſſements dans le moment que la ſemence de l'homme eſt dardée vers le fond de ſa matrice, & qu'elle eſt reçue

dans l'une de ſes cornes, pour ſe joindre avec la ſemence de cette femme & y faire la conception.

La matrice, comme ſi elle avoit de la joie d'avoir reçu l'humeur qui lui eſt propre, ſe reſſerre pour la retenir, ce qui cauſe à la femme je ne ſai quel mouvement, dans ſes parties naturelles, duquel elle reſſent du chatouillement & du plaiſir ; & fait qu'elle recherche alors plus ardemment de la compagnie d'un homme.

Si, quelque temps après, la Sage-femme la touche, & qu'elle rencontre une douce réſiſtance, la matrice & ſon orifice interne, ferme & mollet, comme le cul d'une poule, ou le muſeau d'un chien naiſſant, il n'y a pas lieu de douter que la femme n'ait conçû.

Mais on ne ſe contente pas d'avoir des ſignes communs, on fait encore quantité d'expériences, à l'imitation de l'Antiquité, pour découvrir la groſſeſſe d'une femme. Les uns frottent d'un rouge les yeux de celle que l'on ſoupçonne groſſe, & ſi la chaleur pénetre la paupiere, on ne doute plus après cela que cette femme ne ſoit enceinte.

Les autres tirent de ſon corps quelques gouttes de ſang, & après les avoir laiſſé tomber dans de l'eau : ils conjecturent qu'elle eſt groſſe, ſi le ſang va au fond. Il y en a d'autres qui lui donnent à boire cinq ou ſix onces d'hydromel ſimple ou aniſé, en ſe mettant au lit, & ils jugent de la conception par les tranchées que cette boiſſon cauſe à la femme.

D'autres lui donnent encore une ou deux onces de ſuc de ſeneçon, mêlé avec un peu d'eau de pluie, & s'imaginent qu'elle eſt groſſe, ſi elle ne la vomit point.

Quelques-uns, après avoir mis dans ſes parties naturelles une gouſſe d'ail, ou fait brûler de la mirrhe, de l'encens, ou quelqu'autre choſe aromatique, pour lui en faire recevoir la vapeur par le bas, croient qu'elle eſt groſſe, ſi elle ne reſſent point quelque-temps après à la bouche ou au nez l'odeur de l'ail ou des choſes aromatiques.

Il y en a encore qui font diverſes expériences ſur l'urine. Ils conſiderent cette liqueur dès qu'on la rend, & après l'avoir trouvée troublée, & de couleur

de l'écorce de citron mûr ; avec de petits atômes qui s'y élevent & qui y descendent, ils disent qu'elle a conçû.

D'autres laissent l'urine pendant la nuit dans un bassin de cuivre, où l'on a mis une aiguille fine, & s'ils observent le matin quelque points rouges sur l'aiguille ; ils ne doutent plus de la grossesse.

Quelqu'autres prennent parties égales d'urine & de vin blanc ; si l'urine, après avoir été agitée, paroît semblable à du bouillon de fêves, ils assurent que la femme est grosse.

Les autres laissent pendant trois jours reposer à l'ombre, dans un vaisseau de verre bien bouché, l'urine d'une femme ; & après l'avoir coulée par un taffetas clair, s'ils rencontrent des petits animaux sur le taffetas, ils ne font pas difficulté d'affirmer que la femme est grosse.

Enfin, je ne saurois dire combien d'expériences les hommes ont tenu pour découvrir la grossesse d'une femme. Mais les dégoûts, les envies de vomir, les vomissements mêmes, & autres accidents qui leur arrivent, sont

des ſignes bien plus certains, s'il y en a au moins de certains, que toutes les bagatelles dont l'Antiquité a fait parade pour connoître une femme groſſe.

Si les regles manquent à une femme ſans qu'elle ſoit attaquée par des friſſons ou par une fâcheuſe fievre, que le ventre lui devienne plus plat & plus reſſerré qu'auparavant, ſelon le proverbe des Sages-femmes, *en ventre plat, enfant y a*; que principalement après avoir mangé, elle ſoit lente, & qu'elle ne puiſſe ſe toucher le ventre ſans douleur, ce ſont auſſi des marques de conception.

Ses regles retenues pour la génération lui cauſent ordinairement des amertumes de bouche, des rapports âpres ou aigres, des éblouiſſements, des langueurs, des laſſitudes, des douleurs de tête & de reins, des chagrins ou des tranſports de joie dont elle ne ſait pas elle-même la cauſe, des taches au viſage ou dans quelque autre lieu du corps, des aſſoupiſſements : enfin, le plus ſouvent un apétit déréglé ; car il s'en eſt vu qui ont mangé des charbons, de la cendre, du plâtre, & d'autres choſes pa-

reilles. Tous ces accidents ne sont causés que par le manquement des régles que la nature a retenues pour ses usages particuliers, & toutes les parties de la femme ne souffrent que parce qu'elles sont arrosées des humeurs qui doivent chaque mois être évacuées.

Outre les accidents que nous venons de marquer, il en arrive d'autres après les quatre premiers mois de grossesse, qui nous servent de nouvelles preuves. Le sang qui croît tous les jours dans les veines d'une femme, pour l'usage de l'enfant, qui en a alors plus de besoin, leur apporte plusieurs petits désordres qui nous instruisent de l'état où elles sont. Il se jette sur la gorge, & leur cause, aux unes plutôt, & aux autres plus tard, des douleurs & des duretés aux mammelles, lorsque le lait commence à s'y former, & que le mammelon avec son cercle devient rouge aux blanches, & noir aux brunes. Leur voix commence alors à devenir plus grosse par la chaleur naturelle qui se multiplie, & leur salive est plus abondante; car on n'a jamais guere vu de femmes grosses, au moins de celles qui jouis-

ſent d'un embonpoint, qui ne fuſſent de grandes cracheuſes.

Il paroît même aux jambes & aux cuiſſes des plus ſanguines, des veines enflées de diverſes couleurs, que nous appellons varices, car on les remarque bleues aux blanches, & noires aux brunes par la variété de leur tempérament.

Après tout, l'un des ſignes les plus aſſurés qui nous peuvent découvrir la groſſeſſe d'une femme, c'eſt le mouvement de l'enfant; car ſi l'on met la main ſur ſon ventre, & qu'on l'y tienne fort long-temps, l'on s'apperçoit vers le quatrieme ou le cinquieme mois d'un mouvement doux, & ſur la fin de la groſſeſſe d'un mouvement un peu plus fort qui vient de haut en bas, & vers le devant du ventre de la femme, quand elle eſt couchée. Le fardeau ne ſe meut point de la ſorte, il ſuit le mouvement du corps, & il tombe comme du plomb du côté qu'il ſe panche. Les vents ont auſſi un mouvement indifférent. Ils ſe font ſentir inégalement, tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, & leur mouvement ne ſe fait pas vers le devant du ventre, comme dans une véritable groſſeſſe,

mais on les ſent le long des boyaux, que l'on entend quelquefois gronder.

Si l'on obſerve le pouls des femmes groſſes, on trouve qu'il eſt beaucoup plus prompt & plus élevé que dans un autre temps, auſſi ont-elles alors du ſang & de la chaleur autant que deux perſonnes, & des Médecins peu expérimentés à toucher le pouls de ces femmes, s'imagineroient aiſément qu'elles ont la fiévre.

On ne ſe contente pas de découvrir en général la groſſeſſe d'une femme par les ſignes que nous avons expoſés : on veut encore ſavoir ſi elle eſt groſſe d'un garçon ou d'une fille, ou même encore ſi elle eſt groſſe de pluſieurs enfants.

Il eſt vrai que les garçons nous donnent ſouvent des marques que les filles ne nous donnent pas ; car celle qui eſt enceinte d'un garçon le porte ordinairement beaucoup mieux, & ſe ſent même plutôt que ſi elle l'eſt d'une fille, qui, dès les premieres actions de ſa vie, commence à donner plus de peine à ſa mere que ne fait un garçon pendant toute ſa vie.

Si la mere ſur la fin de ſa groſſeſſe

tombe dans quelque fâcheuſe maladie ; ſans faire de fauſſe couche, c'eſt une forte conjecture qu'elle porte en ſes flancs plutôt une fille qu'un garçon, celui-ci a ſes attaches plus ſéches que celle-là, il ne ſauroit réſiſter à des attaques ſi rudes.

Mais encore un mâle rendra robuſtes toutes les parties droites de ſa mere, qui, en voulant marcher, ſe ſervira plutôt du pied droit, & en voulant prendre quelque choſe agira plutôt de la main droite que de la gauche. On remarquera encore dans ſon œil, dans la mammelle & dans ſon pouls du côté droit, beaucoup plus d'éclat, & beaucoup plus de changement & de force que du gauche: & ſi l'on tire de ſes mammelles une goutte de lait, lorſqu'il y en aura de perfectionné, on verra qu'elle ſe conſervera ronde ſur l'ongle, ſi elle porte un garçon; au lieu que ſi c'eſt une fille, le lait étant fort ſéreux ne ſe ſoutiendra pas ſi bien.

Pour le nombre des enfants, on ne peut conſidérer que la groſſeur extraordinaire du ventre, & par le milieu une eſpéce d'enfonçure, qui nous

donne des marques des jumeaux.

De tous ces signes il y en a de très-legers & de très-ridicules ; car de penser que l'on puisse découvrir la grossesse d'une femme par ses urines, c'est ce que je ne saurois me persuader. Je sais bien jusqu'où l'avarice des hommes a poussé cette curiosité ; mais les différentes opinions où ils sont sur ce sujet, me font justement douter de la vérité de leurs expériences.

L'urine ne nous peut donner, tout au plus, que des marques de l'état des parties d'où elle vient, & de la disposition de celles par où elle passe. Comme elle ne traverse pas la matrice, & qu'elle ne fait qu'effleurer son col, quelles conjectures peut-on faire par cet excrément, si ce n'est de la disposition de la vessie, des reins & des parties supérieures ?

Toutes les expériences que l'on fait ordinairement avec de l'urine sont superstitieuses, tout ce que l'on met dans la matrice est dangereux, l'ail est caustique & brûlant, si on l'applique aux parties tendres du conduit de la pudeur. Les vapeurs des choses aromati-

ques ſont ſuſpectes, & il ne faut que cela pour faire de fauſſes couches.

Mais il y a d'autres ſignes qui nous rendent plus certains que ceux-là de la groſſeſſe d'une femme ; car la ſéchereſſe de ſes parties après les careſſes amoureuſes, les chatouillements & les friſſons qu'elle reſſent auſſi-tôt, les foibleſſes & les anéantiſſements où elle tombe dans le moment, ſont de fortes conjectures pour nous faire croire qu'elle à déja conçû.

D'autre part, ſi la matrice eſt fermée, que les régles ſoient retenus, que le ventre s'applatiſſe d'abord, & qu'il s'enfle dans la ſuite, que l'on s'apperçoive du lait qui ſe forme dans les mammelles, & qu'enfin on ſente dans ſon flanc un mouvement qui ne peut venir que de l'agition de l'enfant, qui eſt, ſi je puis parler ainſi, une partie des entrailles de ſa mere ; tous ces ſignes, dis-je, joints enſemble, paroiſſent d'aſſez fortes preuves pour nous perſuader qu'une femme eſt groſſe.

Mais, à dire le vrai, il n'y a pas plus d'aſſurance à la croire groſſe qu'à deviner ſi elle a une pierre dans la veſſie

lorſqu'on en a quelques marques. Tant de ſignes qu'il vous plaira de la groſſeſſe d'une femme, ce ne ſont pourtant que des conjectures qui nous peuvent quelquefois tromper, & que des moyens de confuſion pour un Médecin qui s'y aſſure avec trop de confiance. J'avoue que l'on eſt aſſuré de la pierre, quand on la touche avec la ſonde, & que l'on eſt auſſi perſuadé de la vérité de la groſſeſſe, lorſque l'on touche de la main la tête d'un enfant qui eſt dans le pas.

Si nous examinons en particulier tous ces ſignes que l'on croit être les plus propres à nous rendre certains de la groſſeſſe d'une femme, nous verrons clairement qu'ils ſont tous douteux ou équivoques : car de demeurer ſeches après avoir été embraſſées, cela peut venir de la complexion de la femme, & de la chaleur exceſſive de ſes parties. De reſſentir un plaiſir extrême juſqu'à l'évanouiſſement, ce n'eſt pas non-plus une marque de conception. Le cœur reſſent de preſſantes atteintes de l'amour, quand on jouit avec paſſion des délices du mariage, & le chatouillement qué reſſent alors une femme,

vient auſſi-tôt des embraſſements d'un mari, & de la compreſſion de la poitrine, que des plaiſirs de la conception. Juſques-là même qu'il s'en eſt vu qui ont engendré ſans avoir reſſenti du plaiſir.

Il y a des femmes ſtériles qui ont naturellement la matrice fermée, & il s'en trouve d'autres qui ont leur orifice dur & calleux, qui ne ſont pas groſſes pour cela.

Les régles manquent ſouvent aux filles ſans aucun ſoupçon qu'elles ſoient enceintes; & les pâles-couleurs, pour ne rien dire des autres maladies, ſont toujours accompagnées du défaut des régles. L'on n'a gueres vu de femmes incommodées de faux germes ou de fardeaux à qui les regles n'aient manqué. Mais encore il y a des femmes groſſes qui ſont réglées les premiers mois de leur groſſeſſe, & j'en connois même qui l'étoient réguliérement pendant preſque tout le temps qu'elles étoient enceintes. Et d'autres qui ne le ſont ni avant, ni après la conception, comme il arriva à la femme de *Gorgias*, ſelon le témoignage d'*Hypocrate*, dans ſes Epidem. qui, n'ayant point ſes régles,

ne laissa pas de devenir grosse, & d'en manquer après comme avant la conception.

Le ventre devient grêle d'abord, & se grossit ensuite aussi-bien par le faux germe, par le fardeau & par d'autres maladies, que par la véritable grossesse ; & souvent l'on ne peut gueres distinguer la tumeur causée par ces différentes incommodités.

Le lait & les mouvements de l'enfant, qui semblent être les marques les plus assurées de la grossesse, ne le sont pas plus que les autres ; on voit des filles qui ont du lait par le manquement de leurs régles, si nous en voulons croire *Hyppocrate* & d'autres Médecins après lui, & des femmes qui n'en ont point du tout, qu'elles ne soient accouchées.

Les mouvements qu'elles sentent dans le ventre, peuvent être excités par des vents ou par des humeurs, & les exemples des femmes qui s'y sont trompées, ne sont pas rares ; quelques sçavants Médecins y ont même été surpris. *Hyppocrate* tout docte qu'il étoit, a douté de la grossesse de la sœur de *Temenès*, & *Avenzoar* donna un violent purgatif à

ſa femme ſans la connoître groſſe.

Il y a d'ailleurs tant de ſoupleſſes parmi le ſexe, qu'il faut être bien fin pour n'y être pas ſurpris, quand il veut nous en impoſer. Car lorſqu'une femme a deſſein de paroître féconde pour être plus aimée de ſon mari, ou pour recevoir quelque choſe de ſon amant, il n'y a point de ruſes qu'elle n'invente pour paroître groſſe. Il en eſt de la groſſeſſe comme des écritures : on ne peut connoître celles-là véritables, & celles-ci fauſſes que par conjecture. Ce ne ſont pas les premiers enfants qui ont été ſuppoſés après que l'on eſt demeuré d'accord de la groſſeſſe d'une femme. *Lépida* fut condamnée pour en avoir uſé de la ſorte, & il ne ſe trouve aujourd'hui que trop de femmes qui ſe font fort, ou de feindre leur groſſeſſe, ou de ſuppoſer un enfant.

Après tout cela, on peut conclure que l'on ne doit jamais affirmer poſitivement qu'une femme eſt groſſe, puiſque tous les ſignes dont on peut ſe ſervir ſont incertains, & que la femme même, qui en doit plutôt être le juge que nous, s'y trompe fort ſouvent.

CHAPITRE IV.

De la formation de l'Homme.

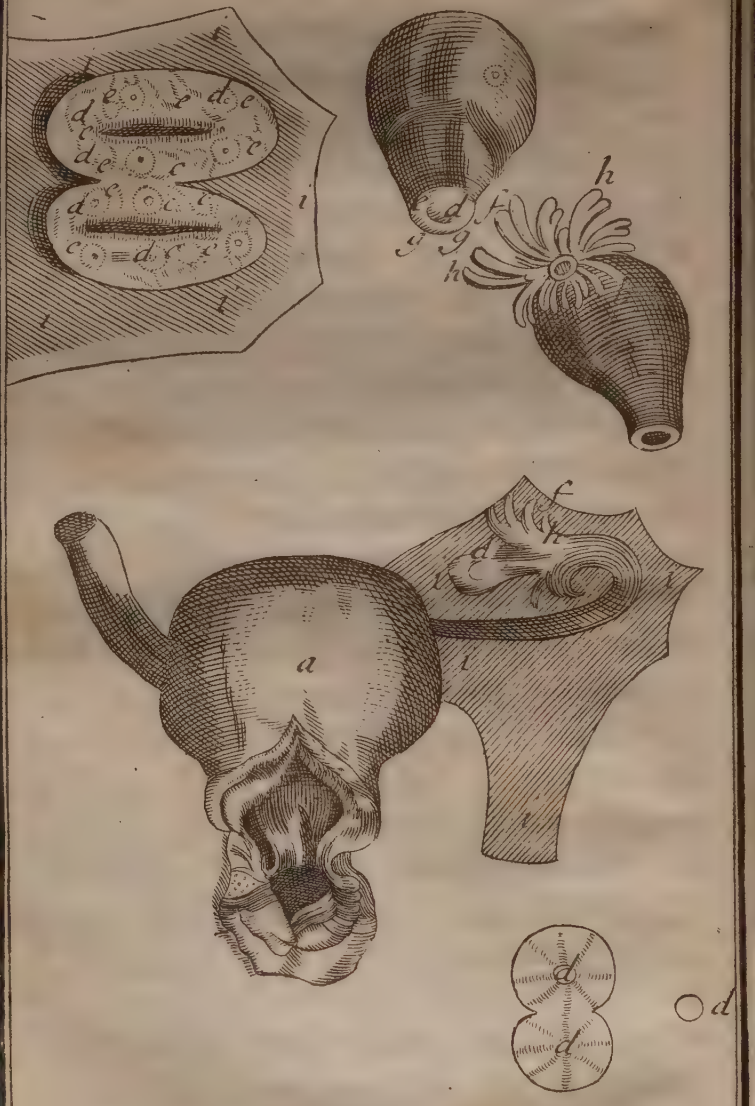
JE me trouve insensiblement engagé, par la suite de la matiere que je traite, à parler de quelques questions fort difficiles qu'agitent les Théologiens, les Philosophes & les Médecins.

L'Antiquité s'est trop attachée à la raison pour juger juste sur ce qu'elle nous a laissé par écrit : la plûpart des choses qu'elle a dites, sont ou vaines, ou douteuses, ou fausses par cette raison-là. Et pour ne parler ici que de la formation de l'homme ; tout ce qu'elle nous a enseigné est très-obscur ou très-imparfait, tellement que nous avons été obligés de mettre, pour ainsi dire, la main à l'œuvre, afin de découvrir en ce point les secrets de la Nature. Nous ne nous sommes pas servis de découvertes qui ont été faites par les autres, nous avons aussi pris beaucoup de soin d'en faire sur les animaux & sur les femmes mêmes, afin de chercher

plus exactement les admirables principes qui ont servi à nous former.

Nous sommes persuadés que la femme donne la matiere aussi-bien que l'homme, pour former l'enfant qu'ils engendrent tous deux. Mais parce que l'on ne sauroit discourir de la formation d'un enfant, sans avoir, auparavant, observé avec exactitude les parties qui y travaillent, il m'a semblé à propos d'ajouter ici à ce que nous avons dit au chap. I. de la premiere partie de ce Livre, beaucoup de choses particulieres que j'ai remarquées dans les parties naturelles de la femme, la connoissance desquelles nous servira beaucoup à comprendre comment la Nature agit en nous formant. Les deux semences de l'homme & de la femme étant jointes ensemble, il se fait un enfant par le moyen de l'intelligence qui fabrique, pour elle-même, toutes les parties dont nous admirons tous les jours les actions & les usages. Mais parce que ce composé d'ame & de corps ne sauroit vivre sans nourriture, nous parlerons du sang des régles, & puis nous observerons par dégrés les démarches que fait la Nature,

Fig. 6.



ture, pour former un enfant dans les entrailles de sa mere.

ARTICLE I.

De la Semence de l'Homme.

LA semence de l'homme est l'écume de notre meilleur sang, selon *Pythagore*, & le doux écoulement de la moelle de l'épine du dos, selon *Platon* : elle est la plus pure & la plus délicate partie du cerveau, ainsi que veut *Alcméon*, & une substance tirée de tout notre corps, comme l'estiment *Démocrite* & *Hyppocrate*. Enfin, si nous en croyons *Epicure*, elle est un Elixir, un extrait ou abregé de notre ame & de notre corps. D'autres Philosophes, comme *Aristote*, se sont imaginés qu'elle étoit un excrément du dernier aliment ; en effet, ce n'est qu'un pur excrément avant la conception, & avant que l'intelligence y soit introduite, & l'on ne doit la regarder que comme le sang que l'on nous tire dans des palettes. Mais selon l'idée qu'en a *Tertullien*, elle est

un effet de nos désirs amoureux, & un flux de notre lasciveté bouillante.

Sa substance doit être épaisse & gluante, si elle est selon les loix de la Nature, afin de conserver plus long-temps l'abondance des esprits, & de la chaleur naturelle, dont elle est remplie. Elle est ainsi dans les hommes d'un âge médiocre ; la chaleur dont ils abondent plus que les autres, cuisant cette matiére, & la perfectionnant pour la rendre féconde. Ce qu'elle a de propre, c'est que la chaleur l'épaissit, & que la froideur la fond & la noircit en même-temps. En effet, l'air froid en dissipe les esprits, & la rend un cadavre de semence, pour parler ainsi ; au lieu que la chaleur en multiplie les parties subtiles, pourvu qu'elle soit dans un lieu où elle puisse conserver son tempérament.

Son odeur, que l'on peut appeller vireuse, est une marque de sa fécondité, & tous les animaux qui sont en chaleur, font exhaler de leur corps une odeur si prénétrante, qu'à peine peut-on demeurer auprès d'eux. Si on les tue en ce temps-là pour en manger la chair, leur odeur est si désagréable, que j'ai

connu des personnes qui étoient obligées de vomir après en avoir goûté.

Si l'on considére exactement la semence de l'homme, on y trouvera deux sortes de substances, l'une épaisse & gluante, l'autre déliée & spiritueuse; c'est dans cette derniére partie, ainsi que nous l'expliquerons ci-après, que réside le principe du mouvement, lequel principe est d'une nature proprotionnée à ce qui brille dans les astres.

Cette semence, ainsi composée, ne vient pas seulement des testicules (*ab*) & des petites vessies (*k*) qui la conservent, elle coule encore de tout le reste de notre corps, ainsi que l'assure *Hyppocrate*, le plus ancien & le plus éclairé de nos Médecins.

Car, si elle ne venoit point de toutes les parties de notre corps, nous ne nous appercevrions pas d'un épuisement si subit & si universel, lorsque nous embrassons une femme. Dans un moment notre cœur & notre cerveau ne s'épuiseroient pas d'esprits, & tout notre corps ne tomberoit pas dans un

anéantiſſement que l'on ne ſauroit exprimer.

D'ailleurs, nous ne treſſaillirions pas de joie, ſi tout notre corps ne contribuoit à cet épanchement, & la volupté ne ſeroit pas ſi exceſſive, ſi elle ne dépendoit de toutes nos parties.

Au reſte, s'il eſt vrai que les eſprits de la ſemence ſoient faits de la partie la plus ſubtile du ſuc nerveux, & que ce ſuc ſoit fait du ſang de nos artéres & de nos vaines, je ne vois pas pourquoi on refuſe à ces mêmes eſprits le caractéres des parties d'où ils ſortent; car ſi les urines nous marquent les différentes diſpoſitions des parties par où elles paſſent, la ſemence coulant des parties de tout l'homme, portera auſſi ſans doute avec elles les idées de tout notre corps.

En effet, quelle raiſon pourrions-nous apporter de la reſſemblance des enfants à leur pere ou à leur mere, ſi nous n'étions perſuadés de cette vérité. Et comment pourrions-nous nous imaginer qu'une femme naturellement boiteuſe, fît un enfant boiteux comme elle du même côté, & qu'elle en engen-

drât d'autres avec de pareils défauts qu'elle a apportés du ventre de sa mere ?

Si l'on veut en attribuer la cause à la force de l'imagination, je n'ai qu'à rapporter ici l'histoire que nous fait *Gassendi*, d'une petite chienne, qui étant boiteuse, fit des chiens boiteux, pour faire voir en passant que l'imagination n'a point de part dans ces sortes de ressemblances, quisqu'une chienne a l'imagination fort foible, ou n'en a point du tout.

ARTICLE II.

Exacte description des parties naturelles & internes de la Femme.

AVant que de parler de la semence de la femme, & de la maniére dont un enfant est formé dans ses entrailles, j'ai jugé à propos de faire une description exacte de ses parties naturelles, & de joindre les observations que j'en ai faites à ce que j'en ai dit en général dans la premiere partie de ce Livre.

Ce qui nous empêche ordinairement d'examiner les choſes avec diligence, c'eſt la penſée où nous ſommes, que les Anciens n'ont rien ignoré, & qu'il ne reſte plus rien à ſavoir. Dans cette penſée, l'eſprit le plus prompt & le plus pénétrant ſe ralentit & s'émouſſe, & parce que nous haïſſons naturellement le travail, nous nous contentons d'apprendre ſans peine ce que l'on nous dit. Mais il me ſemble qu'il n'y a point d'art qui ne ſe perfectionne par les expériences que l'on y peut faire. On y doit toujours conſulter les ſens, afin de nous déſabuſer par-là des faux ſentiments que l'on nous auroit pu donner.

La matrice eſt une partie principale de la femme, quiſqu'elle lui cauſe tant de maux par ſes déſordres, & qu'elle lui porte tant de bien par ſa bonne diſpoſition. Car, ſi l'on fait réfléxion aux maladies que ſouffrent les femmes par l'incommodité de la matrice, nous demeurerons d'accord que toutes celles qui les affligent viennent plutôt de cette partie que des autres, ou du moins qu'elle ne ſe font jamais ſentir ſans qu'elle en ſoit en quelque façon la cau-

se. Le corps n'est pas seulement incommodé, l'ame s'en ressent encore, & la maladie fait d'aussi funestes impressions sur l'une que sur l'autre partie. Au contraire, quand la matrice est en bon état, on ne sauroit dire quels avantages elle apporte à une femme. La couleur de son visage est vive, ses yeux sont brillants & pleins de feu, sa voix est agréable & charmante, son discours est engageant : en un mot, l'amour lui inspire des sentiments de douceur & de complaisance.

J'ai dit ailleurs que la matrice n'étoit pas dans le même état en toutes les femmes. Elle ne garde ni sa substance, ni sa situation, ni sa grandeur, ni sa figure ordinaire, quand une femme est grosse. Sa couleur, son épaisseur & sa superficie interne sont encore alors toutes autres ; & si l'on veut se donner la peine de la disséquer en ce temps-là, à peine la pourroit-on aisément diviser en cinq ou six membranes, quand elle est vuide.

Les testicules ne sont ordinairement éloignés de la matrice que de deux travers de doigt dans les femmes qui ne

ſont pas enceintes ; mais dans les autres, ils touche tout-à-fait la matrice (*a*), & ils ſont beaucoup plus longs, plus plats & plus pleins de ſemence dans celle-ci que dans les premieres. Plus les femmes approchent du temps de leur accouchement, plus ils perdent, auſſi-bien que la matrice, leur ſituation & leur figure naturelle. La matiere blanche, dont ils ſont alors abondamment remplies, a du rapport au blanc d'un œuf de poule ; ainſi que *Beſterus* témoigne l'avoir ſouvent trouvé, & que j'en ſuis moi-même le témoin ; car étant à Padoue, & différquant avec le ſieur *Sinibaud*, une fille de 20 ans qui s'étoit précipitée dans un puits à cauſe de ſa groſſeſſe, je trouvai les teſticules ſi pleins de ſemence, qu'au premier coup de ſcalpel la matiere renfermée rejaillit auſſi-tôt contre mon viſage, & m'en étant par haſard tombé ſur les levres, j'y portai la langue, ſans y penſer, & j'en goûtai aſſez pour la trouver fade, dégoûtante & un peu âpre.

Quatre vaiſſeaux viennent, à droite & à gauche des lieux que nous avons marqués ailleurs (*b*) ; ils ſont entortillés

les uns dans les autres, & liés ensemble par la production du péritoine, qui les renferme en forme d'étui, & descendant ainsi vers la matrice, ils se partagent en deux branches, dont l'une qui est la plus grosse, est distribuée à la matrice (*c*) & l'autre aux testicules (*d*). La premiere est souvent divisée en trois rameaux, dont le premier & le plus gros est distribué dans le fond de la matrice (*e*), pour y causer les regles dans les femmes qui ne sont pas enceintes, ce que l'expérience nous a montré dans des matrices renversées, ou pour y porter dans les derniers mois de la grossesse. Le second (*f*) est plus petit, & ne sert qu'à arroser & nourrir la matrice. Enfin le troisieme (*g*) est assez gros, il rampe le long des membranes de la matrice, & va se terminer par des conduits capillaires, vers son col, où il se mêle avec les vaisseaux hypogastriques & illiaques (*h*), c'est ce vaisseau qui fait les regles dans les femmes grosses, & qui les décharge de l'abondance de leurs humeurs.

Il n'y a point de parties dans le corps de la femme où les anatomoses (*i*) &

les communications des vaiſſeaux paroiſſent plus évidemment que dans la matrice, car on n'a qu'à ſouffler d'un côté, tous les vaiſſeaux s'enflent de l'autre, & ſe rempliſſent de vent, ſi bien qu'après cela on ne peut douter du mêlange des humeurs dans cette partie.

Preſque tous les Anatomiſtes appellent les vaiſſeaux dont nous venons de parler, des vaiſſeaux ſpermatiques (*c*) ou parce qu'ils ſe ſont imaginé qu'ils préparoient la ſemence, ou que la ſemence des femmes n'étoit pas différente de leurs regles ; mais pour moi, qui les a toujours trouvés pleins de ſang, je les nommerai les vaiſſeaux ſanguins de la matrice.

L'autre branche qui eſt diſtribuée au teſticule (*k*) qui eſt diviſée en deux rameaux, ainſi que je l'ai obſervé par un microſcope. L'un entre dans l'une des extrêmités du teſticule (*l*) avec un tel artifice que l'artére & le nerf (*m*) ſe diviſent en mille petits conduits, & filtrent leur humeur dans ſa cavité. L'autre ſe perdant dans le ligament large (*t*) qui lui ſert d'appui, porte ſans doute à la *Tuba* (*x*) des humeurs pro-

pres à faire & à entretenir les boules ou se forment les enfants.

Ce que j'ai observé de particulier, c'est que les vaisseaux spermatiques (*u*) qui coulent en abondance dans le ligament large (*t*) entre le testicule (*o*) & la *Tuba* (*p*) & que l'on peut nommer vaisseaux nerveux, parce qu'on ne les apperçoit presque point (*u*) ont un, deux ou trois troncs, que j'ai apperçus, dans quelques femmes, toucher les cornes de la matrice, comme si l'humeur venant des testicules par des vaisseaux capillaires, étoit portée par plusieurs troncs pour être communiquée aux cornes de la matrice.

Les cornes de la matrice que l'on appelle la *Tuba* (*p*) ou la *Trompe de Fallope*, ont du rapport aux véscules séminaires des hommes, car elles conservent la semence des femmes : ces cornes sortent de chaque côté de la matrice, vers son fond (*q*) : elles sont de la longueur de sept pouces, ou environ, & de la grosseur à peu près d'un pouce dans les femmes grosses ; mais dans les jeunes filles ou dans les vieilles femmes, elles sont fort petites, & ne ref-

ſemblent qu'à un ligament. Du côté de la matrice elles ſont grêles, dures & blanches (*q*), & puis devenant plus rouges & plus larges à meſure qu'elles s'en éloignent, elles forment à l'autre extrêmité ce que nous appellons *la Franche de la Trompe* (*r*). Ces conduits que j'ai trouvé s'avancer dans le ventre au-deſſous des teſticules, ſont plus preſſés en quelques lieux qu'en d'autres, ſi bien que chacun forme trois ou quatre petites cellules, qui pourroient être la cauſe de pluſieurs enfants qu'une femme peut faire à une ſeule fois.

La franche (*r*) eſt faite de petites fibres entrelacées les unes dans les autres, & embarraſſées d'une humeur gluante, principalement quand une femme eſt groſſe. Ces fibres qui reſſemblent à de petits nerfs, empêchent ſans doute que la ſemence ne ſorte plus ſouvent qu'elle ne fait par l'ouverture de la frange, ou plutôt elles y préparent l'air, lorſque l'enfant commence à y être formé, quoiqu'il ne reſpire pas : tout de même que la luette & l'épiglotte le préparent pour le poumon. Car cet élément eſt un corps qui pénétre tout, &

qui même se fait passage dans les matieres les plus pressées & les plus solides. C'est peut-être pour cela que l'on a nommé ces tuyaux, la *soupape*, ou le *soupirail* de la matrice.

Une femme n'a pas plutôt conçu, que l'on observe en ce temps-là plus qu'en tout autre, une élévation à l'ouverture de ces vaisseaux dans la matrice, & j'y ai souvent rencontré comme une petite peau charnue que l'on pourroit appeller Valvule (*l*), qui défendoit l'entrée, & permettoit la sortie aux humeurs qui se rencontroient dans les cornes de la matrice.

Ces cornes (*p*) que l'on peut nommer vaisseaux ou conduits éjaculatoires, sont remplies d'une matiere qui ressemble à du petit lait un peu épais; elle se trouve souvent en si grande abondance dans les femmes qui aiment éperdument, qu'elle sort des deux côtés quand elle est agitée, c'est-à-dire, par la frange, pour causer les accidents qui arrivent aux femmes incommodées de vapeurs, & par l'ouverture de la matrice, pour faire les pollutions que souffrent souvent les plus amoureuses.

J'ai ſouvent obſervé ; dans les chiennes pleines, ce qu'*Harvée* a remarqué dans les biches, que les cornes de la matrice avoient un mouvement ſemblable à peu près à celui de nos boyaux, & je ne doute point que celles des femmes n'en aient auſſi pour ſe décharger de l'enfant qui commence à ſe former & pour ſe défendre encore d'une abondance de ſemence corrompue, ſi bien que pour les affermir contre la violence des mouvements qu'elles ſont contraintes de faire quelquefois, la nature les a fortifiées par un fort ligament qui va d'un bout à l'autre. Car ce ſont ces cornes, avec les teſticules, & non le corps de la matrice, que l'on ſent mouvoir avec tant de violence dans quelques femmes hyſtériques.

ARTICLE III.

De la semence de la Femme.

SI *Aristote* & ses Sectateurs ne s'étoient pas acquis pendant plusieurs siecles une grande réputation, je me persuade qu'il me seroit aisé presentement de prouver que les femmes ont de la semence, qui contribue en partie à la génération. Car il n'y auroit qu'à examiner sans préoccupation l'action & l'usage des parties que je viens de décrire, pour être convaincu que le sentiment où je suis est le plus vraisemblable : mais avant que de l'établir dans toute sa force, voyons en peu de mots si les raisons des adversaires ont quelque solidité.

1. Si les femmes, disent-ils, avoient de la Semence, elles n'auroient point de regles, puisque l'une & l'autre matiere peut suffire à former un enfant, mais parce que nous sommes assurés, ajoutent-ils, qu'elles ont des regles, & qu'elles n'engendrent jamais sans en

avoir, on doit conclure qu'elles n'ont point de Semence.

2 D'ailleurs, ſi les femmes avoient de la Semence, il s'enſuivroit qu'elles auroient un principe d'action, par lequel un enfant pourroit ſe former dans leurs entrailles, ſans la participation d'un homme, leur Semence agiſſant ſur les regles. Mais, parce que nous n'avions point d'exemple de cela, on doit auſſi avouer qu'elles n'ont point de ſemence.

3. Au reſte, il n'y auroit jamais de conception ſans volupté, ſi les femmes avoient de la ſemence; mais parce, diſent-ils, que nous ſommes certains, par l'aveu même des femmes, qu'elles ſont quelquefois devenues groſſes, ſans avoir été touchés du moindre contentement, nous devons croire qu'elles n'ont point de ſemence: car ſi elles en avoient, elles ſeroient alors ſans doute averties de ſon écoulement par quelques petites voluptés.

4. Ils diſent encore, que ſi les femmes ont de la Semence, au moins n'eſt-elle pas féconde, & ne peut ſervir en aucune maniere à la génération: que ce n'eſt qu'une humidité ſuperflue, pour

Fig. 7.

arroser leurs parties naturelles, & pour les irriter quand il faut se joindre amoureusement; & que, comme les Eunuques ont une espéce de Semence, qui n'a aucune vertu, les femmes ont aussi une matiere qui n'a point de force à former un enfant.

5. Les femmes sont semblables aux enfants & aux Eunuques, dans la voix, dans le poil, dans l'habitude du corps, & dans la passion de l'ame, elles n'ont donc pas plus de Semence qu'eux.

Mais; 1. l'expérience nous fait voir qu'il en est tout autrement, & la raison n'y est pas contraire; car la semence des femmes est bien différente de leurs régles, l'une est blanche, & les autres sont rouges. Celle-là sort en petite quantité, & ne s'écoule point ordinairement sans quelque plaisir, & celles-ci s'épanchent le plus souvent en abondance: & bien loin de les rendre joyeuses, elles en deviennent tristes & abattues. Après tout, la forte imagination peut souvent contribuer à l'écoulement de la Semence; mais quelque vive que soit cette faculté de l'ame, elle ne sauroit avancer ni retarder les regles d'un

ſeul jour. Et ainſi les femmes ont de la Semence & des régles tout enſemble, puiſqu'elles ont diverſes paſſions qui en ſont des marques évidentes, la premiere matiere ſervant à engendrer, & la ſeconde à nourrir en partie les enfants qu'elles font.

2. Le raiſonnement de ces Philoſophes ſur la formation de l'homme, eſt ſi éloigné de la vérité, que je ne m'étonne pas ſi leurs raiſons ſont ſi foibles. Ils ſe perſuadent que le ſang des regles ſert d'abord à nous former, & l'expérience nous fait voir tout le contraire; ſavoir, que nous ſommes pluſieurs mois dans le ſein de nos meres ſans en avoir beſoin. Sur ce faux principe ils établiſſent des raiſonneurs qui ſe détruiſent d'eux-mêmes; car la ſemence ne pouvant rien faire elle ſeule, & n'étant qu'une cauſe partiale, il eſt impoſſible qu'elle ſoit la cauſe totale & active de la génération.

J'avoue que le plaiſir n'accompagne pas toujours la conception, & je ne ſaurois croire que ce ſoit le ſeul écoulement de la Semence des femmes qui leur cauſe des contentements. Le cha-

touillement qu'elles ressentent des parties de l'homme, & de la forte imagination qu'elles ont dans le combat amoureux, en sont la principale cause, si bien que je ne m'étonne pas s'il y en a eu quelques-unes qui, n'ayant pas la liberté de l'imagination & du chatouillement ont engendré sans plaisir.

4. Après tout, si les femmes n'ont pas de semence propre à engendrer, comment les enfants ressemblent-ils si parfaitement à leur mere dans les qualités du corps, dans les passions de l'ame, & dans les maladies auxquelles elles sont sujettes. Et que dira-t-on du mêlange de différentes bêtes, comme d'un cheval & d'une ânesse qui font un mulet, si la femelle, par sa semence, ne contribue rien à la génération ?

Mais pour prouver encore davantage ce que nous venons de dire, on m'avouera que la nature ne fait rien en vain, & qu'il ne falloit pas un si grand appareil de vaisseaux spermatiques, de testicules, de cornes, &c. si toutes ces parties n'étoient faites que pour humecter la matrice. Elles ont assurément un autre office que celui que les Péri-

patéticiens leur donnent, elles ſervent à faire de la ſemence pour former les hommes. Et quoique la ſemence des femmes ne ſoit point ſi cuite que celle des hommes, elle ne laiſſe pas pourtant d'être de la ſemence, comme leur ſang eſt du ſang, bien qu'il ſoit moins digéré que le nôtre.

On ſçait à quelles maladies quelques femmes ſont ſujettes, quand elles demeurent vierges ou veuves, ou quand elles ne ſont pas aſſez careſſées de leurs maris; & l'on ſait auſſi quel remede eſt le plus prompt, & le plus efficace pour les guérir. Si la ſemence qui eſt retenue dans les cornes de la matrice eſt employée à former un enfant, toutes les fâcheuſes incommodités dont elles étoient auparavant tourmentées, ceſſent dans un moment, & la cauſe maternelle de leurs maux ſervant à d'autres meilleurs uſages, elles jouiſſent enſuite d'une ſanté parfaite.

Mais encore, ſi j'oſe faire comparaiſon entre les oiſeaux femelles, & les femmes, je pourrois dire, que puiſqu'ils ont de la ſemence, qui contribue à former leurs petits, les femmes en

ont auſſi qui ſert à la génération ; car quel uſage auroient les teſticules des femmes qui la fabriquent ? Et l'expérience ne nous fait-elle pas connoître que les bêtes femelles châtrées ne ſouffrent pas l'approche de leurs mâles. Nous remarquons deux ſortes de ſubſtances dans un œuf de poule, le poulet ſe forme du blanc, qui eſt la ſemence de la poule, & s'en nourrit dans les premiers jours de ſa formation, & dans les derniers il ſe nourrit du jaune, qui vient du plus pur ſang de la poule, ſi bien que le blanc de l'œuf ayant du rapport à la ſemence de la femme, on peut dire que la génération ſe fait dans la femme comme dans les œufs, & qu'elle contribue à la formation d'un enfant, en donnant de la ſemence de ſon côté, auſſi-bien que les femelles des oiſeaux. Que dira-t-on des poules châtrées, à qui on a arraché l'ovaire, comme le receptable de leur ſemence, pour les rendre ſtériles, groſſes & tendres ?

Enfin, s'il m'eſt permis de me ſervir de l'Ecriture-Sainte dans cette occaſion, je pourrai conclure que la femme a de

la ſemence qui contribue à la génération, puiſque Dieu menaçant les hommes, leur dit, par la bouche de Moyſe, qu'*il mettra une haine irréconciliable entre la ſemence de la femme & la ſemence du ſerpent*, en parlant de la poſtérité de l'un & de l'autre.

ARTICLE IV.

De l'Ame de l'Homme.

NOus ſommes perſuadés de l'exiſtence de beaucoup de choſes, bien que nous n'en connoiſſons pas les qualités. Nous demeurons tous d'accord que nous avons une ame ſous l'empire de laquelle nous vivons ; mais nous ignorons ce que c'eſt que cette ame qui nous fait agir, & qui nous empêche, quand il lui plaît. Nous ignorons encore quel eſt en nous le lieu de ſa réſidence. Cette ame, qui connoît tout, ne ſe connoît pas elle-même : elle eſt comme un œil qui découvre tous les objets, mais qui ne ſe voit point, & qui ne ſçait de quelles parties il eſt compoſé.

Fig. 9.

Cette difficulté que nous avons à comprendre la nature de l'ame, est une preuve évidente qu'elle est faite à l'image d'un Dieu, qui ne peut être compris lui-même. Cependant, si nous pouvons espérer d'en avoir quelque connoissance, il ne faut point nous donner la peine d'interroger les Philosophes sur cette matiere ; ils en ont trop dit, pour dire vrai. Leur inclination naturelle, & les diverses passions de leur ame les ont fait souvent tomber dans l'erreur, parce que ces deux choses ne les ont pas tant portés à examiner notre ame avec soin, qu'à en juger avec préoccupation.

Car l'inclination qu'ils ont eue pour la grandeur, l'élévation & l'indépendance les a engagés insensiblement dans une fausse érudition, où ils ont vu des choses vaines & inutiles, qui ont flatté leur orgueil secret, en les faisant admirer de tout le monde. Les passions les ont fait sortir hors d'eux-mêmes, pour leur représenter les choses, non-pas selon qu'elles étoient en elles-mêmes, pour en former des jugements de vérité, mais selon le rapport qu'elles avoient avec eux pour flatter leur in-

clination, & celle de ceux à qui ils étoient unis, ou par nature, ou par volonté. Car l'union naturelle que l'on a avec ceux qui ſont autour de nous, par la reſſemblance du tempérament, de la profeſſion, & de la fauſſe Religion où l'on a été élevé, eſt ſouvent la cauſe de beaucoup d'erreurs, où l'on tombe tous les jours.

Nous le communiquons enſuite à d'autres, parce qu'on nous les a communiquées, & nous en ſommes perſuadés, parce que nous ne les avons pas conſidérées avec aſſez d'attention, & que nous n'avons pas été aſſez déſintéreſſés pour en bien juger. L'amour des choſes nouvelles & extraordinaires nous préoccupe ſouvent en faveur de ce que nous prenons pour des vérités cachées; & j'avoue ſincérement que tout ce qui porte le caractere de l'infini comme l'ame, eſt capable de troubler l'imagination, & de nous ſéduire, à moins que d'avoir des principes infaillibles, qui nous puiſſent conduire dans toutes les difficultés qui ſe préſentent ſur cette matiere.

Car quelle apparence de juger lequel des

Fig. 10.

des sentiments est le plus véritable touchant la nature & l'origine de l'ame dans les Livres de ceux qui en ont écrit? Mais, sans m'arrêter ici aux Philosophes Païens, je dirai que plusieurs Chrétiens ont cru que l'ame de l'homme étoit une substance corporelle, & par conséquent périssable, faite d'air ou de feu, ainsi que l'a décidé quelque Concils contre les Païens, qui la croyoient incorporelle, & par conséquent immortelle, comme ont été *Démocrite*, les *Epicuriens* & les *Stoïciens*.

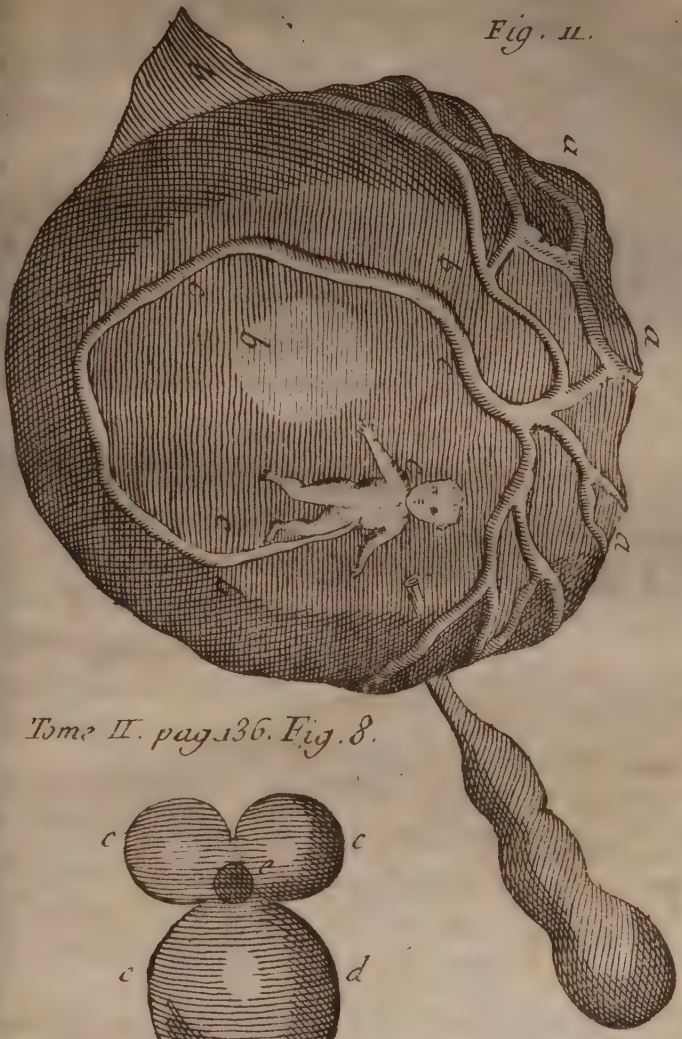
D'autres Chrétiens ont soutenu le contraire, & ont dit, avec les derniers Conciles, qu'elle étoit incorporelle, & par conséquent exempte de tous les accidens qui arrivent aux corps. Quelques-uns ont enseigné, que selon le langage de l'Ecriture, elle étoit le sang de nos veines, puisque l'ame nous quittoit quand nous en perdions beaucoup. D'autres, comme les Manichéens, ont dit qu'elle étoit une portion de la lumiere céleste, & les Sociniens de notre temps, ont publié qu'elle étoit un vent délié & subtil.

Enfin, il y a tant d'opinions sur la

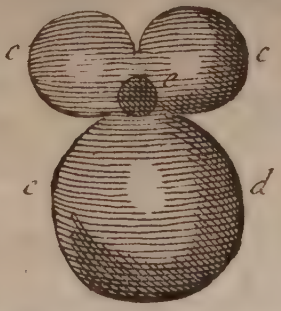
nature de l'ame dans les Livres des Chrétiens & des Païens, qu'il n'y a que Dieu ſeul qui ſache laquelle eſt la plus véritable, & c'eſt même une grande queſtion de ſavoir celle qui a le plus de vraiſemblance.

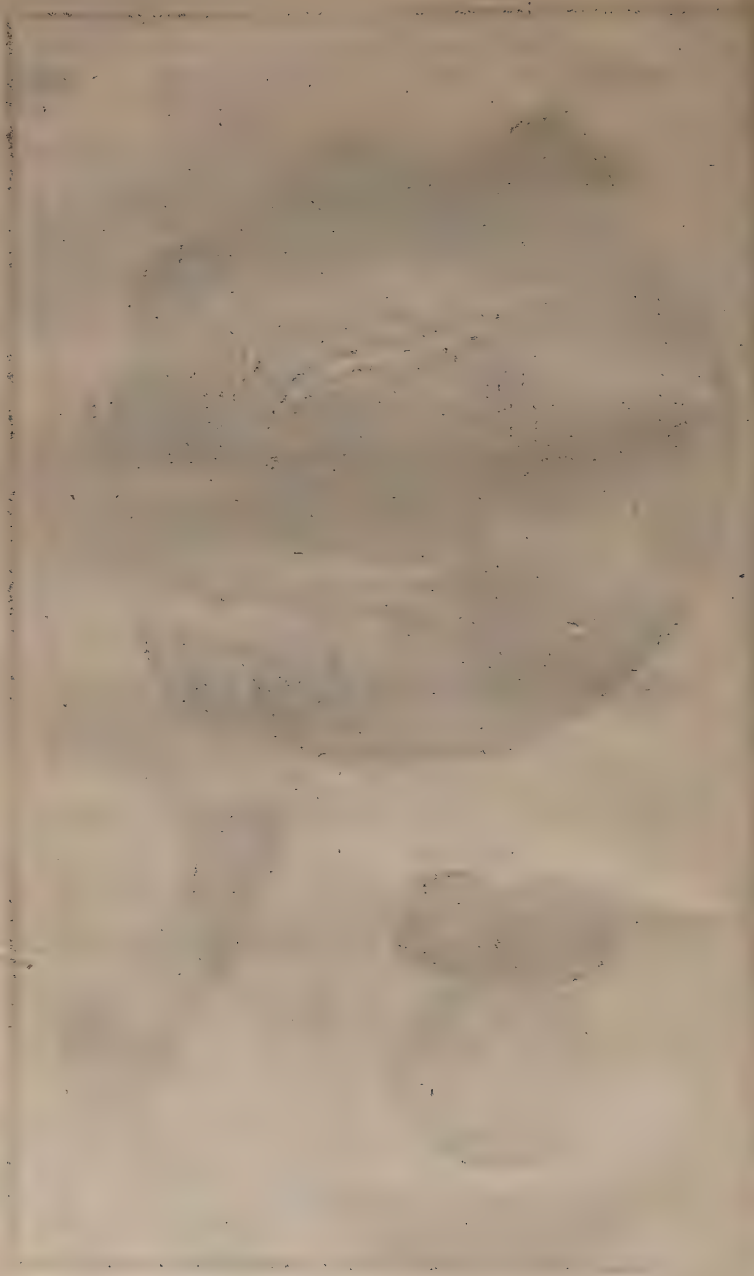
Cependant nous nous flâttons de ſavoir que l'ame eſt ce qui nous fait vivre, ſentir, mouvoir & comprendre; qu'elle eſt une ſubſtance qui en occupe une autre dans toutes ſes parties, & qu'elle n'occupe point de lieu comme un corps, puiſqu'elle eſt indiviſible, ſelon le ſentiment même de quelque Philoſophe Païen, mais qu'elle a ſeulement une étendue de vie, pour me ſervir de l'expreſſion de *Saint Auguſtin*; qu'elle n'eſt jamais dans le repos, & que le mouvement lui eſt quelque choſe de ſi naturel, qu'il en eſt inſéparable, ſi bien qu'il ne faut pas s'étonner ſi elle eſt inceſſamment dans l'agitation, puiſqu'elle prend ſon origine de cet Eſprit céleſte qui l'a créée, & qui eſt d'une nature à ne demeurer jamais dans l'oiſiveté. Enfin, comme les plaiſirs du mariage ſont ſi exceſſifs, & qu'ils touchent ſi vivement notre corps & notre ame,

Fig. II.



Tome II. pag. 136. Fig. 8.





il faut que ce soit quelque chose d'immatériel, qui séme tant de plaisirs en nous.

Son origine est aussi contestée que sa nature. Les uns ont cru qu'elle sortoit de Dieu, qu'elle étoit une partie de sa substance, & une étincelle de sa Divinité. Les autres, qu'elle étoit une partie du Soleil & de l'Ame du monde, laquelle étant partagée entre toutes les choses animées, ceux des hommes qui en avoient le plus, étoient aussi les plus spirituels. Il y en a qui se sont imaginé que toutes les ames avoient été conservées au Ciel, pour être ensuite distribuées aux corps qui en avoient besoin. D'autres, qu'elles étoient créées & placées dans le corps d'un enfant au moment que la conception se faisoit, ou après que l'embrion avoit toutes les parties accomplies & disposées à le recevoir. D'autres, qu'elle venoit de l'ame de nos peres par le moyen de la semence. Enfin, il y a sur cette matiere des pensées si ridicules, que je perdrois le temps si je les voulois toutes rapporter ici.

Pour moi, après avoir examiné tout

ce que l'on peut dire de la nature, & de l'origine de l'ame, je prends Dieu à témoin, pour me ſervir de l'expreſſion de *Saint Jérôme*, que je ne vois rien qui me puiſſe ſatisfaire ſur cela. En effet, c'eſt une partie de la ſageſſe humaine que d'avouer ſincérement qu'il y a quelque choſe que nous ne ſavons pas.

Mais, quoi qu'il en ſoit, s'il faut conſidérer l'homme tel qu'il eſt, nous le devons conſidérer compoſé de quatre ſortes de ſubſtances différentes.

L'entendement ou l'intelligence, ſi l'on veut, en eſt comme le maître, étant une partie indépendante, & immatérielle. C'eſt lui qui nous vient de dehors, & qui n'eſt pas comme les autres parties attachées à la matiere. Il eſt envoyé dans le corps de l'enfant qui commence à ſe former dans les flancs de ſa mere, comme un Ange ou un premier Moteur qui va bâtir un domicile pour ſa demeure, ſelon le ſentiment de *Tertullien*, & qui rendra compte un jour de ſes bonnes ou de ſes mauvaiſes actions.

Le corps eſt comme l'eſclave : il ſouffre toutes les incommodités aux-

quelles nous sommes sujets, & obéit en qualité d'inférieur aux loix que lui impose cette partie supérieure de nous-mêmes.

L'entendement & le corps de l'homme, sont deux substances si éloignées l'une de l'autre, qu'il est impossible qu'elles se puissent joindre sans un lien qui les assemble. Il a donc fallu quelque chose qui participât en quelque façon des deux extrêmités, pour les lier l'une à l'autre : l'ame & les esprits sont ce merveilleux lien qui joint l'entendement au corps de l'homme.

L'ame est une substance pure, & comme un élixir de tous nos esprits. Les esprits sont engendrés de la plus pure portion de notre sang ; ils sont très-purs, très-clairs, & avec cela très-prompts à se mouvoir aux moindres ordres de notre entendement. Le cœur est la partie qui en fabrique la matiere, le cerveau la perfectionne, & les nerfs conservent les esprits, & les portent enfin par tout notre corps.

Puisque l'ame & les esprits lient l'entendement avec le corps, l'ame sert aussi de lien pour unir l'entendement

aux esprits, & les esprits unissent l'ame & le corps si bien, que selon ce sentiment l'ame approche davantage de la substance de l'entendement, s'il m'est permis de parler de la sorte, & les esprits de la substance du corps.

Ainsi l'entendement & l'ame sont quelque chose de fort différent dans l'homme ; aussi remarquons-nous que tous les peuples ont divers termes pour les désigner quand ils en parlent à dessein. En effet, il semble que ce qui nous fait vivre soit autre chose que ce qui nous fait penser, selon la réflexion de *Lactance* ; car l'ame est assoupie dans ceux qui dorment, lorsque l'entendement se fait connoître par ses fonctions ; au lieu que dans les fous l'entendement est comme éteint, lorsque l'ame ne laisse pas de bien agir. L'entendement & l'ame sont donc différents l'un de l'autre, s'il le faut dire une seconde fois, puisque le premier vient de Dieu, & que l'autre est communiqué par le moyen de la semence de nos peres.

Peut-être que le sentiment dans lequel nous sommes, que la semence est animée, pourroit paroître étrange, si

nous n'apportions de bonnes raiſons pour en faire voir la vérité.

S'il eſt vrai que les eſprits ſont des parties qui nous compoſent, comme l'enſeigne *Hypocrate*, & que nos parties ſoient animées, ſelon le ſentiment de tout le monde, il n'y a pas, ce me ſemble, lieu de douter que la ſemence ne ſoit animée, puiſqu'elle n'eſt preſque toute qu'eſprit.

D'ailleurs, ſi la ſemence des plantes a un principe de mouvement qui les fait germer, qui eſt-ce qui niera que la ſemence de l'homme n'en a pas un qui l'anime, & qui la fait agir ? On l'appellera, ſi l'on veut, ſelon le ſentiment d'*Ariſtote*, une partie de l'animal, puiſqu'elle eſt la principale cauſe de ſon mouvement, & c'eſt-là ce qui eſt le propre de l'ame.

D'autre part, nous nous appercevons dans les plaiſirs que nous prenons avec les femmes, qu'il ſort quelque choſe de notre ame qui nous fait treſſaillir de joie, puis nous demeurons languiſſants & abattus, nos yeux s'affoibliſſent, & nous ſentons que notre ame pâtit. Ce qui nous fait croire que l'ame renfer-

mée dans la ſemence, eſt une diſtillation de notre ame, comme la matiere de cette même ſemence eſt un extrait & un elixir de notre corps.

Car, qui pourroit s'imaginer que la Nature pût paſſer d'un lien à un autre par un milieu qui ne participât point des deux extrêmités, & que le pere, étant animé auſſi-bien que le fils, pût produire ce même fils, ſans que la ſemence du premier, qui a ſervi de milieu à ces deux perſonnes, fût elle-même animée.

Au reſte, d'où vient l'amour déréglé d'un jeune homme qui reſſemble ſi fort à ſon pere dans cette paſſion de l'ame? D'où lui vient encore cette ambition extraordinaire, qui eſt ſi naturelle à ſa mere, ſi ces deux paſſions qui la dominent ne coulent de l'ame de l'un & de l'autre?

En effet, l'expérience nous apprend que les bêtes mêmes de différentes eſpeces, en produiſent une troiſieme qui a un inſtinct mêlé, & que s'il y a de la variété dans ſon corps, il n'y en a pas moins dans ſon ame, par le mêlange des deux matieres, & des deux ames

de la semence de ces animaux.

Nous savons encore, par la même expérience, que tout ce qui est au monde produit son semblable, & je ne vois pas pourquoi entre toutes les choses animées, les hommes seroient privés de cet avantage.

En un mot, si nous voulions suivre la pensée de *Séneque*, *la semence a une ame qui est le principe de l'homme à venir, elle en conserve toute l'idée dans sa matiere : elle y cache déja de la barbe & des cheveux blancs : enfin, l'enfant qui n'est pas encore formé, est néanmoins enséveli, tout entier, dans la semence. Les traits de son corps y sont déja marqués, & l'on peut dire que cette semence contient, tout ensemble, un enfant, un homme & un vieillard.*

C'est sur cela qu'*Ovide* reprochoit à *Ponticus* sa mauvaise coutume de perdre un homme avec ses doigts. En effet, il n'est pas permis, par la Loi, de se polluer : parce que, selon la pensée de *Tertullien*, c'est un homicide prématuré que d'empêcher ainsi un homme de naître. Et les Jurisconsultes veulent que l'on punisse un homme de mort,

ou de groſſe amende pécuniaire, s'il fait faire des fauſſes couches à une femme dans quelque temps que ce ſoit de ſa groſſeſſe.

Nous pouvons donc conclure que la ſemence de l'homme & de la femme eſt animée, mais qu'elle eſt animée ſeulement en puiſſance ; c'eſt-à-dire, comme l'explique *Ponponace*, qu'il ne manque que les organes néceſſaires pour produire ſes actions. Mais après que la ſemence des deux ſexes eſt mêlée l'une avec l'autre, les organes de ſes mouvements, qui étoient auparavant enſévelis dans ſa matiere, s'en dégagent enfin, & ſe manifeſtent par leurs mouvements ſenſibles, ſi bien que dans la conception la ſemence ceſſe d'être ce qu'elle étoit auparavant, & devient ce qu'elle n'étoit pas, c'eſt-à-dire, que l'ame de la ſemence nous donne alors des marques de ſa préſence, au lieu qu'avant cela elle étoit comme enſévelie dans l'embarras de la matiere.

La ſemence eſt comme un Architecte, pour me ſervir de la comparaiſon d'*Ariſtote*, qui conſerve dans ſa mémoire le deſſein d'un édifice qu'il veut

construire, & lorsqu'il trouve l'occasion de le faire, il en fait un matériel qui a toutes les mesures & les dimensions pareilles à celui dont il s'étoit auparavant formé l'idée.

Tout ce que l'on pourroit dire contre ces principes, selon la pensée de *Senert*, ne seroit qu'une injure que nous ferions à Dieu, par notre propre ignorance; car si Dieu a commandé à la Nature, qui n'est qu'un ordre secret de sa Providence, par lequel toutes choses sont ce qu'elles sont, & sont ce qu'elles doivent faire; s'il lui a, dis-je, commandé de faire croître & multiplier toutes choses, en produisant chacune son semblable, je ne sais pourquoi ce commandement ne tomberoit que sur ce qui n'est pas raisonnable.

ARTICLE V.

Du Sang des régles.

LA Nature ne s'eſt pas contentée de faire naître dans les hommes & dans les femmes de la matiere propre à engendrer des enfants, elle a encore ordonné aux femmes de produire de quoi les entretenir après les avoir conçus, & de quoi les nourrir quand ils ſont nés. Le ſang des régles qui coule ſi régulierement tous les mois dans les femmes ſaines, & qui ne ſont ni enceintes, ni trop vieilles, eſt ſemblable au ſang d'une victime que l'on vient d'égorger : auſſi eſt-il une portion du ſang de leurs arteres. Il eſt vrai qu'elles ſe déchargent quelquefois par-là de toutes les impuretés dont leur corps eſt rempli, & c'eſt alors ce qui fait paroître ce ſang impur & corrompu.

Bien que nous obſervions, quoique rarement, dans quelques arbres, des fruits ſans fleurs, que quelques femmes ſoient devenues groſſes ſans avoir leurs

regles, comme nous le marque *Hippocrate* de la femme de *Gorgias*, cependant les fleurs des femmes devancent presque toujours la conception, & sont le plus souvent un signe de fécondité.

Ce sang est pour l'ordinaire, un sang superflu par son abondance. La cause de ses épanchements périodiques semble être quelque chose de fort caché, puisqu'il se trouve dans les écrits des Médecins tant de différentes opinions sur ce sujet.

1. Les uns disent que l'oisiveté, la bonne chere, & le tempérament froid & humide des femmes ne contribuent pas peu à les faire ce qu'elles sont. Elles ne dissippent pas tout le sang qu'elles engendrent: ce qui reste tous les jours de superflu, après qu'elles se sont nourries, faisant peu à peu une plénitude considérable dans la masse de leur sang, vient enfin à un tel degré d'abondance, qu'au bout d'un mois ou environ, la Nature en étant comme accablée, les femmes s'en déchargent par les lieux destinés à cette évacuation.

2. Les autres croient que ce qui cause les fleurs aux femmes, n'est pas

ſeulement l'abondance du ſang, mais une qualité ſouvent manifeſte, & quelquefois cachée; ſi bien que les régles des femmes, ajoutent-ils, étant âpres, pénétrantes, corroſives & malignes, il n'y a pas lieu de douter qu'elles ne puiſſent ouvrir de temps en temps les vaiſſeaux de la matrice pour ſe faire paſſage, & pour délivrer ainſi les femmes des maux où elles tomberoient par la demeure de ce ſang tout-à-fait ennemi de la Nature. D'où vient qu'il y en a eu qui s'en ſont déchargées par différentes parties de leurs corps, la Nature ne pouvant ſouffrir cet excrément parmi ſes liqueurs les plus pures.

Il ne faut pas douter, ajoûtent-ils, de la mauvaiſe qualité des regles, ſi l'on conſidére avec quels chagrins les femmes s'en déchargent, quelles foibleſſes elles en reſſentent, & qu'elle mauvaiſe couleur elles ont, lorſqu'elles en ſont incommodées. Et ſi l'on obſerve que les femmes qui ſont en cet état font mourir par leur toucher une vigne qui pouſſe, qu'elles rendent un arbre ſtérile, qu'elles font aigrir le vin, & rouiller le fer & l'acier, qu'elles procurent

de fausses couches à une femme grosse ; qu'elles en rendent une autre stérile, qu'elles obscurcissent la glace & l'éclat d'un miroir, ou d'un ivoire poli, qu'elles font enrager un chien, & rendent un homme fou, si l'un ou l'autre goûte de ce sang ; enfin qu'elles causent encore beaucoup d'autres accidents ; on peut dire que la mauvaise qualité des regles est cause de leur écoulement périodique.

3. Les autres attribuent le flux des regles à des causes supérieures, & se persuadent que la Lune est le maîtresse des mouvements que nous y observons ; car ils ont remarqué que la mer s'enfloit davantage, que les os des animaux étoient plus pleins de moelle, que les arbres avoient plus de séve, & que les femmes souffroient aussi plûtôt l'épanchement de leurs humeurs au renouveau, ou au plein, qu'en tout autre temps : si bien que comme la Lune a beaucoup d'empire sur les choses humides, les femmes étant d'un tempérament froid & humide, propre, par conséquent, à souffrir les impressions de cet Astre, ils ne doutent pas aussi qu'il

ne leur faſſe reſſentir les effets de ſa vertu.

4. Enfin, d'autres penſent qu'il y a quelque choſe de caché & d'inconnu dans la cauſe des regles, & que c'eſt plutôt la loi de la Nature qu'aucune autre cauſe, qui en a impoſé aux femmes la néceſſité & l'incommodité tout enſemble. Car ils ont remarqué qu'il y a des femmes auſſi chaudes & ſeches que des hommes, qu'il s'en trouve qui travaillent & qui ne font guere bonne chere, & qui, néanmoins font toutes aſſez connoître qu'elles ſont fécondes. Le ſang des regles n'eſt pas ſi mauvais que l'on ſe le perſuade, pourvû que les femmes ſoient ſaines, puiſqu'il ſert de nourriture à l'enfant qu'elles portent dans leurs entrailles, & qu'elles le nourriſſent enſuite du lait de leurs mammelles.

La Lune n'eſt pas toujours la maîtreſſe des regles, elles coulent auſſi bien au dernier quartier qu'au renouveau, ou au plein : ſi bien qu'après tout ils ſe ſentent obligés de croire que Dieu, ou plutôt la Nature, par ſes ordres qui nous ſont inconnus, communique aux

femmes une nécessité secrette de se purger tous les mois.

Mais toutes ces opinions différentes ne satisfont pas ceux qui veulent pénétrer dans les secrets de la Nature. Elles ont toutes les difficultés insurmontables; & à dire le vrai, pas une ne me plaît. Il faut donc chercher quelqu'autre cause du mouvement des regles dans une fille de quinze ans, qui continue à se purger régulierement pendant une partie de sa vie.

Si j'établis bien ce que je pense, que le flux des regles n'est causé que par une fermentation que fait la semence de cette fille sur toute la masse de son sang; je me persuade d'avoir trouvé la plus véritable cause de ces épanchements périodiques.

Pour éclaircir cette difficulté, on doit savoir que le sang a une très-grande disposition à se fermenter, tantôt suivant les ordres de la Nature, tantôt contre ses légitimes décrets. Nous l'éprouvons tous les jours de la premiere façon par le mouvement de notre cœur & le battement de nos artéres, & nous n'avons que trop d'expérience de la se-

conde dans nos fiévres interminentes ou continues.

Le levain naturel du cœur & des autres viſcéres, ſelon le ſentiment de quelques-uns, agite le ſang continuellement par des ébulitions agréables, la pituite dépravée le fait tous les jours d'une maniere fâcheuſe, la bile de deux jours l'un, la bile noire le troiſieme jour, & enfin la ſemence de la femme ne le fait fermenter qu'au bout de 27 ou de 30 jours.

Cette ſemence, ainſi que nous l'avons dit ailleurs, étant d'une faveur inſipide, fade & tant ſoit peu âpre, ce qui ſe connoît même par ſon odeur déſagréable, fait par toutes ces qualités, bouillonner le ſang qui ſort ainſi tous les mois de ſes vaiſſeaux.

Examinons cette matiere de plus près, & voyons comment la ſemence d'une jeune fille peut ſe communiquer à toute la maſſe de ſon ſang, pour le faire enfler & fermenter, quand ſes premieres regles ſont prêtes à paroître.

Nous ſavons par la deſcription exacte que nous avons faite des vaiſſeaux de la matrice, que ceux que nous avons

nommés sanguins (*b*), descendants des parties supérieures, se divisent en deux rameaux (*cd*), que l'un de ces rameaux va aux testicules (*k*) & à la trompe (*x*), & l'autre à la matrice (*c*). Le premier est composé, comme celui-ci, d'artére, de veine, de nerf, & de vaisseau lymphatique. L'artére (*d*) & le nerf (*m*) portent au testicule la matiere à faire la semence; la veine (*b*), & le vaisseau lymphatique (*y*) rapportent en haut le résidu des liqueurs que le testicule & les trompes n'ont pas trouvées propres pour nourrir leur substance, & pour servir à leur usage; si bien que cette matiere infectée, pour ainsi dire, d'une vapeur subtile & séminaire du testicule & des trompes, remontant en haut, se mêle parmi le sang, ou dans la veine-cave descendante (*z*), ou dans l'une des émulgentes (*a*), pour communiquer d'un côté & d'autre, à toute la masse du sang, les esprits & la matiere vireuse, qui a été puisée dans le testicule & dans les trompes.

C'est ce qui fait aussi la bonne grace des femmes & des filles, leur enjouement, leur vigueur & leur hardiesse;

car, pour parler de cette ſorte, les vapeurs ſulphurées & ſpiritueuſes de la ſemence ſe mêlant parmi leur ſang, leur ſert comme de levain, qui d'un côté cauſe leurs régles, & d'un autre fait ce que nous trouvons d'agréable & d'engageant dans les femmes.

La matiere qui revient des teſticules & des trompes eſt enſuite portée dans tout le corps, par le mouvement du cœur & des artéres. Elle arroſe avec le ſang toutes les parties, qui deviennent enſuite plus échauffées & plus pleines d'eſprit; ſi bien que cette jeune fille, à l'âge de quinze ans, qui eſt le temps où ſes teſticules commencent à avoir de la force pour répandre leurs vapeurs par tout ſon corps, devient plus active & plus amoureuſe qu'elle ne l'étoit auparavant. Elle ſe ſent en état d'attendre un homme de pied ferme. Elle l'iroit même attaquer amoureuſement, ſi la pudeur & la bienſéance ne l'en empêchoient. C'eſt alors que la Nature, qui n'eſt jamais dans l'oiſiveté, la diſpoſe à la propagation du genre-humain. Elle échauffe ſes parties naturelles, & y conduit inceſſamment de la matiere & des

humeurs pour les faire servir à perpétuer son espece.

Cette matiere séminaire, qui se mêle ainsi tous les jours peu à peu parmi son sang, dispose cette derniere humeur à la fermentation, jusqu'à ce qu'une suffisante quantité de vapeurs spermatiques y étant mêlées, l'ébullition soit parfaite & accomplie, de sorte que le sang puisse sortir des vaisseaux (*e f g h*) que la Nature a préparés pour servir à cette évacuation. Le vin qui bout dans un tonneau fermé, se fait passage à travers ses petites fentes, & évacue une suffisante quantité de moût pour rendre le calme au reste. Ainsi le sang qui bouillonne par le levain dont nous venons de parler, se fait des ouvertures par les extrêmités des vaisseaux de la matrice (*e f g h*), & après que, pour l'ordinaire, le plus mauvais s'est épanché, celui qui reste demeure en repos jusqu'à ce que, dans un mois ou environ, il y ait encore une nouvelle matiere qui le trouble & qui le fasse sortir. Car si nous faisons réflexion aux qualités de la semence de la femme, nous demeurerons d'accord que ce levain n'a point

de force pour cauſer de plus prompts mouvements.

Si le ſang eſt dans un juſte tempérament, comme il arrive dans les femmes qui ſe portent bien, la fermentation s'acheve promptement, & l'évacuation de leurs régles finit à peu près dans trois ou quatre jours. Mais ſi le ſang eſt plein d'excréments, de crudités ou de pituite, quelle apparence y a-t-il qu'il s'échauffe, & qu'il ſe fermente ſi promptement? Sa fermentation dure alors pluſieurs jours, & ſon épanchement ne ſe fait qu'avec douleur. Ce ſang eſt comme du moût qui a été depuis peu exprimé de quelques grappes de raiſins. On a beau l'approcher du feu, il ne s'enflamme point, & s'il s'échauffe un peu, ce n'eſt qu'avec peine. Au contraire, ſi le ſang contient des matieres bilieuſes & ſouffrées, la fermentation s'en fera plus promptement, & la femme qui en ſera incommodée, ne manquera pas d'être attaquée de douleurs de tête, de flancs, & de ſes parties naturelles, qui ſeront quelquefois enflées par l'âpreté de l'humeur qui en ſort. Ce ſont les accidents que cauſent les régles

dans une femme mal saine ; mais tout est pur dans une femme pure, & ses fleurs, qui sont aussi vermeilles & aussi épurées que le sang qui lui reste dans les veines, ne lui apportent que de la joie & de l'allégresse.

1. Cette opinion ne paroîtroit pas encore assez bien établie par tout ce que nous venons de dire, si nous n'apportions des raisons pour la confirmer. Une des principales, que l'on peut alléguer, c'est que la plûpart des femmes, dans le temps de leurs régles, sont sujettes à une espece de fievre, ou du moins à une émotion universelle qui y a beaucoup de rapport : ce qui montre qu'il se fait alors une fermentation dans toute la masse du sang.

2. D'autre part, s'il est vrai, comme je viens de le dire, que le sang ne bouillonne dans les veines des femmes pour l'évacuation des régles, que par le moyen de la semence qui s'y mêle, il est absolument nécessaire qu'elles aient cette semence avant que de nous donner des marques de leur fécondité par l'épanchement de leurs régles. C'est la raison pour laquelle nous voyons quel-

quefois des femmes nous donner des fruits ſans nous avoir fait paroître des fleurs, parce qu'elles n'ont pas aſſez de ſemence pour exciter leurs régles, & qu'elles en ont aſſez pour faire un enfant. Témoin cette femme de Montauban, dont parle *Rondelet*, qui accoucha douze fois, & cette autre femme de Toulouſe, dont *Joubert* nous fait l'hiſtoire, qui eut dix-huit enfants, ſans que l'une ni l'autre euſſent jamais ſçu ce que c'étoit ce que les fleurs des femmes.

3. D'ailleurs, une jeune fille de quinze ans ſe ſent vigoureuſe & entreprenante, de lâche & de timide qu'elle étoit quelques années auparavant. La voix lui groſſit alors. Ses yeux deviennent étincelants. La couleur de ſon viſage eſt vive. Son humeur eſt gaie. Elle fait gloire de montrer ſa gorge, qui s'enfle peu à peu, pour faire connoître qu'elle eſt en état d'être miſe au rang des femmes. Son ſein s'eſt déjà élevé juſqu'à la hauteur de deux travers de doigt, & ſon ſang bouillonnant eſt prêt à ſortir de ſes vaiſſeaux. Elle donne même à ſa mere des marques de feux ſecrets que la Nature commence à allumer dans ſon

ſein,

sein, comme les petites chaleurs & les legers emportements lui sont alors fort naturels, ils doivent aussi faire connoître qu'elle a besoin d'être observée de fort près pour ne manquer pas à la pudeur du sexe, & encore le plus souvent n'y réussit-on guére.

En vain de nos jeunes Coquettes
On vous voit, meres inquiétes,
Conduire les yeux & les pas.
L'amour a mille & mille apas.
Et pour surpendre, un cœur fait des routes secretes.
Que vos soins ne connoissent pas.

En effet, c'est alors que la semence d'une fille, mêlée parmi son sang, ne le fait pas seulement fermenter, mais qu'elle éleve sa gorge, qu'elle lui échauffe l'imagination, & lui inspire de l'amour pour se perpétuer par le moyen de la génération.

4. C'est assurément par le défaut de semence que *Phætuse* perdit ses régles à la fleur de son âge. Elle devint si séche, par la tristesse qu'elle conçut de l'absence de son mari, que sans doute ses testicules étant alors privés de leur fonction ordinaire, & étant devenus

étiques & desséchés, ne furent plus en état de fournir à la masse du sang une matiére pour la faire bouillonner. Et parce qu'elle n'étoit plus femme par l'épanchement de ses régles, elle perdit aussi son tempérament pour prendre celui d'un homme sans changer de sexe. On la vit toute velue, & son menton garni de poil, ainsi que le rapporte *Hyppocrate*.

5. Enfin, s'il est vrai, ce que nous rapportent quelques Médecins, que les femmes à qui l'on a coupé la matrice & les testicules, ont manqué des régles, & qu'elles manquent aussi des mouvements, ou des efforts que la nature fait de temps en temps pour se décharger de son sang superflu, on doit croire qu'ayant perdu les principales parties qui contribuoient à faire fermenter le sang dans leurs vaines, elles ont aussi été privées de ces épanchements périodiques. Car l'expérience nous apprend que si l'on arrache l'ovaire aux poules, elles ne font plus d'œufs, & comme cette partie dans l'oiseau a du rapport aux testicules des femmes, on ne peut douter que par la perte de ces derniéres

parties, qui contribuoient à faire la semence, elles ne perdent pas aussi la puissance de se perpétuer, & en même-temps le droit d'être réputées parmi les femmes, faute de l'écoulement périodique de leurs régles.

Il est donc certain que la portion la plus subtile de la semence des femmes, ou si l'on veut des vapeurs séminaires, sont la principale cause de leurs régles. Que le tempérament, l'abondance du sang, l'empire des Astres, & les autres causes que l'on apporte pour l'ordinaire sur cette matiére, n'en sont que des causes seconde & éloignées, qui contribuent à faire les régles plus ou moins abondantes, & non à les faire paroître plus ou moins souvent.

La quantité du sang des régles ne doit pas passer 18 ou 20 onces. Cette quantité n'est pas toujours égale dans toutes les femmes, les unes perdent peu en beaucoup de temps, & les autres beaucoup en peu de temps. Je sai que Mademoiselle I..... n'a que 12 jours libres dans un mois, ses régles étant si abondantes pendant 18 jours, qu'elles peuvent être mise au nombres des cho-

ſes qui arrivent contre les loix de la Nature. Ainſi, il n'y a rien de déterminé, ni pour la quantité du ſang, ni pour le temps que les régles doivent durer. La ſanté, la maladie, le tempérament, la façon de vivre, les emplois, le climat, la ſaiſon, la température de l'air, & beaucoup d'autres choſes, changent tout dans ces ſortes d'évacuations.

ARTICLE VI.

Obſervations curieuſes ſur les divers temps de la formation de l'Homme.

TOutes les parties & toutes les humeurs ſont diſpoſées pour la génération d'un enfant dans l'un & dans l'autre ſexe. Ce jeune homme eſt en état de ſe rejoindre amoureuſement, & cette jeune fille ſent que la Nature l'excite à ſe perpétuer par le moyen de la génération. Dans la diſpoſition où elle eſt, il faut peu de choſe pour faire un enfant, & ſes parties amoureuſes ſont ſi diſpoſées à le former, qu'elle conce-

vra à la moindre approche d'une homme. On pourroit comparer ses parties amoureuses à un morceau d'ambre jaune, échauffé par le mouvement, qui attire la paille aussi-tôt qu'on la lui presente.

La femme n'a donc pas plutôt reçu la matiere de l'homme par cette amoureuse alliance, qu'elle la presse de toutes parts, pour la faire passer promptement dans l'un ou dans l'autre de ses vaisseaux éjaculatoires (*p*), afin que s'y mêlant avec la sienne, elle y cause la conception.

C'est dans l'un de ces conduits que les principes de notre corps & de notre ame s'unissent & se mêlent pour ne faire qu'un composé, & c'est aussi dans ce moment que Dieu, qui sait tout ce que nous faisons, semble s'être comme obligé d'y envoyer un entendement, *qui*, selon la pensée de saint Grégoire de Nice, *doit avoir soin de tous les organes du corps où il doit loger pour régler ensuite les occupations qu'il y doit faire, & les mœurs qu'il y doit suivre, afin*, ajoute-t-il ailleurs, *qu'il n'ait pas un jour à reprocher à Dieu, d'avoir eu un corps & une ame qui n'auroient pas eu*

les diſpoſitions néceſſaires pour ſuivre ſes préceptes ſecrets, & ſes mouvements intérieurs.

Un homme qui a fait lui-même le luth dont il doit jouer, n'a ſujet de ſe plaindre de perſonne, ſi ſon inſtrument n'eſt pas d'accord dans toutes ſes parties : il étoit le maître de ſa matiére, & il pouvoit l'employer & la diſpoſer comme il le jugeoit à propos ; de ſorte qu'il ne s'en prendra jamais qu'à lui ſeul, s'il y a un défaut dans ſon luth ou un faux ſon dans ſon harmonie.

Mais, parce que ce ſujet eſt de lui-même fort embrouillé, & qu'il renferme des ſentiments nouveaux, j'ai réſolu de le partager en quatre articles, où je ferai voir, autant qu'il me ſera poſſible, les dégrés dont la Nature ſe ſert pour nous former dans les entrailles de nos meres.

Parce que j'aurai beſoin dans la ſuite de ce diſcours du mot de *conception*, pour exprimer ma penſée ſur le ſujet que je traite, j'ai peur que l'eſprit du Lecteur ne demeure ſouvent en ſuſpens dans la diverſe ſignification que je lui donne, à moins que de l'en avertir au-

paravant. Quand je dis donc que la *femme a conçu*, & que *ſa conception eſt avantageuſe*, je prends alors ce terme dans une ſignification active. Mais lorſque je dis, que *notre conception s'accomplit dans les cornes de la matrice de la femme*, & non dans ſa matrice ; ainſi qu'on ſe l'eſt perſuadé juſqu'ici, ce mot a alors une ſignification toute oppoſée, & on le doit prendre paſſivement.

Premier degré de la formation de l'Homme.

IL me ſemble qu'il n'y a rien de plus certain que de dire que la conception eſt un mêlange de la ſemence de l'homme & de la femme, & qu'il n'y a rien auſſi de plus incertain ni de plus caché que le lieu où cette conception ſe fait.

On a cru juſqu'ici que la matrice (†) étoit le lieu où nous commençons à être formés, parce que l'on a preſque toujours trouvé des enfants dans ſa cavité, & que l'on ne s'eſt pas imaginé que la conception ſe pût faire ailleurs. Car bien que l'on ait vu des enfants dans

les cornes de la matrice (*p*) en a cru cependant que ce n'étoit que contre les loix de la Nature qu'ils ſe formoient dans ces petits conduits, & l'on ne s'eſt pas perſuadé que c'étoit-là que la Providence, par ſes ordres ſecrets, avoit déterminé de leur donner le commencement de la vie. J'avoue que le ſentiment, qui établit le lieu de la conception hors de la cavité de la matrice, eſt plein de difficultés, & que l'on a beſoin de raiſons & d'expérience pour en être convaincu.

1. Puiſqu'après les embraſſements amoureux, on n'a jamais trouvé de ſemence dans la cavité de la matrice, au lieu que l'on en trouve toujours dans ſes cornes, pourvu que la ſemence ſoit ſaine & féconde, on m'avouera qu'il y a lieu de croire que nous ſommes plutôt formés dans ces petits conduits que dans un autre lieu, puiſqu'il y a de la matiere pour la génération.

En effet, toute l'exactitude que j'ai pu apporter en diſſéquant beaucoup de chiennes, qui s'étoient depuis peu accouplées, n'a ſervi qu'à me confirmer davantage dans l'opinion où je ſuis,

savoir, qu'il en arriveroit de même dans les femmes, & que la conception se faisoit plutôt dans les cornes (*p*) dans la trompe, ou dans les vaisseaux éjaculatoires de la matrice, ainsi qu'on voudra les appeller, que dans la cavité de cette partie.

2. Il n'y a point de sang qui passe plus vîte dans les arteres, ni de chyle qui se distribue plus promptement dans les vaisseaux lactés, que la semence du mâle s'insinue dans la matrice des animaux, ce qui a fait croire à *Harvée*, qui a éventré pour ce sujet un nombre infini de biches, que la conception se faisoit d'une autre sorte qu'on ne s'étoit imaginé jusqu'alors. Il a cru, mais d'une maniere particuliere, que, parce qu'il n'avoit rien rencontré, ni de la semence du coq, ni de celle du cerf, dans les parties secrettes de la poule & de la biche, après s'être accouplées l'une & l'autre, il falloit que la semence du mâle, ou n'eût pas entré dans les lieux, ou si elle y étoit entrée, qu'elle en fût sortie en y laissant son impression & son caractere. Sur cela il a formé ce sentiment, que la génération se

faiſoit de la même ſorte qu'un homme peſtiféré communique ſon mal à un autre ; ſavoir, par le moyen de la contagion ou de quelques eſprits inviſibles ; ou encore comme un fer qui touché depuis peu une pierre d'aiman, attire un autre fer par la vertu qui lui a été communiquée ; ſi bien, ajoute-t-il, que la conception de l'enfant ſe fait ni plus ni moins que celle de nos penſées. Nos yeux vivoient des objets, notre mémoire en conſerve les idées, & notre ame en conçoit les conſéquences. Tout de même on touche une femme pour la rendre féconde, & elle ne conçoit pas, parce que la ſemence de l'homme eſt préſentée à ſa matrice, mais parce qu'elle l'a touchée, & lui a communiqué ſa vertu. C'eſt ainſi, dit-il, que le vingtieme œuf d'une poule eſt fécond par l'impreſſion que la ſemence du coq a fait ſur le corps de la poule qui n'en a été touchée qu'une ſeule fois.

Mais, ſans m'arrêter à cette opinion qui me paroît trop métaphyſique dans les ouvrages de la Nature, continuons à prouver que la véritable union de la ſemence de l'homme & de la femme,

que nous appellons conception, ſe fait d'une autre maniere plus naturelle.

Nous obſervons tous les jours que les femmes ſont plus amoureuſes avant ou après leurs regles qu'en tout autre temps : la Nature leur donnant alors beaucoup plus d'envie de ſe joindre, elles ſont auſſi en ce temps-là beaucoup plus ſujettes à concevoir.

Si le fœtus ſe formoit dans la cavité de la matrice, quelle apparence y a-t-il qu'il pût réſiſter au flux des regles qui doivent couler en abondance du fond de cette partie ? L'enfant à venir en ſeroit détruit, & la matrice étant toute humectée, ne ſauroit le retenir ni l'empêcher d'en ſortir avec le ſang, & ainſi il ne ſe feroit point alors de conception au commencement des regles, ce qui eſt contraire à l'expérience. Il en arriveroit de même ſur la fin des fleurs ; car la matrice eſt encore alors trop humide pour pouvoir conſerver le préſent qu'on lui a fait, elle le recevroit plutôt quinze jours après, parce qu'étant plus ſeche, elle ſeroit plus diſpoſée à preſſer la ſemence qu'on lui auroit donnée.

Mais, parce que l'expérience nous apprend que la conception qui se fait entre les regles n'arrive pas si souvent que celle qui se fait immédiatement avant ou après, je suis obligé de croire que la conception se fait dans un autre lieu que dans la cavité de la matrice. Je n'en saurois trouver de plus propre à cet usage que les cornes (*p*) de cette partie, où souvent l'on a trouvé des enfants formés. Car au commencement & à la fin des regles, tous les vaisseaux de la matrice sont ouverts, ou pour se décharger (*e f g h*) de l'abondance de leurs humeurs, ou pour recevoir (*f*) la semence qu'on leur présente.

C'est ainsi que le fœtus peut éviter les désordres qui arrivent pour l'ordinaire au commencement de la grossesse; au lieu qu'il ne sauroit s'en garantir, s'il commençoit à se former dans la cavité de la matrice.

3. Les anciens ont sçu, aussi-bien que nous, que la matrice des femmes n'avoit qu'une seule cavité : ils nous ont pourtant laissé par écrit que les femmes grosses sentoient plus de douleur & de mouvement d'un côté que d'autre, ce

qui se trouve encore aujourd'hui conforme à l'expérience. Car les Médecins qui se sont appliqués à connoître les effets & les circonstances de la grossesse, ont appris que les femmes sentent pour l'ordinaire plus de mouvement d'un côté du ventre que de l'autre. L'enfant commençant à avoir un peu d'agitation par le mouvement de son cœur, & de ses petites artéres, irrite le vaisseau éjaculatoire (*p*) qu'il habite, afin qu'il se défasse en faveur de la matrice de ce qu'il contient. Et parce que ce vaisseau n'a pas assez d'espace pour élever un enfant qui a besoin alors d'un lieu plus étendu & plus commode pour ses perfections, il s'en défait par son mouvement circulaire, & les jette dans la cavité de la matrice †.

On a cru, jusqu'au temps de *Fernel*, que la pierre se formoit dans la vessie, où elle se trouve presque toujours : mais depuis que l'on a été désabusé de cette opinion, l'on croit, selon les expériences que l'on en a, que les reins lui donnent les premiers commencements. Car les douleurs qui précédent la pierre de la vessie, nous font bien croire que c'est

dans les reins que la pierre a été d'abord formée. Tout de même, les petites douleurs, & les mouvements délicats, & preſque imperceptibles, dont s'apperçoivent, dans l'un ou dans l'autre de leurs côtés ; les femmes enceintes les plus ſenſibles, me font conjecturer que l'enfant commence à ſe former dans l'une ou dans l'autre des cornes de la matrice.

La ſubſtance de ces vaiſſeaux, leur figure, leur action & leur uſage ſont fort convenables à cet emploi. Ils ſont d'un ſentiment exquis, étant tout membraneux, & charnus pour s'élargir, & pour ſentir les irritations du fœtus, leur figure eſt fort propre à ſe décharger de ce qu'ils contiennent : ils ſont preſque toujours pleins de ſemence, & ont un mouvement par lequel ils ſe défendent de ce qui les preſſe, & de ce qui les incommode. Nous n'avons que trop de preuves de leur mouvement dans les ſuffocations de matrice, & je puis aſſurer avoir vu pluſieurs fois le mouvement de la matrice des chiennes que j'ai diſſéquées en vie, qui étoit à peu pres ſemblable à celui de nos

boyaux, que nous appellons périſtaltiques.

Ce ſont donc les petits mouvements des cornes de la matrice, que les femmes groſſes ſentent d'un côté ou d'autre, qui nous font croire que l'enfant y reçoit ſes premiers traits.

Mais encore, comment eſt-ce que la conception ſe pourroit quelquefois faire après les grandes cicatrices que la matrice a reçues, ſi elle ne ſe faiſoit hors de ſa cavité ? Car nous ſavons, ſelon même le rapport de *Rouſſet* & *Baunin*, que quelques femmes ont conçu après qu'on a ouvert la matrice, ou qu'elles y ont ſouffert de grands abcès. La matrice ne ſeroit point alors en état de faire ſes actions. Elle ſeroit trop mal formée, & ſes membranes, affoiblies & deſſéchées par des plaies, ne pourroient ſe comprimer, & reſſerrer pour la conception ; au lieu que recevant de ſes cornes l'enfant qui a été formé, elle n'a enſuite qu'à le contenir & le conſerver juſqu'à ſa derniere perfection

5. D'ailleurs, pour confirmer ma penſée, je puis dire ce que l'expérience m'a appris ſur cette matiere. Je con-

nois quelques femmes qui ont toujours accoutumé de se coucher sur le côté droit, lorsqu'elles dorment avec leurs maris, & c'est aussi dans cette posture qu'elles sont caressées, & qu'elles conçoivent presque toujours des garçons. On ne sauroit donner d'autre raison de ce qui arrive de la sorte, que celle qui favorise mon sentiment. Car la semence de l'homme étant reçue dans la matrice de la femme, située dans la posture que nous avons marquée, ne peut tomber, par son propre poids, que dans la corne droite, où les garçons sont le plus souvent formés. C'est une remarque qu'a fait *Rharsis*, aussi bien que moi, lorsqu'il dit, que les *femmes qui se couchent ordinairement du côté droit, ne font presque jamais des filles.*

6. D'autre, j'ai souvent observé, aussi bien que *Fallope*, que la chair de l'arriere-faix n'étoit jamais au milieu du fond de la matrice, mais vers l'un ou l'autre de ses côtés, parce qu'après un mois ou environ, la boule où est renfermé l'enfant étant chassée du lieu où elle est, s'attache à l'endroit de la matrice le plus près de l'embouchure

du vaiſſeau d'où elle ſort : ce qui n'arriveroit pas de la ſorte, ſi la conception ſe faiſoit dans la cavité de la matrice, comme on le peut voir dans les figures 10. & 11.

7. Au reſte, *Riolan*, un des plus célébres Anatomiſtes de notre ſiecle, autoriſe mon opinion, lorſqu'il dit avoir ſouvent trouvé des enfants formés dans les cornes de la matrice. Et cet enfant mort, qui étoit d'un pied de long, & qui ſortit du fond de la matrice de cette pauvre femme, qu'*Harvée* vouloit faire couper, ne ſortit d'autre lieu que de l'un de ſes vaiſſeaux éjaculatoires.

8. Je trouve dans mes Mémoires qu'il y a environ 23 ans, qu'un vieux Médecin, appellé *Jean Critier*, perſonnage très-ſavant & très-ſincere, me raconta, à Paris, une hiſtoire que M. *Mercier*, Médecin de Bourges, qui vivoit encore alors, lui avoit fait de cette ſorte. La femme de M. *Agard*, Lieutenant Criminel de cette Ville là, de la ſanté de laquelle ce dernire avoit le ſoin, devint groſſe, & ſe porta aſſez bien juſqu'au quatrieme mois, après quoi elle ſouffrit des foibleſſes & des

douleurs extrêmes aux reins & dans le ventre, principalement du côté droit. Tout cela l'épuisa tellement, qu'elle mourut sans pouvoir se délivrer. On l'ouvrit le 2 Janvier 1714, on trouva une fille longue de 7 pouces, dans la corne droite de la matrice, la matrice étans alors dans sa figure & situation ordinaire, si bien qu'après cela on peut dire que la conception l'a faite ailleurs que dans la cavité de la matrice, & que le fœtus étant déja assez grand, & ne pouvant plus demeurer dans l'une de ses cornes, il faut qu'il en sorte pour se perfectionner ailleurs, ou que la mere en meure.

9. Je pourrois encore rapporter ici l'autorité d'*Hyppocrate*, qui dit, en parlant de la superfétation des femmes, que si le *fœtus est descendu dans la matrice, lorsque la femme engendre une seconde fois, ce second fœtus ne peut vivre, & la femme en fait une fausse couche.* La raison en est évidente; car, comme ce dernier fœtus ne se forme pas dans le lieu que la Nature a destiné pour la conception des enfants, il ne peut aussi trouver de quoi ailleurs, &

Pour se former & pour se nourrir. *Aristote*, confirme cette opinion, & l'expérience l'autorise. Car nous voyons que les fécondes conceptions qui se font dans les premiers mois de la grossesse, réussissent pour l'ordinaire; que la femme nourrit l'un & l'autre de ses enfants, & qu'elle les met au monde comme s'ils étoient conçus dans le même moment. Mais si la superfétation arrive quelques mois après les premiers fœtus formés, & après que les cornes de la matrice sont embarrassées & bouchées par des humeurs, ou par l'enfant même qui occupe toute la cavité, ce qui arrive pourtant fort rarement, le second enfant ne peut vivre, ce que l'histoire que rapporte *Aristote* sur ce sujet confirme clairement.

Après tout cela, l'on peut donc conclure que la conception se fait, selon les loix de la Nature, dans les cornes de la matrice & non dans sa cavité. Mais *Kerkringe Warthon*, *de Graaf*, & quelques autres Médecins modernes, sont d'un autre sentiment, puisqu'ils ne peuvent croire que la conception se fasse ni dans la cavité de la matrice (*a*),

comme l'ont cru les Anciens, ni dans ſes cornes (*b*), comme je le penſe : mais ils ſoutiennent qu'elle ſe fait dans les teſticules des femmes (*c*), leſquels ſont pleins d'œufs (*d*), comme eſt l'ovaire des oiſeaux : ſi bien que, renouvellant la penſée des Poëtes anciens, qui publioient qu'*Hélene* avoit pris ſa naiſſance d'un œuf, ils s'imaginent pouvoir établir & prouver enſuite cette opinion par des raiſons & par des expériences ſuffiſantes.

Ils aſſurent donc que les teſticules des femmes (*c*) ſont de véritables ovaires, où les hommes commencent à ſe former ; que les véſicules (*e*), dont ces parties ſont compoſées, ſont pleines d'une liqueur ſemblable au blanc d'œuf, laquelle (voyez la fig. 6) ſelon le ſentiment de tous les Anatomiſtes, eſt la ſemence de la femme ; que cette ſemence étant rendue féconde par les parties déliées & ſpiritueuſes de la ſemence de l'homme, qui, étant dardée dans la matrice (*a*), ſe fait paſſage dans les trompes (*b*), pour entrer enſuite dans les teſticules de la femme (*c*) communique ſa vertu prolitique à l'œuf,

ou aux œufs (*d*) qui sont les plus près des membranes des testicules, ou les plus disposés à recevoir son impression féconde, quand il s'en engendre un ou deux fœtus; que l'une des trompes (*b*) se courbe alors, pour communiquer à l'œuf (*d*), qui est disposé dans l'ovaire à recevoir ce qu'elle a reçu de la matrice (*a*): qu'en ce temps-là ces mêmes trompes (*b*) demeurent quelque-temps comme collées au testicule en (*f*), pour y faire une impression de fécondité, ou pour recevoir l'œuf (*d*), où l'homme commence déja à se former, ce qui se fait dans les Lapines au troisieme jour, & peut-être dans les femmes quatre ou cinq jours après leur conception, comme le pense *Kerkringe*: que les vésicules (*c*) d'un côté, les boules ou les œufs (*b*) de l'autre, (c'est ainsi qu'ils les appellent indifféremment) se grossissent, pendant quelque-temps, dans le testicule (*e*), & quelque-temps, ou la vésicule (*e*) qui contient la semence de la femme, & qui est une partie essentielle du testicule, se grossit aussi, & se fait glanduleuse, afin de conserver les esprits de la semence de l'hom-

me, qui ſont les agents de la créature à venir, & de fournir auſſi à la boule des humeurs pour la formation & pour l'entretien de l'homme à venir : que cette même ſemence féconde (*d*) prend d'autres enveloppes que la ſubſtance glanduleuſe qui l'enveloppe (*e*), & que ces enveloppes ſont le *Corion* & l'*Amnios* du fœtus ; que l'étui ou l'enveloppe glanduleuſe (*e*) s'ouvre pour laiſſer couler par le mamelon (*g*) qui ſe forme ſur les membranes du teſticule l'œuf fécond (*d*) qui entre dans la trompe (*b*) par la propre vertu du teſticule, ou par ſa propre diſpoſition : que pour cela la trompe (*b*), embraſſe étroitement avec ſa frange (*h*) une grande patie du teſticule (*c*) ; qu'enſuite cet œuf fécond (*d*) étant tombé dans la trompe (*b*), tombe auſſi dans la cavité de la matrice (*a*), où il ſe mûrit, pour ainſi dire, & devient un fœtus parfait : qu'enfin l'œuf fécond eſt diſtingué des Hydatiques, qui ſont pluſieurs petites boules, qui ſe tiennent par leur queue à leur grappe de chair, comme les grains de raiſins ſont attachés par leur grappe de bois, comme le

marque la figure 7 qui est au Chapitre des fardeaux & des faux germes, au lieu que les œufs féconds (*d*) où le fœtus se forme, manque d'attache, & descendent ordinairement seuls du testicule (*c*) dans les cornes (*b*), & puis dans la cavité de la matrice (*a*).

Cela étant donc ainsi établi, ils concluent que le fœtus prend son origine dans le testicule de la femme, & non dans ses cornes, ni dans la cavité de la matrice.

Cette opinion renferme, ce me semble, beaucuup plus de difficulté que celle des Anciens que nous avons examinée & réfutée ensuite ; car elle soutient tant de choses qui me semblent impossibles, & qui ne peuvent être bien expliquées par ceux-mêmes qui la soutiennent, que je ne m'étonne pas s'il y a aujourd'hui si peu de Médecins qui aient embrassé ce parti.

1. En effet, peut-on concevoir que la trompe (*q*) se courbe en (*f*), & fasse obéir le ligament large (*i*) sans que la femme sente son mouvement, & son pli qui ne se peut faire sans douleur, & le testicule (*c*) qui est attaché à ce

ligament, & qui flotte dans la cavité du ventre, peut-il être si stable, qu'il demeure toujours dans sa situation, & qu'il attende la jonction de la trompe (*b h*) pour recevoir l'impression génitale de la semence du mâle qui y est renfermée ? En vérité, on fait faire ces mouvements à ces parties-là, pour appuyer le sentiment où l'on est, & pour flatter sa prévention.

2. D'ailleurs, qu'ils fassent la semence de l'homme si déliée & si spiritueuse qu'ils voudront, peut-elle entrer dans les testicules (*c*) par les pores de deux fortes membranes dont il est revêtu ? Et où montreront-ils une semblable démarche que fait la Nature dans le corps de la femme ? Les esprits animaux, qui sont imperceptibles, ont des conduits par où ils passent, & la semence de l'homme, qui est plus grossiere, n'en aura pas.

3. D'autre part, comment se peut-il faire que l'œuf (*d*) rendu fécond & animé, qui est alors gros comme un pois verd, puisse se faire passage à travers les enveloppes glanduleuses (*e*) & à travers les deux membranes du testicule de la femme, pour entrer dans la trompe

pe (*b*) par la jonction (*f*) sans que la femme en ressente rien ? Ces membranes sont-elles moins sensibles que celles du reste du corps ? & si la membrane est un nerf applati, comme le pense *Galien*, peut-elle le rompre sans douleur ? De plus, le mammelon (*g*) que *Graaf* a inventé, se rencontre-t-il dans toutes les femmes, comme il nous l'assure ? & n'y a-t-il pas lieu de croire qu'il l'invente à plaisir, pour couvrir l'aveuglement où il est ?

4. Au reste, cette solution de continuité est-elle selon les loix de la Nature qui en a tant d'horreur ? Et a-t-on vû, quelquefois dans la femme, de pareilles choses ? J'avoue qu'on a remarqué des parties se dilater d'une maniere extraordinaire, comme fait le pas de la pudeur dans l'accouchement ; mais on n'a jamais observé aucune partie se rompre & s'ouvrir selon les loix de la Nature, à moins que ce ne soit pour finir une maladie, comme dans les abcès.

5. En un mot, peut-il se faire une plaie, sans un épanchement de sang ? & ce sang extravasé & hors de ses vaisseaux, se peut-il conserver sans se cor-

rompre, & ſans que la femme s'en apperçoive ?

6. La plaie que la boule aura faite en ſortant du teſticule, & l'ulcere qui s'en enſuivra, peuvent-ils ſe conſolider & ſe cicatriſer dans une partie ſpermatique, comme ſont les parties du teſticule de la femme (*c*), ſans que la femme en reſſente de la douleur.

7. Enfin, le teſticule a-t-il un mouvement ſenſible ou inſenſible pour ſe défaire de l'œuf qu'il contient ? Et cette vertu expultrice, que *Graaf* a imaginée, peut-elle jetter l'œuf dehors par ſa propre diſpoſition, comme ſi c'étoit un excrément fâcheux.

Toutes ces difficultés m'ont contraint d'abandonner ce parti, & m'ont fait dire en moi-même, comment y a-t-il des perſonnes de bons ſens qui peuvent l'embraſſer ? Cependant comme il arrive quelquefois dans l'homme des actions dont nous ne connoiſſons pas les cauſes, celle-ci pourroit bien être de ce nombre-là ; car s'il eſt vrai, ce que l'on vient de m'aſſurer, que Monſieur de *Verny*, *Anatomiſte du Roi*, fit voir à Paris en 1691, un teſticule de femme

qui contenoit une espece de tête dans laquelle on remarquoit la fente d'un œil avec deux paupieres garnies de glandes ciliaires, & d'une espece de sourcil orné de poils, qui étoit au-dessus, un front d'où sortoit un toupet de cheveux avec une éminence garnie de trois dents molaires, disposées en triangle, de la grosseur de celle d'un enfant de quatre ans; trois autres dents dans la face antérieure de ce monstre, & à la postérieure cinq autres; savoir trois incisives & deux petites molaires; si cette histoire est, dis-je, véritable, comme plusieurs personnes me l'assurent, nous pourrions, dans cette occasion, suspendre notre sentiment, jusqu'à ce que la curiosité & le travail des Anatomistes nous pût faire voir quelque autre formation de fœtus dans le testicule d'une femme. Car comme un sentiment ne peut solidement être appuyé dans la Médecine, sur une seule expérience, qui souvent est un jeu de la Nature, il faut attendre que l'on nous ait fait voir quelqu'autre chose de réel dans la même partie, pour être persuadé que l'homme y prend ses pincipes, & qu'il commence à s'y former

La conception n'eſt pas plutôt faite, que Dieu, par les ordres qu'il a lui-même établis, crée un entendement humain pour le placer dans le petit corps qui commence à ſe former. Cet entendement y eſt envoyé en qualité d'Ambaſſadeur, qui doit un jour rendre compte de ſa négociation, & qui doit repréſenter par-tout où il ſe trouve, le caractere du Maître qui l'envoie.

Cet entendement ſe mêle avec l'ame, ou plutôt ſe joint ou s'unit à ſa ſubſtance : & ce qui nous ſurprend encore plus, aux eſprits & au corps de l'homme, pour ne faire enſuite qu'un homme animé d'une ſeule forme.

Il ſeroit difficile de s'imaginer comment ſe joignent ces ſubſtances ſi éloignées entr'elles, ſi l'expérience ne nous en convainquoit à tout moment. Car ſi mourir eſt la définition de ces parties, vivre ſera aſſurément l'union & la ſociété de ces mêmes ſubſtances.

Si j'étois obligé de prouver ici des quatre parties qui nous compoſent, entre toutes les preuves que je pourrois choiſir, je n'en ſaurois trouver de

meilleure que celle que me fournit *Saint Grégoire de Nice*, lorſqu'il dit que *puiſque Dieu qui eſt un Etre infini, s'eſt mêlé & s'eſt uni ſans confuſion toutefois à l'Ame & au corps de Jeſus-Chriſt, qui eſt une créature, nous pouvons croire que notre entendement peut ſe joindre à notre ame & à notre corps par des décrets d'en haut; de ſorte que de ces deux premieres ſubſtances il ne s'en faſſe qu'une ſeule forme dont nous ſoyons animés.*

La ſemence de l'homme étant donc entrée dans l'une des cornes de la matrice, fait enfler la ſemence de la femme, & lui ſert comme de levain pour la production d'un enfant. Une des cauſes de la prompte diſtribution, eſt une matiere ſéreuſe & ſpermatique, qui ſe trouve dans la matrice d'une femme féconde, & qui ſe mêle avec elle pour lui ſervir de véſicule. Cette matiere vient des vaiſſeaux & des glandes de la matrice & de ſon col par l'expreſſion de ces parties, par la foule des eſprits qui s'y portent, par le plaiſir & le chatouillement que la femme y reſſent. L'activité de l'ame

& de la ſemence de l'homme, & l'abondance de ſes eſprits ne contribuent pas peu à l'y faire entrer précipitamment. La petite vavule (*s*), figures 5, 9 & 11, qui eſt à l'embouchure du vaiſſeau éjaculatoire (*b*), figure 6, favoriſe auſſi l'entrée de cette même matiere. Elle eſt lâche avant & après les regles, pour faciliter la conception qui ſe fait en ce temps-là plutôt que dans un autre. La membrane interne de ces vaiſſeaux, a tant de replis, & le conduit qu'elle forme a l'embouchure ſi étroite, qu'il n'y a pas lieu de craindre que ce qui eſt une fois entré en puiſſe ſortir que dans ſon temps.

Il ſeroit bon de remarquer ici ce que nous avons obſervé ailleurs, que les cornes de la matrice d'une femme avoient trois ou quatre petites cellules (*p*), figures 5, qui ſervoient comme de forme ou de meſure à la ſemence de la femme & à la matrice de chaque enfant; c'eſt pour cela que quelques Juriſconſultes ont cru que la matrice de la femme avoit ſept cellules, prenant la cavité de la matrice pour une ſeptieme. La matiere qui forme la ſemence vient peu

à peu des testicules, & est filtrée au travers de la substance nerveuse des vaisseaux éjaculatoires (*k*), figure 6. Cet excrément des testicules tombant peu à peu dans les cavités de ces vaisseaux, prend la figure de la cellule qui le reçoit, & la chaleur naturelle qui agit incessamment sur tout ce qui est dans le corps, agissant aussi sur cette semence, produit tout autour une petite peau mince & délicate qui forme une boule, quand cette boule ou cet œuf a été rendu fécond par la semence du mâle. Cette membrane n'est pas si ferme ni si dure dans le lieu que la boule a reçu la derniere goutte de semence, qu'elle est ferme ailleurs, & c'est par-là que la semence de l'homme se communique à celle de la femme, comme la semence du coq se communique à l'œuf de la poule par la tache du jaune, & que l'humeur de la terre se filtre dans la semence d'une plante par son germe. J'ai remarqué dans un œuf de poule couvé, qu'après le premier jour, l'ongle du jaune, la cicatrice, ou le petit point blanc, ainsi qu'on voudra l'appeller, qui est environné d'un cercle jaune

obſcur, étoit beaucoup plus grand qu'il n'étoit avant que d'avoir été couvé. Le deuxieme & le troiſieme jour la tache s'étant augmentée preſque de deux fois autant, j'ai jugé que l'ame du poulet réſidoit dans cette partie, que c'étoit par-là que la ſemence du coq étoit entrée dans l'œuf, & que le cœur s'y vouloit former, puiſque j'y remarquois un ſi prompt changement.

C'eſt donc un petit point de la ſemence de la femme, s'il m'eſt permis de comparer les bêtes aux femmes, que ſe communique l'ame de l'homme avec toute la matiere qui la porte : ce qui arrive au même inſtant que la conception s'accomplit ; & c'eſt auſſi alors, ainſi que nous l'avons dit ailleurs, que l'entendement y paroît pour diſpoſer toutes les parties à obéir enſuite à ſes ordres.

Comme les fruits jouiſſent de la même ame que les arbres auxquels ils ſont attachés, & qu'en étant déſunis, ils portent dans leurs ſemences des principes ſemblables à ceux qui ont formé les arbres dont ils ont été détachés ; ainſi la boule de la ſemence de la femme

étant attachée au vaisseau jaculatoire, jouit alors de la même ame que la femme ; mais dès que cette boule a été rendue féconde par la semence de l'homme qui s'y est mêlée : alors elle a un principe indépendant & une ame particuliere.

Ce qui me fait croire que cela est de la sorte, c'est ce que je vis la nuit du 23 Janvier 1680, Mademoiselle L. après de pressantes tranchées, rendit environ deux cents boules ou petits œufs sans coquille (*a*). Et c'est ce que quelques Anatomistes modernes ont appellé fort improprement *Hydatides* (*a*). Chaque boule étoit attachée par sa petite queue (*b*), qui tenoit à des fibres charnues, tissues & entrelassées ensemble. La moitié des boules étoient grosses comme le bout du doigt (*a*), & l'autre moitié comme de petits pois. (*c*). Elles étoient toutes transparentes, & la membrane qui les couvroit étoit assez dure. L'humeur qui y étoit contenue, étoit claire & en quelque façon gluante. Elle étoit un peu salée & âpre au goût, & je ne doute pas que ce ne soient de pareilles boule qui occupent ordinairement les

cornes de la matrice quand elles ſont polifiques. Comme celle-ci n'avoient pas été rendues fécondes par la bonne ſemence du mari, & que les vaiſſeaux éjaculatoires les avoient rejettées comme inutiles, c'eſt delà, ſans doute, qu'etoit venu ce faux germe, comme on le voit dans les figures 6 & 7.

Les ſemences de l'homme & de la femme étant mêlées, ſe communiquent l'une à l'autre leurs qualités réciproques. Le peu d'âpreté de celle de l'homme avec ſon odeur vireuſe & ſulfurée, pénetre toutes les parties de la ſemence de la femme, & en fait mouvoir tous les petits corps. Et la ſemence de la femme étant d'une ſubſtance un peu viſqueuſe, & d'une qualité un peu âpre, n'obéit pas ſi-tôt à la pénétration des qualités de celle de l'homme. Ainſi l'action eſt lente, & les mouvements de toute la matiere enflée, en ſont languiſſants; ſi bien que l'on ne peut remarquer aucune choſe dans la formation du fœtus avant le neuvieme ou le dixieme jour, ou pour mieux dire, avant le quatorzieme, après lequel on peut obſerver les veſſies tranſparantes (*d*), enſuite la goutte de ſang

& le point saillant, qui par son mouvement donne des marques assurées de vie. * Si bien que ceux qui nous ont assuré avoir découvert quelque chose au sixieme ou au huitieme jour après la formation du fœtus, nous ont voulu assurément surprendre.

Mais, avant que de passer outre, découvrons la maniere dont la nature se sert pour faire fermenter les deux semences unies : car, puisqu'on demeure d'accord que nous ne vivons que par la fermentation, il faut aussi que ce soit par son moyen que nous commencions à être formés.

Nous savons que le levain a deux sortes de substances : la plus grossiere devient de même nature que la matiere avec laquelle on la mêle, & la plus subtile fait lever cette même matiere par sa pénétration, & par l'agitation qu'elle excite dans les corps différents de toute la masse. Ainsi la partie la plus terrestre & la plus visqueuse de la semence de l'homme, sert, en partie, à composer les parties spermatiques de l'en

* *Voyez la Figure ci-après*, page 153.

fant, & la plus ſpiritueuſe eſt employée auſſi, en partie, à produire les eſprits & l'ame de ce même enfant. Ce qu'elle fait par la fermentation qu'elle ſeule cauſe dans toute la matiere qui le compoſe.

Plus le levain a de parties ſubtiles & pénétrantes, & plus la matiere ſur laquelle il agit eſt ſouple & aiſée à ménager, plus auſſi il avance ſon action: témoins les garçons qui ſont plutôt formés que les filles, & les pigeons mâles qui naiſſent le plus ſouvent avant les femelles, la matiere dont ils ſont faits ayant plus de chaleur & d'eſprits.

La ſemence de l'homme fermente donc peu à peu toute la maſſe de la boule, en précipitant toutes les parties les plus groſſieres, & en élevant les plus agitées & les plus ſpiritueuſes. Son odeur virulente la diſſout & en ouvre la matiere, la ſulfurée la précipite, & la qualité âpre de la ſemence de la femme la raſſemble & l'endurcit, ſi bien qu'au bout de 10 ou 12 jours, il ſe fait dans la partie inférieure de la boule une goutte d'eau tranſparente & claire comme un criſtal fondu (*d*) qui eſt l'élixir & l'extrait des eſprits de

l'homme & de la femme. Cette petite ampoule d'eau (*d*) ſe diviſe ordinairement en deux, & quelquefois en trois parties, ſi nous en croyons *Cognatus* & *Felix Platerus*. Le dernier dit avoir vu une femme qui faiſoit preſque tous les ans des fauſſes couches, & qui rendit un jour une boule ronde & blanche de la groſſeur d'une noiſette, qui étoit couverte d'une petite peau mince que l'on pourroit appeller *Amnios*, & qui renfermoit trois véſicules tranſparentes (*c*), dont l'inférieur étoit la plus pâle. (*d*)

C'eſt dans cette humeur diaphane & chriſtaline que l'ame ſe place pour obéir de là aux ordres ſupérieurs de l'entendement qui n'occupe point de lieu, & qui eſt cependant par-tout ce petit corps pour diſpoſer ſes organes de la maniere qu'il le veut. Dans la partie inférieure de cette boule, où ce Médecin remarqua la véſicule la plus pâle, eſt placée la matiere la plus peſante des parties ſpiritueuſes des deux ſemences. Elle ſert à former le cerveau, qui eſt la partie, dans les enfants, la plus grande, la plus peſante & la plus froide; auſſi

obſervons-nous que la tête des enfants qui ſont dans les entrailles de leurs meres, eſt toujours en bas, lorqu'elle eſt ſituée ſelon les loix de la Nature. En effet, on apperçoit une goutte d'eau tranſparente qui ſe forme au commencement du troiſieme jour dans un œuf de poule couvé, & je ne doute point que ce ne ſoit-là que le cœur ſe place pour faire enſuite tous les organes qui peuvent ſervir à ſon mouvement.

Ce petit corps qui ſe forme dans les entrailles de ſa mere, eſt déja comme un enfant émancipé qui n'a beſoin d'aucune autre conduite que de la ſienne propre pour mettre toutes ſes parties en ordre, & pour les placer où elles doivent être. Cependant la Nature qui prévoit les beſoins de cet embrion, enfle le conduit où il ſe forme, & tire peu à peu des teſticules & de quelques petits vaiſſeau nerveux qui ſe gliſſent de la matrice aux cornes, les aliments qui lui ſont néceſſaires. Elle en fait de même de l'autre côté. Elle envoie de la matrice à la corne vuide, auſſi bien qu'à celle qui eſt pleine. Et ainſi ces

vaiſſeaux éjaculatoires s'enflent tous deux preſque également. Et j'en ai vu qui étoient auſſi gros que l'un de mes doigts.

Vers le quatorzieme jour de la conception, plus ou moins, ſelon la chaleur de la matrice, l'abondance des eſprits, la vivacité de l'ame, la diverſité du ſexe, la diſpoſition du temps & de la ſaiſon, enfin le tempérament de la femme & de la matrice même, il naît dans l'une des ampoules tranſparentes, un point rouge ou une goutte de ſang (*e*) qui s'agite d'elle-même ; & je ne doute point que ce ne ſoient les petites oreilles du cœur ou le cœur même qui, par ſes premiers mouvements de dilatation & de reſſerrement, veut ſe fabriquer des organes pour donner la vie au petit enfant qui commence à ſe former. Car, comme c'eſt à l'entendement à placer toutes les parties en leur lieu, après leur avoir donné à chacune une figure convenable, c'eſt auſſi au cœur à les perfectionner & à les nourrir.

J'avoue que je ſuis en peine de dire ſi le ſang eſt formé avant le cœur, ou le cœur avant le ſang ; mais, quoiqu'il en

ſoit, je ſuis pourtant perſuadé que l'inſtrument doit être fait le dernier, puiſque l'entendement n'entreprend l'ouvrage du cœur que pour contenir le ſang, pour diſtribuer les humeurs, & pour communiquer la chaleur & la vie à toutes les parties les plus éloignées du corps. Mais parce que la fermentation a donné l'être à ce petit corps, il eſt auſſi raiſonnable que la fermentation le perfectionne par le moyen de l'ébullition qui ſe fait inceſſamment dans ſon cœur.

Ceux qui ont examiné après le troiſieme jour un œuf de poule couvé, auront obſervé, auſſi bien que moi, qu'auprès de la cicatrice où s'étoient formés les trois véſicules clairs comme l'eau coulante d'un rocher, il paroît une goutte de ſang, que l'on appelle fort à propos le point ſaillant (*e*), puiſqu'il a des mouvements réglés, & qu'il ſe reſſerre & s'élargit comme le cœur.

Cette partie de l'animal, qui ſe forme la premiere dans le blanc de l'œuf auprès de la cicatrice, par l'induſtrie de l'ame qui y réſide, eſt celle qui

doit ensuite travailler à la perfection du poulet.

Cette goutte de sang qui paroît quatorze jours après notre conception, est une partie principale de notre, corps, l'organe de toutes les opérations de l'ame, l'origine des esprits, la source des parties sanguines, le siége de la chaleur naturelle, le trône de l'humide radical par lequel nous vivons ; en un mot, l'extrait de l'ame de nos parents, & une chose qui a du rapport à l'huile que nous tirons des semences des plantes.

Second degré de la formation de l'Homme.

LA boule animée demeure encore dans le lieu où la Nature l'a d'abord placée. Elle ne s'enfle guere, parce qu'elle ne reçoit preſque point d'humeur qui puiſſe abondamment ſe communiquer au petit projet qui s'y forme.

L'entendement qui y eſt renfermé, eſt alors occupé à bâtir un domicile pour ſa demeure; il a aſſez de matiere chez lui, ſans en recevoir d'ailleurs, pour commencer toutes les parties qui lui ſont néceſſaires. Il a déja ménagé ce qu'il y avoit de plus ſpiritueux dont il a fait comme une matiere de verre fondu, où il a placé le point ſaillant (*e*), fig. 8. Il prétend de ce point diſtribuer la matiere & les eſprits, pour former & nourrir les parties principales qui devoient être fabriquées les premieres.

Il ne faut pas s'étonner ſi de la plus pure portion des deux ſemences unies, il ſe forme une goutte de ſang. Des changements ſemblables ne ſont pas

extraordinaires dans la Nature, ni au-deſſus de ſes forces : car ſi les ſemences de nos parents viennent de la plus pure portion de leur ſang ; quelle difficulté y a-t-il de croire qu'elles ne puiſſent encore retourner en une ſubſtance pareille ? Les aliments, de quelque couleur qu'ils ſoient, ſe changent dans l'eſtomac en une matiere blanche, & l'artifice nous fait voir tous les jours du blanc ſe changer en rouge, & du rouge en blanc par le mêlange de diverſes liqueurs, ſi bien qu'après cela on ne doit pas s'étonner, ſi avec du blanc, l'ame, ou plutôt l'entendement, fait du rouge, & ſi de la ſemence de nos parents, il ſe forme du ſang & des humeurs rouges.

Le vingtieme jour la génération s'avance d'une maniere ſurprenante. Alors le cœur bat plus fort qu'auparavant ; & s'agitant avec force pour obéir au Maître qui le commande, il commence à frapper doucement le vaiſſeau (*b*) fig. 6. où il eſt renfermé, & à l'irriter par ſes petits battements. Ce conduit qui en ſent l'agitation, commence auſſi à en être ému, & à faire de petits mouve-

ments périſtaltiques & ſerpentins, pour ſe décharger en faveur de la matrice, du riche dépôt que la Nature lui a confié.

Cependant le cœur ſemble alors être partagé en deux parties qui repréſentent ou ſes petites oreilles, ou ſes ventricules. Il ſe meut ſans ceſſe par les eſprits & par la fermentation de ſon ſang. Et comme l'ame perfectionne le cœur de ſon côté, le cœur darde auſſi du ſien, par ſes mouvements réitérés, un peu de ſang dans les petits conduits, qu'il forme à meſure qu'il pouſſe avec force l'humeur de ſes petites cavités : tellement que l'on apperçoit alors deux petits fils rouges ſortir du point ſaillant qui ſe produiſent & s'allongent enſuite avec le temps.

Au-deſſous du cœur on voit toujours une autre petite veſſie un peu pâle, de couleur de corne, comme l'a remarqué *Cognatus*, qui croît plus que le reſte ; & je ne fais aucun doute, ainſi que je l'ai remarqué ailleurs, que ce ne ſoit le cerveau, qui n'eſt d'abord fait que pour le cœur, ſelon la penſée d'*Ariſtote*, & qui doit auſſi de ſon côté travail-

ler à la formation des parties ſpermatiques, comme le cœur fait du ſien à la fabrique des ſanguines. (*d*) fig. 8.

Le ſang avec l'entendement fait toutes choſes dans la formation d'un enfant ; & ſi dans les premiers mois de la génération, il nous eſt impoſſible d'appercevoir du ſang qui vienne des artéres de la mere pour la nourriture de l'enfant, cette humeur blanche, ſpermatique & nerveuſe qui y eſt inceſſamment portée, ne laiſſe pas pourtant de la nourrir, de venir de la plus pure portion du ſang de la femme. Le ſang eſt fait de deux ſortes de matiéres, l'une eſt cuite, & l'autre eſt crue. Celle-ci n'eſt autre choſe que le chyle qui n'eſt pas encore ſang, & qui pourtant eſt ami de la Nature. Cette derniére humeur eſt la matiére qui eſt abondante dans la femme groſſe ou accouchée, & qui ſert à nourrir ſon enfant : car cette matiere ſe filtre par des pores qui lui ſont propres, & ſert enſuite à nourrir & à faire croître l'enfant. Outre que la ſemence de l'homme qui a communiqué ſa vertu fermentative à toute la maſſe du ſang de la femme, a rendu

liquide & comme fondue, pour ainſi dire, une partie de ſon ſang, pour ſervir aux mêmes uſages.

Les cornes de la matrice ſe rempliſſent l'une & l'autre de cette ſemence pour fournir à l'embrion l'aliment qui lui eſt alors plus convenable. Celle qui eſt vuide en eſt toute remplie, & l'autre, qui conſerve le précieux tréſor de la Nature, en eſt auſſi garnie au côté de la frange, ſans que cette humeur en puiſſe ſortir. Elle s'y épaiſſit & s'y embarraſſe tellement parmi les fibres, qui y ſont en grand nombre, que l'extrêmité de ces deux vaiſſeaux en eſt entierement bouchée.

La boule croît chaque jour d'une façon étonnante, & comme les ſemences jettées en terre s'enflent & ſe nourriſſent par l'humeur qui pénetre leurs membranes, ainſi la plus ſubtile portion de la ſemence de la femme, qui touche la boule, ſe fait paſſage en forme de ſueur à travers la petite membrane qui la compoſe, afin de ſubvenir à ſes néceſſités. C'eſt ainſi enfin que le petit œuf de poule ſe groſſit en deſcendant de l'ovaire, ſans qu'il ſoit attaché

à aucune des parties de la poule, ainſi que l'expérience nous le fait voir.

Le vingt-cinquieme jour tout s'avance encore plus. L'on apperçoit déja le commencement du poumon & du foie qui naiſſent à l'extrêmité des veines ou des artéres; car il n'eſt pas aiſé en ce temps-là de dire quels vaiſſeaux ſont ceux que l'on voit, à cauſe qu'ils ſont privés de mouvement. S'il le faut pourtant conjecturer, je penſe que ce ſont plutôt des artéres que des veines. Le poumon & le foie naiſſent donc à l'extrêmité des vaiſſeaux, comme l'Agaric fait ſur la Mélaïſe. Ils paroiſſent d'abord blanchâtres par la diſpoſition des fibres que l'entendement a fabriquées, & puis rougeâtres par l'arroſement du ſang du cœur.

Bien que l'humeur rouge du cœur croiſſe de jour en jour, elle n'a pourtant point d'autre matiere pour ſe multiplier qu'une partie délicate de la ſemence, qui eſt conſervée entre ſes membranes, & qui coule des teſticules de la femme, ainſi que nous l'avons obſervé.

On voit clairement, par les démarches de la Nature, qu'il ſe fait du ſang avant

le poumon & le foie, qu'il y a du mouvement avant que le cerveau ſoit formé, & que le corps ſe nourrit & s'augmente avant que l'eſtomac ſoit en état de faire le chyle, & les boyaux de le diſtribuer. On voit même alors des excréments de la ſeconde coction, & le foie ne commence pas plutôt à ſe faire, que l'on y apperçoit une petite veſſie de fiel, diſtinguée par ſa couleur verte.

En ce temps-là la matrice eſt encore vuide dans quantité de femmes (*a*), & les regles, qui coulent ſouvent à quelques jeunes perſonnes ſanguines & pictoriques, pendant les premieres ſemaines de leur groſſeſſe, ne troublent point alors la génération qui ſe fait ailleurs. Les vaiſſeaux du fond de la matrice & ceux de ſon col, donnent, pour l'ordinaire, du ſang en plus grande abondance qu'ils n'avoient accoutumé ; & ſi cela n'arrive point ainſi, ces femmes en ſont plus malades, & on les doit quelquefois ſaigner, de peur que le ſang qui ſéjourne autour de leurs parties naturelles, ne cauſe quelque déſordre & à la mere & à l'enfant, & que la matrice en l'humectant trop, ne puiſſe plus être capable

capables de recevoir le présent que ces vaisseaux sont sur le point de lui faire.

Le 39e. jour, le cerveau s'augmente considérablement, & son eau claire paroît plus abondante qu'auparavant. Le poumon est manifeste, le foie est presque fait, la rate est sur le point d'être formée, & les reins commencent à paroître, mais toutes ces parties sanguines ne sont pas encore tout à fait rouges. L'épine du dos & les côtes ressemblent à de petites fibres. Enfin, tout se perfectionne avec une promptitude surprenante. Le cœur, qui n'est pas plus rouge que les autres parties sanguines, a maintenant ses mouvements plus forts & plus réglés. Il frappe & s'agite avec tant de force, que les vaisseaux éjaculatoires augmentent aussi de leurs côtés leurs mouvements serpentins.

L'enfant (*b*) qui est renfermé dans la boule animée croît de telle sorte qu'il presse fortement le lieu où il est (*c*). En effet, il a besoin alors d'un plus grand espace pour avoir la liberté de se perfectionner, & de chercher de la nourriture qu'il ne trouve pas suffisamment où il est.

Enfin, c'eſt en ce temps-là que quelques femmes groſſes des plus ſenſibles, ſentent comme le mouvement d'une fourmi dans l'un ou dans l'autre de leurs flancs. Mademoiſelle C. qui a eu beaucoup d'enfants, a toujours ſenti le 30 ou le 31e jour de ſa groſſeſſe, le mouvement de l'enfant qu'elle avoit conçu. Cela arrive par la ſortie de la boule animée, & par le mouvement de l'un des vaiſſeaux éjaculatoires (*c*) qui s'en défait. On peut connoître par-là ſi ce que porte une femme dans ſes entrailles eſt un garçon, ou une fille. Le premier étant ordinairement du côté droit, & plutôt formé que l'autre, qui demeure le plus ſouvent dans les conduits de la matrice juſqu'au 40 ou au 43e. jour.

Troiſiéme degré de la formation de l'Homme.

APrès que l'ame a fabriqué le cœur pour y obéïr à l'entendement humain, elle le garantit de toutes parts des embuches qui lui pourroient être

dreſſées. Elle l'environne d'abord d'une forte membrane pour le défendre contre les aſſauts du dedans. Elle lui fait naître une eau claire & douce, pour l'humecter dans ſes mouvements continuels & quelquefois violents, & fabrique enſuite au dehors des remparts d'oſſements pour le défendre contre ſes ennemis étrangers.

Le premier mois de Lune ne s'eſt donc pas plutôt écoulé, que le petit enfant change de place, & tombe dans le vuide de la matrice (*a*). Là il eſt reçu & conſervé comme le plus riche tréſor de la Nature, & ſe ſentant doucement preſſé, comme par de petites careſſes, il ſemble qu'il s'en réjouiſſe par les legers mouvemens qu'il commence imperceptiblement à faire à ſa mere.

C'eſt ſans doute par ces preſſements que les femmes ont moins de ventre en ce temps-là qu'auparavant. Leurs entrailles ſe tendent alors, & couvent cherement l'enfant qui vient d'arriver. Il ſe place donc à l'embouchure du vaiſſeau duquel il eſt ſorti, ſi bien qu'il eſt entre le milieu du fond de la matrice & l'ouverture de ſon vaiſſeau éjaculatoire.

Cet ſituation lui eſt comme contrainte, puiſque la cavité de la matrice n'eſt alors guere plus ſpacieuſe que pour y loger une groſſe amande verte.

Cependant toutes les parties de l'embrion ne ſont pas encore parfaites. Le cœur, le poumon, la rate, les reins & les boyaux ſemblent être ſuſpendus & comme attachés hors de ſon corps : les yeux ſont comme deux petits points noirs marqués à la tête. L'épine du dos & les côtés paroiſſent plus forts, les mains & les pieds commencent à ſe former ; les vaiſſeaux ſe groſſiſſent & s'allongent. L'on s'apperçoit même de la production de ceux du nombril, qui font chercher dehors de quoi faire vivre cette petite créature. C'eſt ce qu'a remarqué *Riolan* dans l'enfant d'une femme dont il fit la diſſection.

L'embrion ſe nourrit peu à peu de ce qu'il choiſit entre la membrane qui l'envelope, & qui s'élargit de jour en jour par l'accroiſſement du petit corps qu'elle renferme. Ce qui n'empêche poutant pas qu'il ne ſorte de l'une & de l'autre corne de la matrice une humeur blanche & ſpermatique, qui n'a-

pas jusques-là abandonné le fœtus, & qui lui est tellement nécessaire, que sans ce principal aliment, je ne doute point qu'il ne cessât bientôt de vivre.

Mais, parce que peut-être on diroit que j'en impose, en rapportant tant de particularités sur la formation de l'homme, comme si j'avois été le témoin des actions de la Nature, j'ai résolu de la confirmer par les expériences que j'en ai faites, & par celles que les plus savants Médecins m'ont fait remarquer sur ce sujet.

Si l'on peut comparer les animaux avec l'homme, je puis dire dans la remarque que j'ai faite de la nourriture du poulet, que ce petit animal ne se nourrit d'abord que du blanc de son œuf. Il l'épuise presque entierement avant que de toucher au jaune, si bien que le jaune est presque tout entier quelques jours avant qu'il sorte de sa coquille. J'en dis de même d'un enfant qui se nourrit dans les flancs de sa mere. Une matiere blanche, qui n'est autre chose que la semence de la femme, lui sert d'abord de nourriture; & comme cette matiere n'est pas suffisante pour

le nourrir, le ſang de la mere, qui a du rapport au jaune d'œuf, lui ſert auſſi de nourriture dans les derniers mois de ſa priſon.

Avicenne, l'un des plus curieux Obſervateurs de la Nature, qui ait jamais paru, autoriſe cette vérité, lorſqu'il nous rapporte, qu'*il a apperçu le fœtus comme ſuſpendu par deux petites attaches ſpermatiques* (*a*) *qui ſortoient de l'une & de l'autre corne de la matrice* (*b*), *& je ne doute point que ce ne ſoit par-là qu'il ſe nourriſſe, avant qu'il vive du ſang des entrailles de ſa mere.*

Varole a auſſi obſervé la même choſe, lorſqu'il remarque, *que les veines dorſales du fœtus, qui les ſupendent, ſortent des deux cornes de la matrice en forme de cheveux. Ces petites attaches s'effacent*, ſelon la remarque de ce Médecin, *dès que les vaiſſeaux du nombril pénétrent la membrane qui environne le fœtus*, & que la matrice commence à diſtiller une petite roſée de ſang, qui forme la petite charnue de l'arriere-faix, qu'*Arantio* appelle fort proprement le foie de la matrice.

Pour moi, qui me ſuis beaucoup appli-

qué à examiner les principes de la formation de l'homme, j'ai remarqué dans la matrice, au commencement de la grossesse de quelques femmes que j'ai disséquées, des vaisseaux blancs & lymphatiques parmi de sanguins. Ils descendoient vers son orifice, & il sembloit qu'ils formoient plusieurs valvules, pour retenir plus aisément l'humeur qu'ils contenoient.

En ce temps là, le fœtus est gros comme le pouce (*c*), & il paroît de la grosseur d'un œuf de poule, lorsqu'il est couvert de ses membranes. Sa tête, qui est aussi grosse que tout le reste du corps, renferme une substance semblable à du lait caillé : à voir la bouche fendue, on diroit que c'est un chien sans nez & sans oreilles. Ses parties principales ne paroissent plus à découvert : on distingue alors plus aisément le sexe par la diversité des parties naturelles qui sont faites les dernieres. Car l'entendement ayant un chef-d'œuvre à faire, il étoit bien juste qu'il y travaillât long-temps avant que de le perfectionner : & je ne doute pas que ce ne soient les grands avantages que

poſſedent les parties naturelles, qui en ont retardé la formation. Le ſiege de l'ame diſtributive, & les parties par leſquelles la volupté ſe communique à l'homme, & par leſquelles il devient vigoureux, hardi, ingénieux & fécond, ne ſe forment pas en peu de temps, comme les autres.

On commence au ſecond mois de la Lune à diſtinguer deux membranes, dont l'enfant eſt enveloppé. La premiere qui paroît à nos yeux, & que les Anatomiſtes appellent *Chorion*, ſemble avoir été faite par la ſemence de l'homme, & par ſa chaleur naturelle qui, agiſſant ſur la ſemence de la femme lorſqu'elles s'aſſemblent dans l'une des cornes de la matrice, en a formé une boule. La ſeconde eſt celle qui touche immédiatement l'enfant, que les mêmes Anatomiſtes ont nommé *Amnios*, à cauſe de la ſemence de l'homme & de la femme par le moyen de la même chaleur, dont l'entendement s'eſt d'abord ſervi, pour faire la petite veſſie diaplane & tranſparente, que nous avons remarquée au commencement de la conception.

Ces deux membranes (*ab*) renferment donc l'enfant (*c*). Et parce qu'elles croiſſent peu à peu, à meſure que l'enfant ſe nourrit, elles preſſent auſſi & élargiſſent également la matrice. La membrane externe touchant fortement ſon fond, ſe joint & ſe cole à la ſuperficie interne de cette partie-là par un peu de ſang qui en coule goutte à goutte. Ce ſang, en ſe caillant par la vertu de la ſemence de l'homme, devient clair, & reçoit les vaiſſeaux (*c*) que l'enfant y pouſſe pour y puiſer l'aliment qui lui eſt convenable ſur la fin de ſa priſon.

Deux artéres ſortent des iliaques du petit enfant, une veine les accompagne, qui vient de la cavité du foie, & ces trois vaiſſeaux ſe trouvent unis à ſon nombril avec le lien qui ſuſpend la veſſie, ſont tous enſemble ce que les Sages-femmes appellent le *Cordon*, qui n'eſt autre choſe que l'étui des artéres & des veines de l'enfant allongées. Les artéres en évacuent le ſang ſuperflu, & vont donner du mouvement, & communiquer de la chaleur & des eſprits au ſang qui ſe trouve dans la partie charnue de l'arriere-faix. La veine qui

eſt ſouvent double porte du foie de la matrice dans le foie de l'enfant l'humeur qu'elle y a puiſée, afin que cette humeur ſoit encore perfectionnée & épurée avant que de paſſer par le cœur de l'enfant.

Quatrieme & dernier degré de la formation de l'Homme.

L'Intelligence travaille ſi promptement à ſon heureuſe compoſition, que ſi nous avions la faculté de la voir agir de jour en jour, nous y remarquerions à chaque moment quelque choſe de nouveau.

Les membranes qui enveloppent l'enfant, ſont dans le troiſieme mois de la Lune de la groſſeur du poing, & le *Chorion* commence déja à ſe coller au fond de la matrice, mais de telle ſorte qu'il n'empêche point l'écoulement des humeurs qui viennent des vaiſſeaux éjaculatoires. Si cela n'étoit pas de la ſorte, quelle apparence y auroit-il que les matieres blanches & ſpermatiques, dont l'enfant ſe nourrit encore, en puſſent ſortir inceſſamment ?

Quoique l'on ne demeure point d'accord des vaisseaux qui portent cette matiere blanche à l'enfant, cependant on doit croire qu'il y en a, puisque les humeurs qui sont renfermées dans les *Chorion* & dans l'*Amnios* ont servi jusques alors de matieres à former toutes les parties de l'enfant, & puis à le nourrir pendant tout ce temps-là. Si bien que l'on peut conjecturer que ces humeurs spermatiques se seroient épuisées, si elles n'avoient été rafraîchies par d'autres. Et je ne doute pas que les attaches spermatiques, & les racines dorsales d'*Avicenne* & de *Varole*, ne soient les vaisseaux qui portent au fœtus la semence de la femme pour le nourrir. Car de s'aller persuader qu'il se nourrisse d'abord du sang de sa mere, c'est ce que je ne saurois croire, non plus que *Galien* & *Fernel*.

Si le sang des regles est retenu quelques jours dans une femme vuide, l'expérience nous montre qu'il se corrompt, & qu'il fait, dans le corps de la femme, tant de désordre en peu de temps, qu'il y met une disposition à toutes sortes de maladies. A plus forte raison, s'il est

retenu plusieurs mois dans une femme grosse, sera-t-il moins capable de nourrir un enfant délicat qui ne s'est jusques-là entretenu que d'aliments fort purs & bien préparés.

Ce sang superflu s'écoule donc les premiers mois de la grossesse en partie par les regles de quelques jeunes femmes sanguines : pour les autres qui ne se purgent pas ainsi, la partie la plus mauvaise demeure dans leurs veines, pour leur faire passer misérablement tout le temps de leur grossesse, à moins qu'elles ne soient extrêmement fortes pour y résister. Cependant la Nature, qui ménage sagement ses productions, dissipe ce mauvais sang des femmes, ou bien elle en évacue les excréments par la bouche en vomissant, où par les autres lieux destinés à cet usage. Pour l'autre, qui en est la meilleure partie ; elle la change en matiere blanche, pour la nourriture de l'enfant, comme nous allons le prouver.

La semence de l'homme n'a pas seulement la vertu d'être la principale matiere de la génération, elle rend encore la semence des femmes féconde par ses

eſprits, qui ſe brouillent parmi toute la maſſe de leur ſang. Car quelle apparence que dans la plupart des femmes, qui ne ſont pas ordinairement réglées, les premiers mois de leur groſſeſſe, le ſang des regles ne fit pas de déſordres, s'il n'étoit changé en ſemence par la faculté fermentative & particuliere de la ſemence de l'homme ? Et quel moyen encore que la femme pût engendrer tant d'humeurs blanches durant les premiers mois de ſa groſſeſſe, pour former & nourrir ſon enfant, ſi le ſang des regles, comme en étant la premiere matiere ne ſervoit à cet uſage ?

La ſemence de l'homme qui change en lait le ſang qui reſte après que la femme groſſe s'en eſt nourrie, change auſſi en matiere blanche & ſpermatique le même ſang pour ſervir de nourriture à l'enfant qu'elle porte dans ſes entrailles.

1. Preſque tous les Médecins ont cru les uns après les autres, que l'humeur claire qui eſt contenue dans l'*Amnios* étoit la ſueur de l'enfant, & que celle que renfermoit le *Chorion* en étoit l'urine. Et parce qu'ils n'ont pû découvrir

l'origine ni l'uſage de ces liqueurs, ils ont accommodé la Nature à leurs penſées, & ſe ſont imaginé que les choſes étoient autres qu'elles ne ſont véritablement. C'eſt pourquoi ils ont fait paſſer l'*ouraque* qui eſt le ſuſpenſoir de la veſſie juſqu'au-delà de l'*Amnios*, afin de porter l'urine dans la cavité du *Chorion*, au lieu que ce lieu ſe termine ſeulement au nombril, & qu'il n'eſt jamais troué que contre les ordres de la Nature, ainſi que l'expérience nous le fait connoître.

2. En ſecond lieu, d'où pourroit venir cette urine & cette ſueur dans un fœtus, qui n'a pas encore de reins fabriqués, ni de veſſie formée, & qui ne s'exerce pas avec aſſez de violence pour ſuer ?

3. D'ailleurs, le petit oiſeau qui eſt renfermé dans ſa coquille, qui ne ſue & qui n'urine jamais, a pourtant ces deux humeurs ſéparées, & pour ne parler ici que du poulet, après que l'œuf dans lequel il eſt renfermé a été couvé pendant huit ou dix jours, on y remarque dans l'une de ſes membranes une humeur fort claire, que l'on appelle le

lait de l'œuf, & dans l'autre une matiere un peu plus épaisse que l'on nomme le blanc.

4. Au reste, si ces matieres étoient de l'urine & de la sueur, qu'est-ce qui auroit la vertu de les conserver sans se corrompre, & sans corrompre les enfants, pendant tout le temps qu'ils demeurent dans les flancs de leurs meres?

Il faut donc avouer que les humeurs renfermées entre les membranes du fœtus, sont plutôt son aliment que l'excrément de son petit corps.

5. S'il faut prouver cette opinion par l'axiôme des Philosophes, on peut dire que nous devons d'abord nous nourrir de semence, puisque nous en avons été formés; car, outre qu'au commencement nous ne découvrons point de vaisseaux qui portent du sang de la mere au fœtus, le sang des regles, comme nous l'avons dit, est une nourriture trop éloignée pour se changer dans les parties d'un petit corps tendre. Mais, quand l'enfant est accompli, & qu'il a changé de tempérament, c'est alors qu'il a besoin du plus d'aliment & du sang des regles, qui est une autre sorte

de nourriture qui lui vient de la chair de l'arriere-faix.

6. D'ailleurs, les ſemences étant des émanations & des extraits de la plus pure partie du ſang de nos parens, quel inconvénient y a-t-il à croire qu'elles ne puiſſent encore devenir ſang, puiſque la goutte de ſang, qui paroît quelques jours après la conception, eſt engendrée de ſemence, & multipliée par cette même matiere?

7. L'expérience nous fait voir que tous les oiſeaux ſe nourriſſent d'abord du blanc de leur œuf par les vaines qui y ſont diſtribuées, & que cette nourriture leur manquant, ce qui arrive ſur la fin de leur priſon, ils ſe ſervent du jaune que l'on trouve attaché à leur nombril huit ou dix jours après qu'ils ſont ſortis de leur coquille. Si le ſang des regles a du rapport au jaune, & la ſemence de la femme au blanc de l'œuf, ne devons-nous pas croire que les enfants ſe nourriſſent d'abord de la ſemence de leurs meres, puis de leur ſang ſur la fin de la groſſeſſe.

Nous trouvons dans l'*Amnios* une humeur claire, douce & agréable au

goût que la Nature a ainsi préparée pour servir d'aliment prochain à l'enfant : & dans le *Chorion* une autre matiere un peu plus épaisse qui en est l'aliment le plus éloigné. L'une & l'autre de ces matieres se figent & se caillent, quand on les expose au feu, si bien que l'on ne se tromperoit point, si l'on croyoit qu'elles ont les mêmes qualités & les mêmes usages que le blanc de l'œuf à l'égard des oiseaux : car si le blanc nourrit le poulet, ainsi que nous l'avons remarqué, je ne vois point de raison pourquoi cette humeur blanche de la femme ne pourroit pas aussi servir de nourriture à l'enfant, & avoir de pareils usages. Il ne faut pas douter, selon le sentiment d'*Hypocrate*, que la matiere claire de l'*Amnios* ne pénetre le corps tendre de l'enfant, que la bouche ne la suce, que son gosier ne l'attire, que son estomac ne la reçoive, puisque nous trouvons dans l'estomac des enfants nouveaux nés, une matiere chyleuse, & dans leurs gros boyaux des excréments noirs.

9. Après tout, on doit être persuadé que l'enfant, pendant tout le temps qu'il

demeure dans le ventre de ſa mere, ſe nourrit des humeurs qui ſe trouvent renfermées dans ſes membranes : car qui lui auroit apris, dès qu'il eſt né, de prendre & de ſucer la mammelle de ſa mere, ſi auparavant il n'en avoit apris l'uſage & le métier lorſqu'il étoit dans ſes entrailles ?

On doit donc conclure de tout ce que nous venons de dire, que les humeurs contenues dans les deux membranes, qui enveloppent le fœtus, ne ſont pas de purs excréments, mais la matiere pour le former, & pour le nourrir.

Si nous avions des obſervations de tous les mois, nous aurions ſans doute, plus de lumieres que nous n'en avons, pour connoître de quelle façon la Nature agit, lorſqu'elle nous forme. Et ſi les Médecins vouloient ſe donner un peu plus de peine qu'ils ne font ordinairement, je me perſuade que dans peu de temps nous ferions des découvertes, qui nous apprendroient des choſes admirables touchant la formation de l'homme.

Il y a environ ſix ans que je fis ouvrir

une femme qui étoit morte grosse de *quatre mois*, & après avoir coupé les deux membranes qui couvroient l'enfant, j'apperçus que tous ses petits membres étoient distingués : que la tête étoit plus grosse à proportion que tout le reste du corps, que son cerveau étoit comme du lait caillé, avec quelques fibres rouges qui le traversoient : que ses yeux manquoient de paupiere, son nez de chair, sa bouche de lévres, & son visage de joues : que sa poitrine étoit divisée en trois cavités presque égales. La fagoue étoit placée dans la plus haute. Cette partie étoit beaucoup plus grosse que dans les hommes, parfaits, & étoit pleine d'une liqueur blanche comme du lait. Le poumon, le foie, la rate, & les reins qui étoient toutes d'un rouge mourant, occupoient la capacité inférieure, & le cœur renfermé dans son péricrane étoit dans celle du milieu. Cette derniere partie semble être double par la tumeur de son ventricule droit, & de ses deux petites oreilles. L'estomac étoit rempli d'une humeur un peu épaisse, semblable en quelque façon à celle que ren-

fermoit l'*Amnios*. Les petits boyaux contenoient une matiere chyleuſe, & le gros en renfermoit une autre un peu noire qui étoit de la conſiſtance d'une opiate liquide. Le boyau cœcum n'étoit qu'une apendice non plus que dans les hommes, il ne formoit pas un ſecond inteſtin, comme on l'apperçoit dans les pourceaux. Il y avoit un peu d'urine dans la veſſie, & un peu de bile dans la véſicule du fiel. La coiffe ſembloit être une petite nuée qui flottoit ſur les boyaux dans le haut du ventre. Les reins étoient diviſés en pluſieurs petites boules, comme ſont ceux des veaux; & par-deſſus on obſervoit dans la graiſſe d'autres parties rougeâtres, & comme glanduleuſes, que l'artére adiqueuſe arroſoit, qui étoit auſſi groſſe que l'émulence. Les teſticules étoient dans le ventre, car c'étoit un garçon; au même lieu que ceux des femmes, un peu au-deſſous des reins. Les pieds & les mains commençoient à ſe garnir d'ongles, & les muſcles paroiſſoient rouges par le ſang dont ils s'étoient, apparemment, déja nourris. Le *Chorion* étoit comme colé à quelque ſang caillé qui ſortoit

du fond de la matrice, de la même maniere que nous voyons un potiron attaché à un arbre ou à la racine d'un chardon qui l'engendre. Je remarquois encore que les vaisseaux omblicaux venoient du bas, & s'allongeoient en haut, après avoir percé les deux membranes de l'enfant, pour se joindre au milieu de la partie charnue de l'arriere-faix, ce qui eût été fait, apparemment, dans huit ou dix jours, si la mere ne fût morte avec l'enfant. Je trouvai aussi beaucoup de matiere blanche & mucilagineuse entre les membranes de l'enfant & la matrice: & après avoir coupé moi-même un des vaisseaux éjaculatoires de cette femme, qui étoit gros comme le doigt, il me parut rempli d'une matiere blanche, qui ressembloit à la semence d'une femme. La matrice, dans son fond, étoit épaisse d'un pouce, & spongieuse comme une éponge. J'y apperçus des varices en assez grand nombre, & quelques veines remplies d'un suc blanc, qui étoient visqueuses en plusieurs endroits.

Ce qui sert à l'enfant pour son ornement & pour sa défense, est formé

dans cinq ou ſix mois. Les cheveux percent alors la peau, & l'on voit venir les ongles aux mains & aux pieds. Les paupieres commencent à couvrir les yeux, le nez à ſe garnir de peau, les muſcles buccinateurs, qui ſont les joues, à rougir & les levres ſont les dernieres parties à ſe former : on apperçut encore alors les oreilles imparfaites, & l'on commença à voir la poitrine qui ſe diſtingue des parties baſſes par le diaphragme qui ſe forme.

Pendant que toutes ces parties s'avancent de la ſorte, celles que nous appellons principales & néceſſaires à la vie, ſe perfectionnent & s'accompliſſent auſſi. Le *Chorion* eſt attaché, plus qu'auparavant, à la partie charnue de l'arriere-faix, qui eſt de la hauteur d'un travers de doigt, & qui reçoit déja l'inſertion des vaiſſeaux ombilicaux. Ces vaiſſeaux commencent à y puiſer la matiere, qui contribue à nourrir l'enfant, qui eſt déja aſſez grand pour avoir beſoin de plus de nourriture qu'auparavant.

En effet, *Riolan* me confirme dans mon opinion par une hiſtoire qu'il ra-

porte d'une femme grosse de cinq mois, dont il fit la dissection en l'an 1621. Ses testicules étoient plats, blanchâtres & comme attachés au milieu du dehors de la matrice. Les cornes de cette partie étoient grosses comme le doigt, mais la droite l'étoit plus que l'autre, & toutes deux étoient remplies d'une humeur blanche. Son col étoit dur & calleux, & cependant humecté d'une matiere gluante. La partie charnue de l'arriére-faix étoit épaisse d'un travers de doigts, & jointe au fond de la matrice par de petites fibres.

Cette histoire nous fait connoître que cet enfant étoit sorti de la corne droite de la matrice, puisqu'elle étoit beaucoup plus élagie que l'autre : que les vaisseaux éjaculatoires ne seroient pas si gros, & ne contiendroient pas une si grande quantité de matiere blanche, si cette matiere n'avoit ses usages particuliers : savoir, de nourrir l'enfant dans ses premiers mois, & d'y contribuer encore dans ses derniers. Enfin, que l'enfant ayant communication avec la partie charnue de l'arriere-faix, il fait

conjecturer qu'il ſe nourrit des différents aliments.

La chair de l'arriére-faix eſt un ſang figé par la ſemence de la femme, qui a été rendue féconde par les eſprits de la ſemence de l'homme. Cette chair n'eſt pas ſemblable à celle des viſceres, elle ſe déchire aiſément avec les ongles : ſa molleſſe & ſa ſubſtance ſpongieuſe en étant une des principales cauſes. C'eſt ce qui la rend ſi prompte à abreuver du ſang qui diſtille inceſſamment en forme de roſée par les petites artéres de la matrice. Sa figure eſt convexe du côté qu'elle touche cette partie-là. Elle a des fentes, des ſinus, ou des inégalités qui l'empêchent d'être ſuffoquée par les humeurs, qui pourroient lui être communiquées en abondance du côté de la matrice. Toute ſa ſubſtance eſt pleine de vaiſſeaux, qui ſont plutôt des artéres que des veines, afin d'atténuer & d'inciſer le ſang qui a ſervi une fois de nourriture à l'enfant, & rectifier celui qui vient de nouveau du côté de la mere. Ces vaiſſeaux ſont des productions de ceux de l'enfant, que ſon intelligence

à

a pouſſés juſques dans l'arriere-faix, pour y chercher de quoi nourrir la petite créature qu'elle a formé.

Si la matrice ouvre de ſon côté huit ou dix petites artéres pour diſtribuer du ſang goutte à goutte à la chair de l'arriere-faix, cette chair en a pouſſé plus de 40 dans le fond de la matrice : & ainſi les femmes qui accouchent ne courent pas ordinairement tant de riſque de perdre la vie qu'on ſe le perſuade, par l'épanchement du ſang de leur vuidanges, puiſqu'il y a de leur côté ſi peu de vaiſſeaux ouverts.

L'enfant eſt ſitué d'une certaine façon dans les entrailles de ſa mere, que ces vaiſſeaux ombilicaux montent en haut pour chercher de quoi vivre, comme fait le germe d'une ſemence qui cherche l'air. Ils ſont fortifiés d'une membrane épaiſſe & gluante, qui eſt une production de la peau du ventre de l'enfant & des autres membres communs. Après qu'ils ſe ſont allongés de la longueur d'environ cinq pieds, ils ſe jettent dans le milieu de la chair de l'arriere-faix. Les autres qui s'y font faire place par le mouvement de leur

ſang qui raréfie & ſubtiliſe l'humeur qui s'y rencontre, qui n'eſt pas ordinairement trop bonne; & après lui avoir imprimé ſon mouvement, il la fait promptement paſſer dans la veine qui eſt renfermée dans le même étui. Cette veine a de diſtance en diſtance de petites valvules, pour empêcher que le ſang ne coule avec trop de précipitation, & qu'il ne ſuffoque l'enfant. C'eſt par ces petits nœuds que les Matrones devinent ce qui doit arriver à la mere, & c'eſt auſſi contre ce pronoſtic que *Saint Chryſoſtóme* parle d'un ton ſi haut & ſi éloquent.

Si l'on veut ſavoir comment circule le ſang dans la chair de l'arriére-faix, & comment il ſe communique à l'enfant, l'on n'a qu'à lier le *Cordon*, & l'on verra que la veine s'enfle du côté de l'arriére-faix, & que l'artére bat du côté de l'enfant, & ainſi l'on n'aura plus de doute ſur le mouvement de ſes humeurs.

Nous avons ſujet d'admirer la ſituation de l'enfant dans le corps de la femme, il a toujours la tête en bas, ſelon les loix de la Nature, afin d'être prêt

à ſortir, quand il en ſera queſtion ; la groſſeur & la peſanteur de ſa tête lui faiſant garder toujours cette poſture. Son viſage eſt tourné vers le dos de ſa mere, ſon nez eſt entre ſes genoux, & il a ſes deux poingts près de ſes joues. Ses coudes touchent ſes cuiſſes, & ſes talons ſes feſſes, ſi bien qu'en cette poſture il demeure neuf mois, ſouvent en dormant, & quelquefois en veillant & en s'agitant avec aſſez de vigueur. Car quoique les nerfs des enfants ne ſoient pas durs, ils ſont pourtant auſſi gros & même plus gros que les nôtres, & aſſez capables de cauſer des mouvements ſenſibles.

Au commencement du dixiéme mois de Lune, l'enfant eſt dans ſon entiére perfection. Toutes ſes parties ſont accomplies, & il n'aſpire qu'à ſa liberté. La liqueur dans laquelle il nage, devient vieille & corrompue, parce que, d'un côté, il en a pris le meilleur pour ſe nourrir, depuis le commencement de ſa vie, & que l'autre il s'y eſt mêlé une infinité d'excréments qui l'ont infectée. Son urine, qui ſort de ſes parties naturelles & non d'ailleurs, & les

ordures de ſa peau ont corrompu cette liqueur. C'eſt un priſonnier infecté de l'air de la baſſe-foſſe : il briſe ſes liens, & fait un effort pour aller ailleurs chercher une demeure plus commode. Son eſtomac ne peut plus ſouffrir une liqueur corrompue ; elle fait de mauvaiſes impreſſions ſur ſon cœur, & ſes eſprits en ſont altérés. Peut-être eſt-ce pour cela que depuis le milieu juſqu'à la fin de la groſſeſſe de la mere, ſa nature lui a fourni du ſang aſſaiſonné de la maniére qu'il le faut, pour éviter la mauvaiſe nourriture des liqueurs renfermées entre les membranes de l'arriere-faix. C'eſt en ce temps-là que l'orifice interne de la matrice, qui reſſembloit au commencement de la groſſeſſe, au muſeau d'un chien naiſſant, ou plutôt d'une poule, n'eſt plus qu'un petit bourlet, & encore eſt-il effacé par l'élargiſſement de la matrice, ce qui eſt le plus ſûr & le plus véritable ſigne de l'approche des couches.

Ces liqueurs, qui ſont devenues des excréments, ne manquent pas pourtant d'uſages. Elles s'oppoſent d'un côté aux accidents externes qui pourroient lui

cauſer la mort, lorſqu'il eſt encore dans les flancs de ſa mere ; & de l'autre elles doivent un jour faciliter l'accouchement en humectant les parties naturelles de la femme.

Il y a encore une autre cauſe de l'accouchement, qui eſt auſſi naturelle que celle dont nous venons de parler. La chaleur qui réſide dans notre cœur ne peut durer long-temps, ſi elle n'eſt éventée, & ſi elle ne ſe décharge, de temps en temps, des excréments vaporeux qu'elle engendre. Lorſque ce feu eſt venu à un dégré de force, qu'il ne peut plus ſouffrir d'accroiſſements ſans courir riſque de périr par la ſuffocation, le cœur de l'enfant en ſeroit bien-tôt étouffé, ſi, en ſe dégageant des liens dont il eſt attaché, il ne cherchoit ailleurs de quoi ſe rafraîchir par le moyen de l'air que ſes poumons doivent reſpirer : c'eſt auſſi pour cela que l'on a quelquefois entendu le cri de quelques enfants qui étoient encore dans le ventre de leurs meres, comme voulant reſpirer avant que d'être nés. Cette cauſe, auſſi bien que l'autre, oblige les enfants de ſortir pour ſe donner la liberté. Ce n'eſt

pas qu'ils manquent alors de nourriture ; puiſqu'il leur en vient ſuffiſamment du côté du *Cordon.*

C'eſt donc l'enfant qui, par ſes efforts, donne le branle à l'accouchement, c'eſt lui qui briſe ſes liens & les membranes qui l'embraſſent ; c'eſt lui qui veut vivre tout ſeul, & qui a deſſein de ſe ſervir de la Nourriſſe. Pour cela il frappe fortement les entrailles de ſa mere, qui étant extrêmement ſenſible, ſont obligées de ſe lever contre lui, & de le chaſſer dehors. Il cauſe donc les premiers efforts, & la mere les achéve, car dans l'accouchement, lorſqu'il eſt dans le pas, la tête ſortie, il eſt ſouvent ſi étonné de ſes propres efforts & de ceux de ſa mere, qu'il n'y a alors que la femme qui agiſſe pour le mettre dehors par la violente agitation des muſcles de ſon ventre.

Quelques-uns ne peuvent croire qu'un enfant puiſſe demeurer dans les flancs de ſa mere, ſans reſpirer, parce, diſent-ils, que la vie eſt tellement unie à la reſpiration, que nous ceſſons de vivre, lorſque nous ceſſons de reſpirer.

Mais, s'ils avoient exactement conſidéré les poumons des enfants de huit ou neuf mois, ils ſeroient convaincus du contraire. Ils auroient obſervé que le poumon ne fait pas alors les actions qu'il fait dans les hommes parfaits ; car dans les enfants cette partie ſe nourrit ſans ſe mouvoir, ainſi que la couleur de ſa ſubſtance nous le marque. Ils auroient encore appris que le ſang ne circule pas dans leur poumon comme dans le nôtre, puiſqu'il paſſe par le trou ovalaire du ſeptum ou de l'entre-deux du cœur, ainſi que l'a fort bien remarqué *Botal.*

Au reſte, ſi quelques animaux parfaits vivent ſans reſpirer, ainſi que font la plupart des poiſſons, ne pouvons-nous pas croire que les enfants peuvent bien vivre quelque-temps ſans reſpirer ? L'eau de la mer rafraîchit le cœur des poiſſons, & fait la même fonction dans leur poumon que l'air dans le nôtre, & l'enfant qui nage auſſi parmi des eaux, ſe rafraîchit par-là, & ſe tempere la chaleur qui eſt d'abord aſſez modérée ? ſi bien qu'alors il n'eſt pas néceſſaire qu'il reſpire juſqu'à ce que ſa petite

chaleur naturelle, & le petit feu de son cœur se soient augmentés, & l'aient obligé de rompre ses liens pour chercher sa liberté.

On peut encore ajouter à cela que les aliments dont il se nourrit, sont plus épurés, & moins chargés d'excréments que ceux dont nous nous nourrissons ; car toutes les parties nourricieres de la mere les nettoient de leurs ordures, & les filtrent pour les épurer davantage. Le foie de l'arriere-faix les coule dans sa chair spongieuse, & les viscères de l'enfant les corrigent encore si bien, qu'après cela les aliments sont purs, & n'ont pas besoin d'être encore épurés par la respiration : son cœur n'est pas si incommodé des vapeurs fulgineuses du sang, & il peut faire son action sans avoir besoin de respiration comme le nôtre.

Après que l'enfant est né, & que l'arriere-faix est sorti selon les loix de la Nature, la matrice qui est toute ouverte alors se referme incontinent, & trois heures après on n'y sauroit mettre la main. C'est ce qui m'a causé souvent de l'admiration, aussi-bien que la

verge de l'homme qui, étant roide pour engendrer, devient si flétrie & si petite après son action, qu'en hyver on auroit quelquefois de la peine à la trouver. Ce sont des coups de la Nature, qui est admirable dans toutes ses actions, & qui fait plus paroître sa puissance & ses merveilles dans la production de l'homme & des animaux, que dans toute autre occasion.

CHAPITRE V.

Du faux germe & du fardeau.

LA Nature dans ses ouvrages se propose toujours une fin. Elle n'entreprend jamais de génération qu'elle n'ait un principe certain & déterminé. Si elle manque quelquefois à faire ce qu'elle s'est proposé, il faut plutôt en accuser les causes qui concourent avec elle, que de publier qu'elle s'est trompée. Si quelquefois elle ne fait point dans les femmes de véritable conception, on ne doit attribuer la faute qu'à la matiere sur laquelle elle travaille,

qui n'eſt pas diſpoſée à faire des générations humaines. Tant de conditions ſont néceſſaires pour faire un enfant, que s'il en manque quelqu'une, il n'en faut attendre qu'un faux germe, ou un fardeau, ou tous les deux enſemble. Et pour parler en particulier ſur cette matiere, qui me paroît fort difficile, on me permettra ſeulement de l'ébaucher, ſans l'examiner à fond, n'ayant lû aucun Auteur, ſi l'on en excepte *Valleriola*, qui en dit quelque choſe, qui m'ait indiqué comment ſe font les irrégularités de la génération.

Je ne parle point ici des Monſtres qui font des choſes extraordinaires dans la Nature, & qui ne viennent point de la conception ni des ſemences des ſexes humains : mais je parle des erreurs de la conception, qui ſont faites par le défaut, & les maladies de la ſemence, ou par l'abondance & la mauvaiſe qualité du ſang des regles. Car la véritable, auſſi-bien que la fauſſe conception, ſe fait par le mêlange de la ſemence de l'homme & de la femme, ainſi que nous l'avons prouvé ailleurs, & que nous le ferons en-

core voir dans la suite de ce discours.

La femme n'a pas la puissance de polluer comme l'homme, ni de se décharger de la semence superflue. Elle la garde quelquefois fort long-temps dans ses testicules ou dans les cornes de sa matrice, où elle se corrompt & devient jaune, trouble ou puante, de blanche & de claire qu'elle étoit auparavant. Au lieu que l'homme se polluant souvent, même pendant le sommeil, sa semence est toujours nouvelle, & ne demeure jamais dans ses conduits pour s'y corrompre, à moins qu'il ne soit incommodé. Alors sa maladie la rend souvent inféconde. Et si elle est en ce temps-là communiquée à une femme saine & fertile, ou elle ne cause point de génération, ou si elle en cause, elle fait un enfant malade & valétudinaire.

1. Tous les vices & les irrégularités de la conception viennent donc plutôt du côté de la femme que de l'homme. Si par hasard la semence de l'homme rencontre la semence corrompue de la femme, il ne faut pas alors en espérer de véritable conception. La semence

de l'homme a beau avoir toutes les qualités néceſſaires pour engendrer, elle ne peut néanmoins produire un enfant, ſi elle trouve des humeurs qui la rendent incapable de faire ſon action naturelle, ſi dans la matrice elle ſe mêle avec une ſéroſité corrompue & violente, qui détruit ſon ame, que *Galien* appelle eſprit génitif, &, ſi enfin entrant dans l'une de ſes cornes, & ſe communiquant à la ſemence de la femme, elle la rencontre trouble & incapable de recevoir ſes impreſſions. Car quelle apparence y a-t-il que la ſemence de la femme ſoit émue par les eſprits actifs de celle de l'homme, & qu'elle en ſoit comme caillée, pour me ſervir de l'expreſſion de l'Ecriture, ſi elle-même manque d'eſprit, & ſi elle a perdu par ſa corruption ce qu'elle avoit de meilleur & de plus actif?

Cependant la Nature, qui n'eſt jamais dans l'oiſiveté, ne laiſſe pas d'agir inceſſamment, & par le moyen des eſprits de la ſemence de l'homme, d'agiter, en quelque façon, la ſemence corrompue de la femme, qui n'ayant nulle diſpoſition à former les parties d'un

enfant, s'enfle ſeulement, ſe multiplie & ſe fermente en quelque façon.

Après quelques ſemaines, la boule ainſi enflée & jettée, par le mouvement de la trompe, dans la cavité de la matrice où elle s'enfle encore davantage, elle eſt là entretenue & fomentée par des humeurs ſéreuſes qui pénetrent les pores de ſa membrane, & qui lui communiquent de quoi la faire croître.

Deux mois & demi, trois ou quatre mois au plus, ne ſe ſont pas plutôt écoulés, que la Nature voyant qu'elle travaille en vain ſur une matiere, qui n'eſt point propre pour être animée, ſe défait enfin de ce faux germe par des efforts & des douleurs inſupportables, & par des accidents irréguliers. Car la femme qui le porte ſe ſent plus groſſe & plus incommodée que ſi elle avoit conçu un enfant; & la matrice, pendant le temps de la fauſſe groſſeſſe, faiſant tomber de ſon fond une roſée continuelle de ſang, s'épuiſe peu à peu elle-même, ce ſang ne pouvant être retenu par une boule inanimée. Enfin, après le temps preſcrit par la Nature, ce faux germe ſort quelquefois auſſi gros que

le poing, comme l'expérience me l'a montré. Il eſt couvert d'une peau aſſez dure, qui n'eſt autre choſe que la membrane, qui enveloppoit la ſemence de la femme, lorſqu'elle étoit dans l'une des cornes de la matrice. Si l'on coupe cette boule, on y trouve une humeur jaune & corrompue, ſouvent ſemblable à de la bouillie, & cette humeur n'eſt que la ſemence de la femme qui avoit de mauvaiſes qualités, & qui a été enſuite fomentée & entretenue par une ſemblable matiere.

2. La ſeconde eſpece de faux germe eſt d'une autre figure, & s'engendre d'une autre ſorte. L'eſprit génitif, qui réſide dans la ſemence de l'homme, quelque ſain & quelque actif qu'il puiſſe être, eſt preſque étouffé par le mêlange des humeurs crues & ſéreuſes qu'il rencontre quelquefois dans la matrice, dès qu'il y eſt entré, ſi bien que ſe coulant enſuite dans l'une de ſes cornes, il ne peut s'y faire aucune production, s'il y trouve de pareilles liqueurs qui ſoient rebelles à ſon impreſſion : d'où vient qu'il ne faut pas s'étonner, s'il ne peut imprimer ſon caractere

ſur des matieres ſi irrégulieres, & s'il ſe fait un faux germe ou une fauſſe conception. Il ſort ſeulement de la ſemence de l'homme, ainſi mêlée, quelques eſprits foibles & languiſſants, qui, pénétrant pluſieurs boules & le corps même de la femme, mettent plutôt ſes humeurs en mouvement qu'ils n'en entreprennent de génération.

Les eſprits de la ſemence de l'homme ne pouvant donc agiter la ſemence de la femme, ne laiſſent pas de pénétrer juſques dans la maſſe de ſon ſang qu'ils excitent tant ſoit peu, & qu'ils font ſuffiſamment fermenter pour faire dégoutter, dans la cavité des cornes, pluſieurs gouttes de ſemence dont pluſieurs boules ſont formées. Ces boules, qui n'ont pas tout ce qu'il faut pour la génération, ſont ſucceſſivement chaſſées dans la cavité de la matrice, après que la chaleur naturelle a fabriqué une petite peau mince à chacune de ces boules, comme le feu du four produit la croûte du pain.

Quelque-temps ne s'eſt pas plutôt écoulé, que toutes ces petites boules ſe joignant les unes aux autres par de pe-

tites fibres, ſont la grappe du faux germe, ou un corps à peu près ſemblable à la chair du cou du coq-d'Inde. Ces fibres charnues ſont produites par quelques gouttes de ſang, qui ſort plus ou moins abondamment, du fond de la matrice, dans le ſecond ou le troiſieme mois de la fauſſe groſſeſſe.

Je ne ſaurois prouver plus clairement ce que je dis, que par l'hiſtoire de Mademoiſelle L. que je ne veux pas répéter ici, & que j'ai rapportée tout au long au Chapitre précédent, art. 6. fig. 7. Ce que dit *Valleriola* ſur cette matiere de *Louiſon*, & de la femme de *Georges*, confirme encore ma penſée. La premiere, après ſix mois de groſſeſſe apparente, rendit une groſſe grappe membraneuſe, à laquelle une infinité de petites boules, ſemblables à des œufs de poiſſon, étoient attachées; elles contenoient une humeur qui étoit devenue jaune, trouble & puante, par un trop long ſéjour.

La Nature ne peut ſouffrir long-temps ces fauſſes générations. Elle s'en défait, quand elle le juge à propos, par des douleurs & des tranchées différentes

de celles des véritables accouchements. Car ce faux germe, auſſi bien que l'autre, ne ſéjourne guere plus de quatre mois, dans la matrice, ſans ſe corrompre; & s'il y demeure juſqu'au 5, 6, ou 7e. mois, qui eſt le plus long ſéjour de ces faux germes, l'expérience m'a appris que leurs humeurs ne ſont plus claires, ni blanches, mais jaunes, troubles, corrompues ou puantes.

3. La troiſieme eſpece de faux germe eſt un faux germe animé. Je le nomme ainſi, parce qu'il ne repréſente pas la figure d'un homme, mais de quelque autre animal. Il ſe forme de cette ſorte.

La ſemence qui eſt renfermée dans l'une des cornes de la matrice d'une femme, ne contient pas toujours des matieres entiérement corrompues & incapables de recevoir les impreſſions de la ſemence de l'homme, comme dans le premier & le ſecond faux germe. Elle ne conſerve pas auſſi des matieres pures comme dans la véritable conception : mais il arrive quelquefois que la liqueur de la boule eſt mêlée de bonnes & de mauvaiſes humeurs, comme nous voyons de bon & de mauvais ſang ſor-

tir d'une veine piquée : ſi bien que dans cette boule il y a des liqueurs flexibles & fécondes, & d'autres étrangeres & incapables de recevoir le caractere que peut leur imprimer la ſemence de l'homme.

Quelque forte & quelque active que ſoit cette ſemence, elle ne peut communiquer ſa vertu qu'aux matieres diſpoſées à recevoir ſon impreſſion ; de ſorte que ſi la ſemence de la femme & les eſprits de cette même ſemence ſont en petite quantité, & qu'outre cela ils ſoient en partie inflexibles, irréguliers & languiſſants, quelle apparence y a-t-il qu'ils deviennent fertiles, & qu'il s'en faſſe une véritable conception ?

Il ne ſe faut pas imaginer que l'intelligence ſe mette en peine de fabriquer le corps de ce faux germe. Dieu n'envoie point une ame immatérielle & incorruptible dans le corps de ce qui n'eſt point homme, mais toute la fabrique de ce corps doit être attribuée à l'ame qui réſide dans la ſemence de l'homme, qui agit comme elle peut en ſuivant les ordres que la Nature lui a preſcrits.

Cette ame donc, que l'on peut ap-

peller humaine, ſe voyant obligée, par la néceſſité de ſon eſſence, de faire un corps de la matiere qu'elle rencontre, s'acquitte de ſon devoir, & travaille inceſſamment ſur cette matiére inégale pour en faire quelque génération. Car comme la Nature veille inceſſamment à la perpétuité des hommes, elle aime beaucoup mieux faire travailler les agens ſur quelque matiere que ce ſoit, que de les laiſſer en repos. C'eſt ce qu'elle fait dans cette occaſion. Le défaut de matiere ne l'empêche point d'agir; & bien qu'elle ne manque pour former un enfant entier, & qu'elle ne trouve point de quoi pour faire les bras ni les jambes, elle ne laiſſe pas pourtant de fabriquer quelque choſe, qui reſſemble en quelque façon aux agens qui l'ont produit.

Quoique la matiere ſur laquelle l'ame travaille ſoit mêlée avec d'autre qui n'a nulle diſpoſition à la génération humaine, cependant elle qui a des diſpoſitions convenables, ſert à former un tronc animé qui reſſemble à un gros ver ou à un ſerpent, c'eſt-à-dire, que ce corps n'a ni bras ni jambes.

Si dans une autre occaſions elle rencontre un peu plus de matiere, pour former les bras & les cuiſſes d'un fœtus, alors elle ne fait que les commencer, ſans pouvoir les perfectionner faute de matiere, & ainſi ſes parties imparfaites n'étant pas porportionnées au reſte du corps, il ſe forme un fœtus qui reſſemble à un lézard, à un rat ſans queue & ſans poil, ou enfin à une grenouille.

Si dans une troiſiéme occaſion la boule où ſe forme le fœtus, eſt trop près de la matrice, & que là, elle ſoit trop preſſée par les membranes trop dures d'une de ſes cornes, & qu'outre cela le fœtus manque de matiére pour être formé, alors l'ame ne peut faire qu'un animal qui manquera de quelques parties, & qui aura les autres en même-temps difformes. C'eſt ce que l'expérience nous fait connoître, lorſqu'elle nous fait voir des femmes qui accouchent de quelque enfant qui a la figure d'un pourceau, d'un aigle, ou de quelqu'autre animal ſemblable.

La boule ou ce faux germe animé eſt formé, eſt chaſſée, avec le temps, dans la cavité de la matrice comme le ſont les

véritables enfants, & là cet animal recevant des cornes & du fond de la matrice des humeurs pour se nourrir & se perfectionner, croît de jour en jour, jusqu'à ce que la Nature en étant irritée s'en défasse avec peine, souvent avant neuf mois, & quelquefois aussi dans le terme ordinaire de la naissance des véritables enfants, ainsi qu'*Houllie* nous l'apprend, par l'histoire d'une femme qui accoucha de quelques enfants semblables à des grenouilles.

Quoique l'ame de la semence de l'homme, ou si l'on veut, les esprits de cette même semence soient affoiblis par le mêlange d'une matiére irréguliere avec laquelle ils se sont mêlés dans la matrice un moment avant la conception même, cependant ils ont encore la vertu de pénétrer le corps de la femme, & de faire leur impression sur toutes ses humeurs qu'ils mettent en mouvement, & qu'ils font ensuite cailler pour faire l'arriere-faix de ce faux germe animé. Car le sang des régles coulant du fond de la matrice, acheve de nourrir cet animal, comme il fait le véritable enfant. Mais parce que le sang de la femme,

auſſi-bien que la ſemence, a des parties hétérogènes, & eſt d'une ſubſtance toute différente les unes des autres; il ne faut pas s'étonner ſi l'arriére-faix, auſſi-bien que le faux germe, a des parties ſi difformes, & ſi peu ſemblables à celles d'un arriére-faix d'un véritable fœtus.

Il y en a qui ne peuvent croire que ces faux germes aient des cauſes naturelles, ainſi que nous venons de l'expliquer. Ils penſent que les Aſtres, par leurs diverſes rencontres, ſont la cauſe de la génération de ces animaux; mais, comme nous l'avons dit ailleurs, les Aſtres ſont trop éloignés de nous pour en être des cauſes prochaines. Ils ne font ſeulement que concourir en qualité de cauſe commune dans toutes les opérations véritables ou dépravées de la Nature.

Rondelet a une plaiſante penſée ſur la génération de ces faux germes animés. Il croit que, ſi les femmes engendrent des fœtus qui reſſemblent à des lézards, à des hériſſons, ou à d'autres pareils animaux; on doit les interroger pour ſavoir ſi elles n'ont point mangé d'her-

bes ou bû d'eau, qui conſervât la ſemence de ces animaux. Car il ſe perſuade que les vers, les grenouilles, ou les autres petits animaux, qui s'engendrent quelquefois dans les boyaux des hommes, ne peuvent venir que des ſemences qu'ils ont avalées, & que la chaleur naturelle a fait éclorre dans leur corps, ainſi que la ſemence de ces animaux étant diſtribuée parmi le ſang d'une femme peut être envoyée à la matrice, & y produire une eſpéce d'animal ſemblable à celle dont elle procéde.

Mais le ſentiment de *Gordon* & de quelques autres Médecins ſur cette matiere, eſt, ce me ſemble, bien plus probable que celui-là. Ils diſent que la mauvaiſe nourriture des femmes fait de mauvaiſe ſemence, & qu'elle eſt la cauſe de tous les déſordres qui arrivent dans la conception. C'eſt pour cela, ajoutent-ils, que l'on appelle *Freres des Lombards ou des Salernitains*, les faux germes animés que les femmes Italiennes engendrent quelquefois avec de véritables enfants, parce qu'elles ſe nourriſſent fort mal. Ainſi les fauſſes conceptions ſe font par un mêlange irrégu-

lier, & par une proportion inégale des ſemences des deux ſexes, comme ſix gouttes d'eſprit mêlées avec trois gouttes d'eau-forte, font mal fermenter la matiere ; mais il en faut ſix pour la bien faire agiter : j'en dis de même de la véritable conception, il faut une véritable & une égale portion de ſemence ſaine des deux ſexes pour la bien faire.

L'expérience confirme cette opinion, car dans tous les lieux de l'Europe, principalement dans les Méridionaux, où la plûpart des femmes ne ſe nourriſſent que d'herbes, de légumes ou de fruits qui font de mauvais ſang & de mauvaiſe ſemence, il arrive de pareils deſordes dans la génération. L'Italie & l'Eſpagne nous fourniſſent aſſez d'exemples ſur ce ſujet, que nous rapporterions ici, ſi nous ne craignions d'ennuyer le Lecteur qui pourra les lire dans les Auteurs qui les ont écrits.

Il eſt ſi vrai que la génération des faux germes ſe fait de la maniere que je l'ai dite, que ſi l'on corrige l'intempérie des entrailles des femmes, ſi l'on purifie leur ſang, & ſi l'on évacue ſes mauvaiſes humeurs qui font de mau-

vaiſe

vaiſe ſemence, on verra bien-tôt après arriver de véritables conceptions, ainſi que l'expérience nous le montre.

Après avoir prouvé que les faux germes ſe forment par les vices & les défauts de la ſemence, il faut expliquer à cette heure comment les fardeaux s'engendrent par l'abondance & la mauvaiſe qualité du ſang des régles.

Il y a deux ſortes de fardeaux qui n'ont de cordon ni l'un ni l'autre, comme a le véritable fœtus; l'un paroît avoir quelque principe de vie, & l'autre eſt tout-à-fait inanimé. Celui-là ne vient pas ſeulement de la ſemence de l'homme & de la femme mêlées enſemble, mais encore de beaucoup de ſang des regles, & c'eſt la raiſon pourquoi les bêtes n'en engendrent point, n'ayant pas tant de ſang de régles que les femmes, & celui-ci ne procéde que de la ſemence de l'homme, & du ſang des régles: ainſi que nous le ferons voir dans la ſuite de ce diſcours.

Le fardeau animé eſt une maſſe de chair couverte de peau ſans figure humaine, qui a des artéres & des veines avec quelque mouvement obſcur. Il ſe

forme de cette ſorte. Le ſang des régles ne ſort tous les mois du corps des femmes que par la fermentation que leur ſemence a excitée dans toute la maſſe de leur ſang, ainſi que nous l'avons prouvé ailleurs : ſi bien que ce ſang a toujours plus ou moins de ſemence dans ſa maſſe, & par conſéquent eſt plus ou moins ſuſceptible des impreſſions que peut lui faire la ſemence de l'homme. Car cette ſemence fait cailler le ſang de la femme, au lieu que la ſemence de la femme ne le met qu'en mouvement. C'eſt à la ſemence de l'homme que l'on doit attribuer la formation du fœtus & de l'arriere-faix, & c'eſt auſſi à cette même ſemence que l'on doit attribuer la vertu de faire les deux eſpéces de fardeaux, ſavoir, l'animé & l'inanimé, que nous ayons tous deux ſouvent obſervés dans les Hôpitaux des pays du Midi, où les femmes groſſes ſont reçues.

La ſemence de l'homme étant donc jettée dans la matrice, y trouve quelquefois tant d'humeurs qui embraſſent les parties actives de la ſubſtance, qu'elle ne peut pénétrer dans les cornes de la matrice pour y former un enfant. Elle

demeure dans le cavité comme engluée par l'abondance du ſang des regles qui l'empêche de faire ſon action. L'ame de cette ſemence qui veut inceſſamment agir, lorſqu'elle trouve de la matiere tant ſoit peu diſpoſée à recevoir ſon carectére, ne peut demeurer ſans rien entreprendre. Elle agit donc ſur la ſemence de la femme, qui depuis peu eſt ſortie en abondance des cornes de la matrice, & qui s'y trouve mêlée parmi beaucoup de ſang des regles. Elle en forme quelque choſe d'animé, mais quelque choſe d'informe. Elle y fait de la chair qui croît peu à peu, elle y forme des artéres, des veines, des ligaments, une peau, & donne à tout ce compoſé un mouvement tremblant & un ſentiment obſcur, comme la Nature en donne de ſemblables aux éponges. C'eſt de cette ſorte de fardeau qu'étoit celui qu'obſerva *Mathieu de Grados*, qui, après être né, ne vécut que quelques moments.

2. Mais ſi la ſemence de l'homme ſe mêle dans la matrice avec beaucoup de ſang des regles, parmi lequel il y ait fort peu de ſemence de femme, alors

il ne se fait nulle conception, le sang des régles étouffe presque l'ame & tous les esprits de la semence de l'homme, & s'il en reste quelques-uns, ils ne servent qu'à faire cailler & à former quelques veines parmi une chair sans figure, ou s'il se fait quelque sorte de conception, ce qui est animé ne vit pas long-temps; si bien que l'un & l'autre fardeau, c'est-à-dire, & celui qui a été peu de temps animé, & celui qui n'a jamais eu de principe de vie, demeurant l'un & l'autre fort long-temps dans la matrice, ils y croissent comme des potirons ou des truffes, & l'on en a vu y demeurer quelques années ou toute la vie même, comme la femme d'un Potier d'étain de Paris, qui porta un fardeau 17 ans, & qui en mourut, enfin, selon la remarque d'*Ambroise Paré.*

Tous ces faux germes & ces fardeaux se forment quelquefois tous seuls, comme nous venons de le dire, quelquefois avant le véritable enfant, & quelquefois aussi après, c'est-à-dire, par superfétation.

Il n'est pas plus difficile à croire que la véritale conception se fasse après la

génération d'un faux germe, ou d'un fardeau, que de croire que la superfétation soit possible : de laquelle l'on ne doute plus présentement, & que de croire aussi que le véritable fœtus se puisse former dans les entrailles d'une femme, après qu'elle a introduit dans la cavité de sa matrice un pessaisse pour la tenir assujettie, comme l'expérience me l'a fait voir, & que quelques autres histoires nous l'assurent. Car soit que le faux germe se forme dans l'une des cornes de la matrice, soit que le fardeau occupe son fond, cela n'empêche pourtant pas que le véritable fœtus ou que la semence de l'homme ne s'empare de la corne vuide.

La superfétation d'un faux germe ou d'un fardeau arrive quelquefois, lorsqu'un enfant est formé dans une des cornes de la matrice, & qu'il ne descend pas si-tôt dans sa cavité. Si, pendant ce temps-là, une femme amoureuse est caressée, alors elle peut concevoir une seconde fois, par la vertu de la semence de l'homme qu'elle reçoit dans les premieres semaines de sa grossesse, & ainsi donner lieu à une seconde gé-

nération, & à la formation d'un faux germe ou d'un fardeau, selon que la matiere sera disposée pour les former.

La semence de l'homme entre donc dans la même corne où la véritable conception se fait, pour y produire un faux germe animé, & y trouvant la semence de la femme vers l'extrémité de la trompe qui touche la matrice, elle imprime ses caracteres féconds sur une partie des humeurs qu'elle renferme, & qui sont propres à les recevoir. Mais, comme la corne de la matrice, où est le premier fœtus qui a toutes ses parties accomplies, en est irritée après quelques semaines, elle les jette dehors l'une & l'autre, le dernier conçu ne faisant que de recevoir ses premiers linéaments.

Le véritable & le faux fœtus tombent donc dans la cavité de la matrice, & là s'efforcent d'un côté & d'autre d'attirer des humeurs pour se nourrir ; mais comme le premier formé est le plus fort, il s'empare aussi de ce qu'il y a de meilleur dans les parties naturelles de la femme : au lieu que l'autre, étant languissant & par sa premiere conformation, & par la privation de l'aliment

qui lui est convenable, il demeure imparfait, & prend la figure qui répond aux animaux dont nous avons parlé ci-dessus.

Quelquefois, au contraire, le faux fœtus suce ce qu'il trouve de meilleur, & ne laisse au véritable que le superflu & les ordures; d'où vient que ce fœtus ne pouvant vivre de ce mauvais aliment, il languit & il meurt enfin avant que de naître. C'est de là qu'est venu la fable que l'enfant naissant étoit mordu par le faux germe animé, & que par ses morsures il l'empoisonnoit de son venin.

On peut ici former une question; savoir, si une femme peut engendrer un faux germe ou un fardeau, sans avoir été caressée d'un homme.

Ceux qui sont d'avis que les vierges, aussi bien que les femmes, sont sujettes aux désordres de la conception, comme *Jules Scaliger* & *Levinus Lemnius* le soutiennent, lorsqu'ils disent que *Galien* a justement comparé les œufs des poules aux fardeaux des femmes, & que ces animaux faisant des œufs sans mâle, une femme pouvoit aussi faire un fardeau sans la communication d'un

homme ; que la forte imagination d'une fille amoureuſe pouvoit faire une impreſſion ſuffiſante ſur des matieres renfermées dans ſes parties naturelles, & que de là il pouvoit ſe former auſſi-bien un fardeau que des taches ſur le corps d'un enfant : & qu'enfin on avoit des exemples de perſonnes d'une vie exemplaire, qui avoient engendré des fardeaux, ſans avoir été careſſées par des hommes.

Mais ce ſentiment, qui paroît favorable aux femmes qui ont proſtitué leur pudicité, ne ſauroit forcer l'eſprit de ceux qui ont examiné de bien près les actions de la Nature ſur le fait de la génération. Car il eſt aiſé de ſavoir par expérience que de toutes les Religieuſes & de toutes les filles qui ſont au monde, il n'y en a pas une qui ait engendré un fardeau, & nous n'avons point d'hiſtoire qui nous le faſſe remarquer ; & ſi nous en avons quelques-unes, elles nous ſont fort ſuſpectes, & nous les croyons ſuppoſées : car, outre pluſieurs raiſons, les filles n'ont pas les vaiſſeaux de la matrice aſſez ouverts qui puiſſent donner aſſez de ſang pour en former

un. Il n'y a que les femmes ſanguines & amoureuſes, qui ſoient capables de ces ſortes de générations, quand elles s'allient à contre-temps avec un homme. La forte imagination d'une femme, non plus que l'ardeur exceſſive de l'amour, ne ſont point capables de faire quelque ſorte de génération, comme *Levinus* nous le veut faire accroire. Car quelle apparence que l'action de l'ame, qui eſt immatérielle, puiſſe former des taches ſur le corps des enfants, & qui plus eſt un corps dans les flancs d'une femme ? C'eſt ce que nous avons examiné ailleurs, en parlant des taches des enfants, & que nous examinerons encore au Chapitre 7 de ce Livre.

Au reſte, on ne pourroit attribuer la cauſe efficiente de cette eſpece de génération qu'à la ſemence de la femme, qui ſe mêle parmi le ſang de ſes régles pour en faire un fardeau. Mais comment ſe pourroit-il faire que cette ſemence, qui originairement eſt du ſang féminin, pût avoir des parties ſi différentes entr'elles pour faire cailler le ſang dont elle procede, & de plus pour y former une peau, des artéres &

des veines ? Il n'y a que la ſemence de l'homme, qui eſt d'une toute autre matiere qui puiſſe cauſer ſes effets, & c'eſt à celle-là auſſi à qui l'on en doit attribuer la faute & la véritable génération humaine. *Une choſe ne peut agir ſur ſoi même :* il faut qu'elle ait des parties de différente ſubſtance pour mettre un corps en mouvement, & pour en former quelque choſe. Il eſt vrai que la ſemence de la femme peut faire mouvoir ſon ſang, comme ſur la bile lorſqu'elle y eſt mêlée, mais elle n'en peut rien former.

De plus, perſonne n'a dit juſqu'ici que le faux germe s'engendroit ſans la participation d'un homme, & cependant il eſt auſſi-bien une terreur de la conception, que le fardeau qui n'eſt que la chair de l'arriere faix mal faite.

Diſons encore que, ſi le fardeau pouvoit ſe former ſans la ſemence d'un homme, nous ne verrions pas ſi ſouvent des enfants conçus & liés avec des fardeaux, & *Alexandre Benoît* ne nous feroit point obſerver un enfant de quatre ou cinq mois, étouffé au milieu d'un fardeau dont il tiroit ſon aliment com-

me de la chair de l'arriere-faix. Et *Kerkringe* ne nous en montreroit pas un autre, comme nous l'avons remarqué ci-dessus.

Ajoûtons à cela, que si le sang des regles s'est caillé quelquefois, & qu'en sortant il ait donné des marques d'un fardeau, comme le témoigne *Marcellus*, on doit croire que ce n'étoit que du sang qui se caille aisément, lorsqu'il est pur & qu'il est hors de ces vaisseaux : si on le met en l'eau, il se dissout incontinent, & on voit par-là que ce n'est que du sang en grumeaux, & non une fausse conception.

On peut encore dire que l'équivoque du mot de *Fardeau*, a été la seule cause que plusieurs Médecins ont cru que le fardeau pouvoit être engendré sans la participation d'un homme. Ils étoient fondés sur les écrits de quelques anciens Médecins, qui ont pris le fardeau pour une humeur de la matrice : mais la génération de ce fardeau ne dépend point du commerce d'un homme avec une femme : il n'en est pas de même de celui dont nous parlons, qui ne peut

être engendré ſans que l'homme y ait contribué de ſa part.

Enfin, les œufs de poule n'ont nulle proportion aux fardeaux des femmes. Il eſt vrai que les femmes ont des matieres qui répondent aſſez bien aux matieres des œufs, & que celles qui jouiſſent d'une ſanté parfaite, & qui ſont dans une belle jeuneſſe, rendent ſouvent de la ſemence proportionnée au blanc de l'œuf, & des regles qui répondent au jaune, & qui ont l'une & l'autre les mêmes uſages : mais l'expérience nous a montré que cette ſemence & ce ſang des régles n'engendroient rien, s'ils n'étoient touchés par un homme, comme il ne ſortiroit point de poulet d'un œuf, à moins qu'il ne fût rendu fécond par la ſemence du coq.

On peut donc conclure après *Hyppocrate*, *Ariſtote*, *Galien*, & pluſieurs autres, que les fauſſes générations ne ſe peuvent faire ſans qu'une femme ait été careſſée par un homme.

Il ſeroit bon de rapporter ici les ſignes des faux germes & des fardeaux, pour les diſtinguer d'avec la véritable

grosseſſe, puiſque c'eſt principalement l'affaire d'un Médecin qui ne doit jamais s'y tromper.

Si donc une femme eſt groſſe d'un faux germe ou d'un fardeau, elle a plus de douleur au ventre, que celle qui l'eſt d'un véritable enfant. Sa douleur procédant plutôt d'une cauſe qui eſt contre les loix de la Nature, que de celle qui eſt contre ſes équitables décrets.

D'ailleurs, elle a les mammelles moins dures & moins pleines de lait : il y en a même qui manquent de lait, & qui nous marquent par-là qu'elles n'ont point d'enfant dans les entrailles.

Au reſte, le fardeau n'ayant point de mouvement par lui même, il tombe du côté que la femme ſe tourne, au lieu que l'enfant demeure attaché par ſa propre vertu, dans le lieu où il eſt, & qu'on le ſent mouvoir de bas en haut, quand on met la main ſur le ventre d'une femme groſſe de cinq ou ſix mois ; ce que l'on n'apperçoit ni dans un faux germe, ni dans un fardeau.

Enfin, une femme a beaucoup plus de peine & plus de tranchées à rendre

un faux germe ou un fardeau, qu'un enfant qui donne le branle aux couches, au lieu qu'un fardeau étant immobile, les efforts doivent tous venir du côté de la mere.

CHAPITRE VI.

S'il y a un Art pour faire des Garçons ou des Filles.

LA Nature a fait tant d'impreſſion ſur les hommes, ou par la loi qu'elle a imprimée dans leur cœur, qu'en dépit d'eux, ils ont une envie ſecrette de ſe perpétuer. Cette paſſion eſt extrême dans quelques perſonnes, & il s'en eſt vû qui n'ont rien épargné pour avoir des ſucceſſeurs, principalement du ſexe le plus noble. L'art qui enſeigne ce ſecret ne ſauroit être trop eſtimé, puiſque c'eſt ſouvent delà que dépend le bonheur des Royaumes, & la tranquillité des familles.

Avant que de découvrir les regles de cet art, & que de dire ce que l'expérience m'a fourni ſur cette matiere, il

me semble qu'il faut auparavant expliquer de quelle maniere s'engendrent les garçons & les filles, afin de faire des remarques plus exactes pour les regles que l'on en doit établir, & pour fortifier en même-temps mon opinion sur la formation de l'homme, que j'ai exposée au Chapitre quatrieme de cette Partie.

J'avoue que la question est grande, par laquelle on demande s'il y a un art pour faire des garçons ou des filles, & qu'elle est peut-être la plus difficile qui soit dans la Médecine : je crois néanmoins qu'elle deviendra aisée à comprendre & à décider, si l'on veut entrer dans ma pensée, qui explique assez probablement, si je ne me trompe, l'origine & le progrès de la génération. Ce n'est pas qu'il n'y ait grandes difficultés ici, aussi-bien qu'ailleurs, mais il me semble qu'il y a plus de vraisemblance dans cette opinion que dans toute autre.

Tout le monde demeure d'accord, qu'à parler en général, le tempérament des hommes est fort différent de celui des femmes : que les hommes sont plus

chauds & plus ſecs : qu'ils ont une chair plus reſſerrée, une peau plus rude, des membres plus forts & plus robuſtes, un eſprit plus pénétrant : qu'ils vive d'aliments plus durs, plus chauds & plus ſecs, & que leur exercice eſt ſouvent plus violent. Les femmes au contraire ſont plus froides & plus humides ; c'eſt-à-dire, moins chaudes, moins ſeches, elles ont une chair plus mollette, plus délicate & plus polie, un eſprit plus aiſé, elles uſent d'aliments plus froids & humides, enfin elles ſont preſque toujours dans l'oiſiveté.

Si la nature des hommes & des femmes eſt de la ſorte, il eſt certain que les uns & les autres ont puiſé cette nature & leur inclination, qui en eſt comme un effet inſéparable, qu'ils l'ont puiſée, dis-je, dans les flancs de leurs meres, lorſqu'elles leur ont fourni la premiere matiere, dont ils ſont compoſés.

Pour expliquer cette penſée, on doit ſe reſſouvenir de ce que j'ai dit ailleurs, & réfléchir un peu ſur les principes de notre formation.

Dans une femme féconde les cornes de la matrice ſont remplies de ſemence qui ſe change en petites boules groſſes à peu près comme de petits pois, leſquelles ſont rangées dans leurs petites cellules, comme ſont, en quelque façon, les œufs dans l'ovaire d'une poule, dont il naît pluſieurs enfants, quand la ſemence de l'homme en a touché pluſieurs. La boule, que la ſemence de l'homme a rendu féconde, conſerve, parmi ſes liqueurs, le germe d'un enfant qui, d'abord, ſans doute eſt moindre qu'un Citron, & qui a été formé, ſi c'eſt un garçon, d'une matiere chaude, ſeche & épaiſſe, pleine de feu & d'eſprit, avec des pores reſſerrés & des parties preſſées. Mais ſi c'eſt une fille, la matrice en eſt moins chaude, plus humide & plus délicate. Les parties en ſont plus déliées, & les pores plus ouverts & plus polis. Elle ne contient pas tant de feu, & il n'y a pas une ſi grande abondance d'eſprits : ſi bien que la différence de l'un & de l'autre ſexe ne vient que de la diverſité des ſubſtances des ſemences du pere & de la mere, de leurs qualités premieres, & de celles

que l'on appelle de la matiere. Entre ces deux diſpoſitions de la ſemence féconde de la femme, il y en a une troiſieme qui tient le milieu, & qui a ſon projet extrêmement tempéré dans toute ſorte de maniere, ſi bien qu'il naîtroit de là un hermaphrodite, s'il n'étoit déterminé pour un garçon ou pour une fille, par l'ame de l'homme, & par l'activité de la ſemence, comme nous le verrons ci-après dans une Diſſertation particuliere.

Hercule, ſi nous en croyons les Poëtes, étoit ſi robuſte, qu'il n'engendra preſque jamais d'enfants qui ne fuſſent mâles, & entre ſoixante & douze qu'il fit, il ne s'y trouva qu'une ſeule fille. Mais, ſans m'arrêter à ce qui pourroit paroître fabuleux, je trouve dans l'Ecriture que *Gédéon*, qui fut l'un des Princes du peuple Hébreu, étoit d'un tempérament ſi chaud & ſi actif, qu'il engendra ſoixante & onze enfants mâles ſans qu'il ſoit parlé d'aucune fille.

Lorſque la matrice reçoit la ſemence de l'homme, & que ſes cornes, par une vertu particuliere attirent cette humeur, pour la communiquer à la ſemence de

la femme, qui a de la disposition à recevoir une impression subite par l'activité de la matiere spiritueuse de l'homme, alors l'ame & les esprits de cette matiere agissante, servent de principe subalterne à tout ce bel ouvrage. Si ces principes trouvent une boule, où il y ait un germe de garçon, ils lui donnent de la fécondité en faisant fermenter toutes les petites parties de l'humeur qui y est renfermée. Ils pénétrent & excitent ce petit projet que l'intelligence de la mere avoit commencé à former. Mais si l'ame & les esprits qui sont enveloppés dans la semence de l'homme, touchent & rendent féconde une autre boule qui ait des dispositions à faire une fille, la semence de l'homme y fera les mêmes impressions, puisque souvent elle est indifférente à toute sorte de sexe, ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs.

Les inclinations secretes, qui nous sont naturelles, découvrent infailliblement les principes de la génération de l'un & de l'autre sexe ; car si je puis raisonner des causes par ses effets, il me sera permis de dire que, comme les

hommes ſont naturellement robuſtes ; & qu'avec cela ils ont un appétit naturel à vivre d'aliments chauds & ſecs, à s'occuper inceſſamment, & à ſe donner de la peine à la guerre & aux grandes affaires, on doit conclure que leurs principes ſont plus forts & plus groſſiers que ceux dont les femmes ſont faites. Il s'en trouve peu qui haïſſent le vin, & qui rejettent les choſes qui leur piquent la langue. Les femmes au contraire ſont naturellement délicates, & leur inclination, pour parler en général, ne ſe porte guere au travail. Elles uſent, par une coutume naturelle, d'aliments froids & humides, qui ſont proportionnés à leur tempérament, & il ne s'en eſt guére vu qui n'aimaſſent, avec paſſion, & le lait & les fruits ; la Nature leur demandant, par un appétit ſecret, de quoi faire ſubſiſter toutes leurs parties par des choſes qui leur ſont proportionnées.

Les principes de l'homme & de la femme ſont donc fort différents, puiſque l'un & l'autre ont des inclinations ſi oppoſées. Le principe de l'un eſt plus chauds, plus ſec & plus reſſerré ; &

le principe de l'autre plus froid, plus humide & plus mollet.

L'expérience nous fait connoître cette vérité ; car une femme grosse d'un garçon sera ordinairement plus vermeille, se portera beaucoup mieux, que si elle l'étoit d'une fille : la chaleur d'un garçon échauffe & excite la mere, au lieu qu'une fille, par sa froideur, augmente le froid & l'humide de son tempérament ; ce qui la rend valétudinaire & malade pendant toute sa grossesse.

S'il se rencontre quelquefois des femmes qui soient d'un tempérament plus chaud que quelques hommes, on n'en doit pas imputer la cause à la Nature, mais aux humeurs de la mere qui les a portées dans ses flancs, au lait de la nourrice qui les a allaitées, à l'exercice & aux aliments chauds dont elles ont usé pendant leur vie.

1. Ainsi ce n'est pas la matrice qui est la principale cause des mâles ni des femelles. Elle n'est que le champ de la Nature, où l'on séme, puisqu'elle ne fait pas la génération, & ne reçoit que ce qu'on lui envoie de côté & d'autre-

Elle s'occupe seulement à préparer la semence de l'homme, & à l'attirer dans ses cornes. Elle favorise ensuite la conception. Elle fomente les nouveaux germes, & leur distribue l'aliment dont ils ont besoin. Enfin, elle agit comme une bonne mere, qui fait vivre sont enfant aux dépens d'autrui.

Bien qu'il semble qu'elle soit plus chaude du côté droit, à cause du foie qui y est placé que du côté gauche, l'expérience, cependant, nous montre qu'elle reçoit également de l'un & de l'autre des matieres plus ou moins chaudes. Et il s'est aussi-bien trouvé des garçons du côté gauche de la matrice, que des filles du côté droit. Nous avons même quelquefois trouvé, dans la dissection de quelques femmes, un mâle & une femelle du même côté : de sorte que ce n'est ni la matrice ni ses parties droites ou gauches qui sont la cause de la différence des sexes.

2. Ce n'est pas non plus le sang des regles, car lorsque l'embrion se nourrit de sang, il a déja acquis la nature & son sexe, & il seroit alors impossible de les lui faire changer. Les aliments peu-

vent, à la vérité, altérer notre tempérament, mais ils ne sauroient jamais le transformer dans un autre, bien loin de pouvoir faire changer nos parties de lieu & de figure.

3. L'imagination de la femme, quelque forte qu'elle soit, ne peut encore produire cet effet. Car, combien y a-t-il de femmes qui n'ont que des filles, & qui ne peuvent avoir des garçons, bien que leur imagination soit incessamment embarrassée, & comme farcie de l'idée de ces derniers? L'imagination ne change ni nos humeurs ni leur tempérament; la bile ne sauroit par sa force devenir pituite, & la matrice, qui a des dispositions pour une fille, ne sauroit par son moyen en avoir pour un garçon, le tempérament de l'un & de l'autre étant trop éloigné, leur matiere trop opposée, & leurs parties trop différentes.

4. L'expérience nous apprend qu'on fait des garçons & des filles en quelque temps de Lune que ce soit; & bien que la Lune ait beaucoup d'empire sur nos humeurs, & qu'elle préside d'autant plus à la génération, qu'elle joint ses influences à celles du Soleil, & des au-

tres Aſtres, cependant je ne crois pas qu'elle puiſſe faire changer les ſexes, car quoiqu'elle enfle & multiplie la ſemence dans ſon croiſſant & dans ſa vigueur, & qu'elle en diminue la force, dans ſon décours & dans ſa défaillance, on ne peut pourtant la regarder que comme une cauſe fort éloignée pour la différence du ſexe. Enfin, les maquignons & les métayers perdent leur peine, quand ils lient aux étalons & aux taureaux leur teſticule gauche pour avoir des chevaux & des taureaux, ou le teſticule droit pour s'acquérir des cavales & des vaches, puiſque l'expérience nous a déſabuſés, là-deſſus, & nous a fait voir que les hommes qui avoient perdu, à la guerre, le teſticule droit, ne laiſſoient pas d'engendrer des enfants de divers ſexes.

Il eſt donc véritable que ce n'eſt ni la matrice, ni le ſang des regles, ni l'imagination de la femme, ni la ligature des parties générales du mâle, ni enfin les Aſtres qui ſont les cauſes prochaines de la génération des mâles & des femelles : mais que c'eſt plutôt la diſpoſition, & le tempérament de la matiere dont

dont nous ſommes formés, ainſi que nous l'avons fait voir ci-deſſus.

Après avoir expliqué le plus exactement que nous avons pû, les premieres cauſes de la génération des garçons & des filles, & en avoir découvert les cauſes immédiates par le moyen de la matiere qui ſert à les former, il faut preſentement donner des regles pour engendrer cette matiere, & ces eſprits qui contribuent à la différence des ſexes.

Premiere Regle. On ne voit guere de trop jeunes ni de trop vieilles gens engendrer des garçons. Ils ne font ordinairement que des filles. La chaleur naturelle eſt trop foible dans les premiers pour cuire & perfectionner la ſemence. Les derniers ſont trop languiſſants, & la glace de leur âge s'oppoſe à l'abondance & à la chaleur des eſprits qui doivent contribuer à former un garçon. Et parce que la ſemence n'eſt qu'un excrément de tout le corps, & des teſticules, il faut que toutes les parties ſoient fortes & vigoureuſes, pour engendrer de la matiere à faire

un garçon, ce qui ne ſe rencontre ni dans les uns ni dans les autres.

Deuxieme Regle. La façon de vivre eſt une des principales cauſes du ſang & des humeurs : ſi l'on mange & que l'on boive des choſes ſucculentes, chaudes & pleines d'eſprits, les humeurs participent de ces mêmes qualités, & la ſemence a alors des diſpoſitions pour un garçon à venir. Mais ſi les aliments ſont froids, quelle apparence qu'elle puiſſe ſervir à engendrer de la matiere pour former un garçon ? Elle n'aura tout au plus que des diſpoſitions pour le corps d'une fille. Et l'expérience nous apprend que ceux qui ſe nourriſſent d'aliments chauds & ſucculents, & de chair d'animaux laſcifs, acquierent par-là non ſeulement la force d'engendrer, mais auſſi de faire un garçon, pourvu qu'il y ait tant ſoit peu de vivacité dans leur tempérament.

Troieſime Regle. Il n'eſt pas beſoin de manger ni de boire beaucoup, & à contre-temps, quand on a deſſein de faire un garçon. La chaleur eſt plus vive & plus forte quand nous ſommes ré-

glés. L'excès cause des crudités, & l'on ne voit guere d'hommes ni de femmes déréglés à table qui engendrent des garçons. Leur semence n'a presque point de chaleur ni d'esprits : & parce qu'elle est indigeste & imparfaite, elle n'est propre qu'à former une fille.

Quatrieme Regle. Si le manger & le boire éteignent notre chaleur naturelle, quand nous en usons avec excès, l'action déréglée de l'amour nous épuise & nous rafraîchit de telle sorte, qu'après nos embrassements réitérés, nous n'engendrons que des filles. L'expérience nous le fait voir dans les jeunes gens, qui, dans les premiers jours de leur mariage, se caressent si éperduement, qu'ils n'engendrent point du tout, ou s'ils engendrent ce n'est ordinairement que des filles. Que l'on fasse réfléxion sur tous les mariages que l'on fait aujourd'hui parmi les hommes, l'on y verra, sans doute, beaucoup plus de filles aînées, que l'on n'y rencontrera de garçons. Les Jardiniers impatients ne recueillent jamais de bonnes graines. Ils défaisaisonnent toujours la terre, & quand ils veulent la semer, ou ils sont

fruſtrés de leur attente, ou les plantes qui en viennent ſont foibles & languiſſantes. Nous nous preſſons trop pour l'ordinaire, quand nous nous careſſons ; & ſi nous ſavions nous modérer, notre ouvrage ſeroit plus parfait, & dureroit plus long-temps. Si lorſque nous careſſons une femme nous nous contentions d'une fois, il en naîtroit apparemment un garçon, au lieu que, ſi par haſard une femme conçoit de la ſeconde ou de la troiſiéme fois qu'on l'embraſſe l'une après l'autre, il n'en naîtra aſſurément qu'une fille, ou s'il reſte encore quelques eſprits vifs & pénétrans dans la matiere qui doit ſervir pour un garçon, il ſera fort petit, & peut-être défiguré par le peu de matiere & d'eſprits que lui fournira ſon pere.

Nous voyons tous les jours des jeunes femmes qui n'ont fait que des filles avec un homme, & qui, étant mariées avec un autre ne produiſent que des garçons. La chaleur de notre jeuneſſe nous précipite dans les délices de l'amour : notre ſemence n'eſt pas plutôt faite, qu'elle eſt épanchée, & nos emportements amoureux durent ſouvent

dans les deux ſexes juſqu'à l'âge de 25 ou de 30 ans. Mais ſi un homme ne careſſoit ſa femme que trois ou quatre fois le mois, la ſemence de l'un & de l'autre ſeroit plus cuite, plus épaiſſe, & plus remplie d'eſprits. Elle auroit plus de diſpoſition à former un garçon que ſi on l'épanchoit plus ſouvent. Et c'eſt aſſurément pour cette raiſon que les vieillards font quelquefois des mâles ; car comme ils manquent preſque de chaleur naturelle, & que leur ſemence eſt crue & foible, s'ils n'attendoient deux ou trois mois pour donner le temps à la Nature de la cuire & de la perfectionner, ils ne ſauroient déterminer la ſemence de la femme à leur donner un ſucceſſeur.

Cinquieme Regle. L'expérience m'a fait encore remarquer, que ſi les femmes, qui ont des regles modérées, conçoivent après leur écoulement, elles font pour l'ordinaire des garçons : mais ſi elles ont des regles abondantes, & qu'elles engendrent avant que ces regles paroiſſent, ou dès qu'elles finiſſent, elles font toujours des filles. Si nous examinons la cauſe de ces différentes

productions que nous avons ſouvent obſervées, nous trouverons qu'elles prouvent clairement l'opinion que j'ai établie. Car les femmes qui ont abondamment leurs regles, étant d'un tempérament plus humide que les autres, elles ne peuvent produire en elles-mêmes de ſemence propre à faire un garçon, puiſque la complexion de leurs corps & de leurs humeurs eſt oppoſée à la génération d'un mâle. Dans le temps que les regles coulent encore, la matrice en eſt humectée & rafraîchie tout enſemble, & bien que cette partie pût réſerver alors une ſemence pleine de chaleur & gonflée d'eſprits, ſon intempérie, & celle de tout le corps, ſeroit pourtant une cauſe qui diminueroit cette même chaleur, & qui diſſiperoit une partie de ces eſprits. Au lieu qu'une femme qui a ſes regles modérées, eſt agitée d'autant de feu & de chaleur qu'il lui en faut pour un garçon : la ſemence qu'elle engendre eſt chaude, ſéche & bien cuite, & après que ſa matrice s'eſt une fois défaite de toutes ſes impuretés, & qu'elle a été échauffée par le paſſage du ſang qui a coulé avec médiocrité,

elle devient encore mieux disposée qu'auparavant : si bien que la semence de l'homme y arrivant, elle la dissoud & la raréfie alors plus promptement, pour la faire devenir propre à donner des caracteres de fécondité au projet du mâle qu'elle conserve.

Sixieme Regle. Enfin, j'ai aussi observé que les régions du Midi n'étoient pas si peuplées d'hommes que celles du Septentrion. Qu'il y avoit dans les premieres, six fois plus de femmes que d'hommes, & que dans les autres les hommes égaloient presque en nombre les femmes, ou les surpassoient même. Il est aisé, ce me semble, d'en découvrir la cause

La chaleur des pays Méridionaux diminue insensiblement la chaleur naturelle. Elle dissipe continuellement des esprits en tenant toujours ouverts les pores du corps : si bien que l'on n'est ni si vigoureux, ni si grand mangeur que dans les pays tempérés ou froids. Les humeurs ne sont pas si bien digérées dans ceux-là que dans ceux-ci, & la semence dans les premiers est plus propre à engendrer des filles qu'à faire

des garçons. Je dirai encore que parce que les hommes y ſont inceſſamment pénétrés d'une chaleur étrangere, & qu'ils ont accoutumé de jouir des femmes avec excès, ils ont une ſemence crue, indigeſte, qui eſt toujours diſpoſée à faire des filles. J'ajouterai à ces raiſons, que les femmes étant dans une continuelle oiſiveté, & leur beauté conſiſtant à ne point marcher pour être trop groſſes, quelle apparence y a-t-il que dans cet état elles puiſſent avoir une ſemence forte & bien digérée, & que l'intelligence puiſſe former dans leurs flancs le projet d'un garçon d'une matiere ſi mal cuite ; au contraire, dans les pays tempérés, & dans ceux qui ſont médiocrement froids, on a beaucoup plus de chaleur naturelle. Le froid bouchant les pores des corps en empêche la diſſipation, & la ſemence étant par cette raiſon plus chaude & plus remplie d'eſprits, on engendre auſſi plus de garçons que de filles.

C'eſt encore pour cela même que l'on fait plutôt des mâles, pendant que le vent ſouffle du côté du Nord. En effet, les vents froids qui regnent dans

nos climats le matin & le soir, pendant les saisons les plus chaudes, empêchent l'épuisement de notre chaleur naturelle, en arrêtant nos esprits qui se dissiperoient autrement. C'est dans ce temps-là que notre chaleur & nos esprits se multipliant dans nos corps, vivifient & animent, pour ainsi dire, la semence qui doit servir de principe à un garçon : & s'il est vrai que les Bergers ayant remarqué la vertu de ce vent sur leurs troupeaux, font tous leurs efforts pour les faire accoupler pendant qu'il souffle, dans l'espérance de profiter plus sur les béliers, qu'ils ne feroient sur les brebis : ou pour bien dire qu'il n'a pas moins de pouvoir sur la génération des hommes.

Pour moi j'ai observé que le vent du septentrion a une telle propriété pour conserver la vie des animaux, & pour fortifier leur chaleur, que si, par exemple, on tire hors de l'eau des carpes ou des anguilles, & puis qu'on les mette dans de la paille, le ventre en haut, on empêchera, par ce moyen, les premieres de mourir pendant trois jours, & les autres pendant six : ce que l'on ne

ſauroit ſeulement faire pendant un jour entier, lorſque le vent de Midi ſouffle médiocrement.

En effet, il affoiblit les animaux en diſſipant leur chaleur naturelle, & en faiſant évaporer leurs eſprits : ſi bien que la coction ſe fait alors fort mal, le ſang & les humeurs ſe diſtribuent très-lentement, & la ſemence ne peut avoir des eſprits que pour animer le corps d'une femelle.

On doit donc conclure, après toutes ces raiſons, qu'il y a un art pour faire des garçons ou des filles, & que ſi l'homme & la femme ſe marient, lorſqu'ils ne croiſſent plus, s'ils obſervent également la façon de vivre que je viens de preſcrire, s'ils ne ſe careſſent que rarement, & qu'ils donnent le temps, l'un & l'autre, à la chaleur naturelle de cuire leur ſemence, & à l'ame de la perfectionner ; & s'ils attendent qu'un vent ſouffle du Septentrion au plain de la Lune, je ſuis très-perſuadé, par l'expérience que j'en ai, qu'ils feront un garçon plutôt qu'une fille.

CHAPITRE VII.

Si les enfants sont bâtards ou légitimes quand ils ressemblent à leur pere ou à leur mere.

PArce que la plupart des Jurisconsultes, avec quelques savants Médecins, soutiennent qu'une femme pensant fortement à son mari, au milieu de ses plaisirs illicites, fait, par la force de son imagination, un enfant qui ressemble parfaitement à celui qui n'en est pas le pere : il sera bon à examiner si la ressemblance d'un enfant dépend de l'imagination, ou de quelque autre cause. C'est pourquoi nous rechercherons ce que c'est que la ressemblance des enfants à leurs ancêtres ; nous en établirons les différences, & nous tâcherons d'en découvrir les causes les plus véritables.

La ressemblance, selon le plus commun sentiment, est une qualité naturelle qui fait les hommes semblables les

uns aux autres, si bien qu'en les regardant, ou en les voyant agir, on se trompe souvent, comme fit autrefois, à Rome, le Magistrat *Antonius*, qui acheta pour Jumeaux deux beaux garçons, que *Torannius* lui vendit bien cher, quoique l'un fût Asiatique, & l'autre Européen.

Les enfants ressemblent, en trois façons, à ceux dont ils sont issus. Ils leur ressemblent, dis-je, ou en qualité d'homme, ou en qualité de mâle & de femelle, ou en qualité de particulier, de sorte que l'espece, le sexe & l'individu établissent les trois sortes de ressemblances; & pour ne parler ici que de la derniere, je dirai que les enfants ressemblent à leur pere ou à leur mere, dans l'ame & dans le corps.

Quoique l'ame de l'homme soit d'une matiere extrêmement subtile, que nous ne pouvons découvrir avec les yeux, elle nous donne pourtant des marques de ressemblance par les effets qu'elle produit. Les passions & les inclinations des enfants nous font connoître ceux dont ils ont été engendrés. Je ne parle point ici de l'ame immortelle,

que j'ai nommée intelligence, je suis persuadé qu'elle n'est pas matérielle, & qu'elle est d'une autre nature que l'ame, qui est la principale cause de la ressemblance. Cette âme dont nous parlons nous donnera, par exemple, des marques d'une exacte économie dans le fils, comme nous l'avons observé dans le pere, & elle inspirera à ce même enfant les inclinations criminelles que l'on remarque dans la mere. L'ame de cet enfant ressemble donc, par ses qualités, à son pere & à sa mere. Pour le corps il aura des proportions & des ressemblances à la figure, à la couleur & aux actions de ceux qui l'ont engendré; ou bien il ressemblera à son grand-pere ou à son oncle; ou enfin il ne ressemblera ni aux uns ni aux autres, mais il retiendra les deux autres sortes de ressemblances dont nous avons parlé ci-dessus.

J'avoue qu'il est fort difficile de découvrir les causes de toutes ces ressemblances, depuis que nous avons perdu la science qu'en avoient les *Psylles* : ce qui a fait que les anciens ont été si partagés sur cette matiere, & que presque

tous les Juriſconſultes ont plutôt attribué la cauſe de la reſſemblance à l'imagination de la mere, qu'à toute autre choſe.

Mais, avant que de dire ce que je penſe ſur cette reſſemblance, il me ſemble que je dois auparavant examiner ſi l'imagination en peut être la véritable cauſe.

1. Les Juriſconſultes diſent, après quelques Médecins, que la femme a l'imagination ſi prompte, & l'eſprit ſi vif, que l'on ne doit pas s'étonner ſi elle imprime ſur ce qu'elle conçoit dans ſes entrailles, la reſſemblance de ce qu'elle deſire avec paſſion, & de ce qu'elle s'imagine fortement; de ſorte que, ſi par exemple, elle a un apétit déréglé pour le vin, pour les mûres, ou pour quelque autre choſe, ou qu'elle s'imagine fortement être careſſée par quelque perſonne, ſon imagination eſt tellement attachée à ces ſortes d'objets, que l'expérience nous fait voir tous les jours que l'enfant qui ſe forme alors dans ſon ſein, recevoit les marques des deſirs ou des idées de ſa mere. Juſques-là même qu'il s'eſt trouvé des femmes

blanches engendrer des enfants noirs, semblables aux Ethiopiens, pour avoir contemplé trop attentivement, pendant qu'elles concevoient, ou aussi-tôt après avoir conçu, des Maures, soit réellement ou en peinture. L'imagination est si forte dans quelques femmes, qu'elles envoient de leur cerveau, à l'enfant qui se forme dans leurs entrailles, les corpuscules des objets externes qu'elles y ont reçus; de sorte que ces images corporelles se communiquent aux parties tendres de l'enfant par une suite de nerfs qui viennent du cerveau de la mere.

2. Bien que les bêtes femelles aient des ames incomparablement moins mobiles que les femmes, les Naturalistes nous font pourtant remarquer qu'elles ont assez de force pour faire ces impressions sur leurs petits : car, si l'on enveloppe d'un mouchoir blanc le cou d'un Paon qui couve, ou que l'on peigne, de diverses couleurs, les œufs d'une poule qui couve aussi, les petits du paon deviendront tous blancs, & les poulets tous bigarrés.

Mais, parce que l'imagination de la femme eſt beaucoup plus vive que celle de ces animaux, elle communique auſſi plus fortement à ſon enfant ce qu'elle s'eſt une fois vivement imaginé : de ſorte que, ſi elle penſe vivement à ſon amant, à ſon oncle ou à ſon grand-pere, lorſqu'elle conçoit, l'enfant qu'elle engendrera ſera tout ſemblable à l'une de ces perſonnes.

3. La reſſemblance n'eſt pas une preuve de filiation, ſelon le ſentiment des mêmes Juriſconſultes. L'enfant qui reſſemble à ſon pere n'eſt pas pour cela légitime. L'on ne ſauroit, ſur cette conjecture, le déclarer héritier de ſon pere. Sa mere, dans des embraſſements illégitimes, a pu l'avoir engendré, avec cette reſſemblance, par la force de ſon imagination ; car en penſant toujours à ſon mari lorſqu'elle étoit entre les bras de ſon amant, elle a imprimé ſur le corps tendre de l'enfant qu'elle concevoit alors, les traits du corps, & tous les caracteres de l'ame de celui ſur lequel ſon imagination étoit fixement arrêtée. Sans doute que ce fût la même cauſe pour laquelle un Cuiſinier de Rome reſſem-

bloit si bien à *Pompée le Grand*, que plusieurs le prenoient pour ce grand Capitaine.

On peut dire à tout cela qu'il est vrai que notre ame étant liée à notre corps aussi étroitement qu'elle l'est, peut faire sur nous de violentes impressions; l'expérience de tous les jours nous en donne assez de preuves. Mais je ne saurois me persuader que l'action de cette même ame soit capable de produire les ressemblances dont il s'agit. Ceux qui le soutiennent, ne se fondent que sur de vaines observations, sur des preuves imaginées, & sur des raisonnements mal établis. Car que peut l'imagination d'un paon ou d'une poule sur des œufs qu'ils n'ont pas pondus ? L'ame de ces deux especes d'animaux est si peu active, qu'il n'y a pas d'apparence qu'elle pût agir hors d'eux-mêmes, & imprimer sur des œufs étrangers des caracteres qu'elle se seroit figuré, si l'on peut parler de la sorte.

S'il naît tous les jours des poulets bigarrés dans les fours d'Egypte, & que nos poules en fassent éclorre de mêlés, sans que leurs œufs aient été aupara-

vant peints, peut-on assurer que c'est l'imagination de ces animaux qui est la cause de la variété du plumage de leurs petits ?

Les taches, de quelque couleur qu'on les remarque aux enfants, ne viennent pas non plus de l'imagination de la mere, ainsi que nous l'avons observé ailleurs. L'imagination n'a point un pouvoir si violent, que d'imprimer des caracteres sur un corps étranger : car lorsqu'un enfant se forme dans les flancs de sa mere, il n'agit que par lui-même, & alors il n'a besoin d'elle que comme une femme a besoin de la terre. Comment donc peut-on comprendre qu'une femme grosse de 2, de 3, ou de 4 mois, ayant un apétit désordonné de manger, par exemple, des mûres, & se mettant alors fortement ce fruit dans l'imagination, puisse communiquer à sa main la vertu d'imprimer, sur l'endroit de son corps où elle sera posée, la ressemblance de ce fruit qui, passant de-là, sans s'arrêter & se mêlant parmi son sang, ses esprits & ses sucs, qui coulent alors incessamment à ses parties naturelles, puisse être imprimée

sur le corps de l'enfant, au même endroit que la mere aura touché le sien ? En vérité, l'imagination des hommes a ici plus de force que celle des femmes, & ce n'est que celle des premiers qui a inventé ces sortes de raisonnements : ils n'ont pu trouver de cause naturelle de ce qui arrive ; ils en ont allégué d'apparantes, pour ne demeurer pas court, ayant à rendre raison de cet effet. Car de s'imaginer qu'il y a une suite de nerfs qui viennent du cerveau de la mere, & qui s'implantent dans le corps de l'enfant, pour lui porter les corpuscules des objets externes, & pour lui imprimer les marques de ces mêmes objets ; c'est ce que l'Anatomie ne nous a pas montré jusqu'ici.

Mais il est bien plus vraisemblable de dire que ces marques sont des inégalités & des défauts de la matiere dont nous sommes formés, que l'ame qui a ménagé le petit corps de l'enfant, n'a pu en aucune façon corriger, ou plutôt que ce ne sont que des contusions que le corps tendre de l'enfant a reçues dans le commencement de sa vie. Et comme le sang qui est une fois sorti des veines

par quelques coups, ou de la mere ou de l'enfant, ne ſe diſſipe pas alors entierement, les parties qui le reçoivent en demeurent toujours tachées.

Pour goûter bien ce ſentiment, l'on n'a qu'à faire réflexion ſur toutes les marques que les enfants apportent du ventre de leur mere, & l'on obſervera toujours qu'elles ont du rouge. Il n'eſt pas poſſible que les femmes groſſes n'aient jamais ſouhaité ardemment que de manger des choſes de cette couleur; nous voyons tous les jours le contraire: & leur appétit déréglé eſt auſſi bien pour des choſes vertes, jaunes, noires ou blanche, que pour des rouges. Cependant on n'obſerve preſque jamais aucune de ces couleurs-là imprimée ſur la peau de leurs enfants.

Mais encore, n'eſt-ce pas une pure fable que de dire qu'il y a eu des femmes blanches & mariées avec des hommes blancs, qui par la force de leur imagination aient fait des enfants noirs? Elles n'avoient pas, ſans doute, le ſecret de *Julie*, fille d'*Auguſte*, qui ne faiſoit jamais d'enfants qui ne reſſemblaſſent à ſon mari, quoiqu'elle fût careſſée par

plusieurs autres, parce qu'elle ne souffroit point leurs caresses qu'elle ne fût grosse de lui.

Pour moi, je me persuade aisément que les femmes ont beaucoup contribué à introduire cette opinion sur la cause de la ressemblance de enfants, afin de couvrir des fautes qu'elles commettent très-souvent, & qu'ensuite des personnes habiles & politiques ayant considéré que ce sentiment étoit assez favorable, pour le bien & pour la tranquillité de l'Etat, ont cherché des raisons pour l'appuyer.

Mais bien loin que l'imagination de la femme soit la cause de la ressemblance, il est même impossible qu'elle puisse produire les effets que l'on se persuade.

1. Tout le monde sait quels transports sent une femme dans ses parties amoureuses, quand elle est caressée; il semble alors que la chaleur naturelle l'abandonne pour y courir avec précipitation. Son imagination n'est alors fixée sur aucun objet qui puisse la détourner; & si elle est arrêtée sur quelqu'un, c'est assurément sur celui qui est present.

Quoique la peur trouble en quelque façon ſes voluptés, & qu'elle faſſe quelque impreſſion ſur ſon ame, lorſqu'elle s'abandonne à des libertés illicites, elle prend néanmoins ſes précautions de telle ſorte, qu'elle peut jouir en aſſurance de ſes plaiſirs amoureux. Si elle ne peut avoir cette force d'eſprit, & que la crainte la trouble, bien loin de faire un enfant ſemblable à celui que la peur repreſente à ſon imagination, elle fait un avorton, qui manque de ce qu'il faut pour être formé: car ſon ame étant ailleurs, & ſon eſprit étant dans un mouvement irrégulier, elle ne peut concourir entiérement à la génération d'un enfant parfait. C'eſt de-là même qu'il arrive, que les grands hommes font quelquefois des enfants, qui ſont indignes d'être leurs fils, parce que l'ame des peres étant occupée à de grandes affaires, ils ne communiquent pas aſſez de chaleur ni d'eſprits à leur ſemence, qui eſt ainſi la cauſe d'un enfant difforme; ce que nous examinerons en particulier au chapitre ſuivant.

2. D'ailleurs, s'il eſt vrai que l'ima

gination soit la cause de la ressemblance, pourra-t-on dire que les mouches, ou que les plantes mêmes ont de l'imagination, pour engendrer ce qui leur est semblable ? Une mouche à miel, par exemple, a la même figure & les mêmes inclinations que celles qui l'ont engendrée, & celle-ci leur est si semblable, qu'il est impossible qu'on ne les prenne l'une pour l'autre. Cependant, peut-on dire que c'est l'imagination de ces animaux qui est la cause de leur ressemblance ?

3. D'autre part, l'imagination de la femme doit avoir été vivement frappée par les objets dont elle doit faire l'impression sur le corps de l'enfant qui se forme dans son sein. Mais si cette femme n'a jamais vu son grand pere, ou qu'elle n'ait jamais oui parler des défauts de ses ancêtres, pour se les representer fortement à l'imagination, comment pourra-t-elle faire un enfant louche, borgne, boiteux, ou pied bot ? Cependant, l'histoire nous apprend qu'il y avoit autrefois des familles à Rome qu'on ne distinguoit que par les défauts de leurs ancêtres qui étoient

Sarobons, *Conclus*, ou *Scaures*. Et à Surgeres, dans notre voiſinage, il y a un muet qui eſt fils d'un homme qui parle, & petit fils d'un autre muet.

Je connois une femme boiteuſe du pied droit, qui fit ſa premiere fille incommodée du même pied : cependant elle m'a ſouvent proteſté qu'elle n'avoit jamais penſé à ſon incommodité, pendant qu'elle concevoit, ni durant toute ſa groſſeſſe. Auſſi eſt-il certain que ſon défaut eſt peu ſenſible, & qu'elle y eſt tellement accoutumée, qu'elle n'y penſe preſque jamais.

Les petits hommes du Septentrion ont toutes les cuiſſes courbées en dedans; mais ce n'eſt pas ſans doute, l'imagination de leur mere qui les rend ſemblables à leurs ancêtres, c'eſt plutôt quelque choſe d'interne & d'eſſentiel, que nous découvrions ci-après. Car de s'aller imaginer que le caprice d'une femme puiſſe forcer les principes dont l'ame ſe ſert pour agir naturellement, j'avoue que c'eſt ce que je ne ſaurois comprendre.

4. Au reſte, ſi l'imagination eſt la cauſe de la reſſemblance externe, elle

doit

doit auſſi être une cauſe univerſelle, & agir inceſſamment de la même façon dans tous les particuliers, de ſorte que les enfants devroient toujours naître ſemblables à ceux que la mere s'eſt fortement imaginés. Si elle a penſé, par exemple, à un Héros, l'enfant qui en naîtra aura la figure de la perſonne imaginée, & cependant nous voyons tous les jours le contraire, & nous ſommes témoins qu'un enfant reſſemble à ſon frere, à ſon oncle, ou à ſon biſayeul, en qui la mere n'aura pas penſé; ni au moment de la conception, ni même durant ſa groſſeſſe.

5. Après tout, pour faire une reſſemblance, il faut que toutes les petites parties qui doivent concourir à compoſer un enfant, ſoient tellement diſpoſées pour une groſſe tête; par exemple, pour un nez aquilain, pour de gros yeux noirs, & pour tout le reſte du corps, que nous remarquions dans un enfant une figure ſemblable à celle de ſon ayeul. Ce n'eſt point à l'imagination de la mere, qui eſt une faculté animale, comme l'appellent les Médecins, à former ainſi un corps & à en

obſerver toutes les dimenſions ; elle manque d'inſtrument pour cela , & n'a d'empire que ſur ce qui lui appartient. La formation d'un enfant ne peut être que l'action de l'intelligence , qui ſe ſert de l'ame pour lui donner la figure convenable. C'eſt donc à cette ame à donner la forme externe , & à chaque partie , & à tout le corps même. Et ce ſeroit une choſe ridicule , que la faculté, formatrice de l'ame , qui n'eſt autre choſe que l'ame même , compoſât une partie , & que , d'un autre côté , l'imagination qui n'en eſt qu'une faculté , lui donnât la figure. La Boulangere qui mourut en cette Ville , il y a quatre ou cinq ans , à ſa troiſieme couche difficile , parce qu'elle ne ſe pouvoit délivrer d'un enfant qui avoit , comme ſon pere , les épaules fort larges , ne mourut que par l'effort qu'elle fit , en tâchant de le mettre au monde. Il reſſembloit ſi parfaitement à ſon pere dans la largeur de la poitrine , que je ne puis croire que cette conformation ſoit venue de l'imagination de la mere.

Sur ce principe , la mere de *Pierre Foreſtus* , l'un de nos ſavans Médecins ,

refusa en mariage, pour sa fille, un homme fort riche, parce qu'il étoit large d'épaules, dans la crainte que sa fille ne mourût en couche, selon l'expérience qu'elle en avoit.

6. Mais encore est-ce l'imagination de la mere, qui a engendré dans les reins de son fils, une pierre qui lui a été tirée à l'âge de 5 ans? La mere a-t'elle jamais pensé à cette maladie, à laquelle le pere avoit des dispositions, quand à l'âge de 18 ans, il fit cet enfant, puisque le pere même n'avoit encore point ressenti cette incommodité, il ne s'en est apperçu qu'à l'âge de 50 ans?

7. Enfin, on ne peut attribuer à l'imagination de la mere, l'horreur qu'avoient deux freres pour du fromage, puisque leur mere aimoit avec passion cet aliment: on devoit plutôt attribuer cette répugnance à des causes internes & essentielles, puisque, selon la remarque de *Skenkius*, qui nous en fait l'histoire, leur pere ne pouvoit en souffrir l'odeur sans se pâmer.

Après tout cela, il faut donc dire que ce n'est point l'imagination de la

mere qui eſt la cauſe de la reſſemblance des enfants, non plus que des inclinations & des maladies auxquelles ils ſont ſujets : que c'eſt plutôt un pareil, & je puis dire un même principe qui a fait le corps du pere, qui travaille ſur celui du fils, & que l'ame de celui-ci imprime des caractéres ſemblables ſur une matiére qui lui obéit, & qui a des diſpoſition à ces mêmes accidents.

Afin d'examiner de plus près cette queſtion, on doit obſerver pluſieurs choſes que je juge être néceſſaires pour la bien entendre.

Premierement, on doit remarquer que la ſemence eſt animée de l'ame de l'homme qui eſt communicative, comme nous l'avons expliqué ailleurs.

Secondement, que les ſemences de l'homme & de la femme étant mêlées, ont des mouvements actuels & des mouvements en puiſſance ; que les premiers ſont des puiſſances prochaines, & que les autres ne ſont que des mouvements éloignés.

En troiſiéme lieu, que la reſſemblance eſt eſſentielle ou accidentelle ; que la naturelle procédant des principes in-

ternes de l'enfant eſt toujours certaine & conſtante, au lieu que l'accidentelle ne l'eſt pas.

1. Cela étant ſuppoſé, examinons d'abord la cauſe de la reſſemblance du fils au pere, & de la fille à la mere, comme la plus naturelle de toutes.

2. Recherchons enſuite la cauſe de ſa reſſemblance de la fille au pere, & du fils à la mere.

3. Obſervons auſſi la cauſe de la reſſemblance que les enfants ont confuſément avec leur pere & leur mere.

4. Découvrons encore pourquoi les freres & les ſœurs ſe reſſemblent.

5. Voyons après cela la ſource de la reſſemblance des enfants au grand-pere, aux biſaïeuls & aux oncles.

6. Examinons enfin pourquoi un enfant ne reſſemble à aucun de ſes parents.

1. La cauſe de la reſſemblance du fils au pere, & de la fille à la mere, ne peut être priſe que des principes internes, qui ſervent à former ces enfants, c'eſt-à-dire, des ſemences de l'homme & de la femme, qui étant unies enſemble ne font qu'un corps, ſur lequel l'a-

me, qui eſt l'autre principe, venant à agir, ſe fabrique un domicile pour ſa ſemence.

Je le dis encore une fois, je ne paſſe point ici de l'ame immortelle, qui ne ſe communique jamais, & qui ne fait point de reſſemblance. Je parle ſeulement de l'ame maternelle qui ſert d'inſtrument à l'intelligence qui la fait agir ſelon ſes ordres.

Les eſprits, ou l'ame qui réſide dans la ſemence de l'homme, s'étant donc mêlée avec l'ame qui eſt dans la ſemence de la femme, lorſque la conception s'accomplit, & ne faiſoit alors qu'un même compoſé, travaille en qualité de principe, ſur la matiere la plus terreſtre & la plus épaiſſe de la ſemence de l'un & de l'autre ſexe. Et parce que la ſemence d'une femme peut être d'un tempérament chaud & ſec, qu'elle a les parties de ſa matrice preſſées, les unes auprès des autres, & qu'elle ne manque pas d'eſprits pour produire un mâle, la ſemence de l'homme lui imprimant ſon caractere, fait un mêlange qui a toutes les qualités convenables à former un garçon : car l'ame qui eſt

dans la ſemence de l'homme, ayant le mouvement fort prompt & fort actif, l'emporte ſur l'ame qui eſt dans la ſemence de la femme, & fait ainſi obéir la matiere ſur laquelle elle travaille : ſi bien que celle-ci étant pénétrée par celle-là, il ſe fait un mêlange dans la boule où ſe forme l'enfant, qui cauſe la reſſemblance qu'a cet enfant avec ſon pere.

Si l'on mêle du levain bien aigre parmi de la pâte, le pain qui en ſera fait ſentira l'aigre, quoique le levain y ſoit entré en beaucoup plus petite quantité. Tout de même, l'ame qui eſt dans la ſemence du pere, ou, ſi l'on vent, les eſprits qui y réſident étant fort pénétrants, ſe font connoître dans le mêlange qui ſe fait des deux ſemences. Et c'eſt ce qui arrive toujours, ſelon les loix de la Nature, que le fils eſt ſemblable au pere, & la fille à la mere ; autrement, ſelon le ſentiment d'*Ariſtote*, ce ſeroit une eſpece de monſtre, s'ils reſſembloient à quelqu'autre perſonne.

Le projet de l'enfant ayant donc reçu la complexion du pere, par les impreſſions qu'a fait ſa ſemence ſur la femen-

ce de la femme, ſe perfectionne tous les jours par ces mêmes principes. Si le pere, par exemple, eſt bilieux & mélancolique ; qu'il ſoit haut & prompt, & qu'il ait avec cela la voix groſſe, & de bonnes inclinations, une portion de ſon ame qu'il communique à ſon enfant, par le moyen de ſa ſemence, portera par-tout avec elle ces qualités qui en ſont inſéparables. Elle dilatera & étendra la matiere des os : elle produira de la chaleur & de la ſéchereſſe dans les principales parties, elle cauſera, en un mot, un tempérament bilieux & mélancolique ; enfin, la partie de la ſemence du pere, qui n'eſt autre choſe qu'une portion de ſon ame, avec ſa partie groſſiere, dont le corps eſt en partie formé, l'emportant ſur l'ame, la matiere qui eſt dans la ſemence de la mere eſt la ſource de la reſſemblance qu'a un garçon avec ſon pere, non-ſeulement d'eſpece, mais encore de ſexe & d'individu.

Il en arrive ainſi de la reſſemblance qu'a une fille avec ſa mere : car la matiere qui eſt renfermée dans une boule, étant d'une complexion froide & hu-

mide, si on la compare à la matiere dont un garçon est formé, ne peut servir qu'à faire une fille, principalement si la semence de l'homme est foible & languissante, & qu'elle approche du tempérament de celle de la femme, l'ame ayant une force dominante, prend le dessus sur l'ame de la semence de l'homme, étant unies ensemble, impriment sur la matiere, qui est disposée à recevoir son caractere féminin, des marques de ressemblance avec la femme dont elle procéde. De sorte que si la femme est d'un tempérament froid & humide; qu'elle soit pituiteuse & sujette aux fluxions; que ses passions soient modérées, & ses mœurs raisonnables, l'ame qui agit fortement sur la matiere du projet de l'enfant, produira aussi les mêmes effets dans la fille qui doit naître. Car le tempérament de la mere est la cause de tout ce que nous remarquons en elle; que ses mœurs & sa santé en soient des effets, & que la disposition de l'ame & de la matiere de la semence suive aussi par nécessité ce même tempérament, on doit sans doute attendre que la fille soit sembla-

ble à ſa mere, & qu'elle ait les mêmes inclinations, puiſqu'elle poſſéde plus de ſon corps que de l'ame & du corps de ſon pere. L'ame de la ſemence du pere & ſa ſemence même n'a ſervi dans cette occaſion qu'à rendre la ſemence de la mere polifique, & à augmenter la matiere du projet. Elle a ſouffert, pour ainſi dire, plus qu'elle n'a agi, & l'on diroit même que le pere n'a rien contribué pour faire cette fille, tant elle reſſemble à ſa mere dans les qualités du corps, & dans les paſſions de l'ame.

2. Mais ſi la fille reſſemble au pere, & le fils à la mere, ce qui arrive ſouvent, on doit concevoir d'une autre façon la cauſe de la reſſemblance individuelle. Si le pere, par exemple, eſt grand & gros, s'il eſt ſanguin & pituiteux, qu'il ait la chair mollaſſe, & les actions lentes; ſi la mere, au contraire, eſt petite, ſeche & bilieuſe, prompte & agiſſante, & qu'elle ait la chair ferme, il peut arriver, & il arrive même tous les jours que la fille reſſemblera au pere, & le fils à la mere.

La ſource de cette reſſemblance eſt que lame & la matiere, qui ſervent à

la conception, sont la cause de la ressemblance, lorsque l'une ou l'autre semence fait paroître dans le mêlange de la formation ses qualités premieres & secondes. Je pourrois dire, pour éclaircir ceci, que l'ame & la matiere de la semence de l'homme étant conformes à ses principes, c'est-à-dire, étant froides, humides, lentes & pituiteuses, comme est celui d'où elles procédent, elles dominent sur l'ame & sur la matiere de la semence de la femme, & par leur matiere & par leurs qualités, si bien que l'ame qui est dans la semence du pere, ayant souvent des mouvements très-actifs & très-pénétrants, s'empare de l'âme de la semence de la mere, & par ce mêlange il ne se fait qu'un corps subtil, dont la partie dominante retient toujours le parti de la complexion du pere : l'ame dominante imprime donc son caractere féminin sur l'enfant, qui doit se former dans les entrailles de sa mere, & rend cette fille semblable à son pere. Elle est grande & grosse comme lui. Elle est lente dans ses actions. ses yeux sont bien fendus, ses regles sont abondantes ; enfin, elle est pitui-

teuſe & ſanguine comme ſon pere.

Mais ſi le pere ne donne que fort peu de ſemence, qui ne ſerve ſeulement qu'à faire fermenter la ſemence de la femme, pleine de feu & d'eſprits, il naîtra de ce mêlange, un garçon qui aura le tempérament de la mere ; la même figure & les mêmes inclinations. Il ſera petit comme elle, & il lui ſera tout ſemblable, ſi l'on excepte le ſexe. Car cette femme étant d'une complexion chaude & ſéche, ſi nous la comparons à ſon mari, imprime ſur le projet de ſon enfant un caractere maſculin qui ſe feroit toujours connoître, à moins que la ſemence du pere ne détournât l'inclination de la Nature.

3. Il n'en arrive pas ainſi lorſque les enfants reſſemblent & à leur pere & à leur mere tout enſemble. Les ſemences des deux ſexes ſont alors tellement égales en matiere, en force & en qualité, que l'enfant a des parties de l'un & de l'autre, ou bien il a une partie ſemblable à la même partie du pere, & il en a une autre qui reſſemble à une partie de la mere. Cet enfant, par exemple, avec le nez de ſon pere, & la bouche de ſa

mere, a la poitrine de sa mere, & le foie ou l'estomac de son pere. En un mot, il sera sujet aux incommodités de l'un & aux passions de l'autre.

La cause de cette ressemblance n'est autre chose que le mouvement différent des différentes parties de la semence de l'homme & de la femme, & s'il est vrai que la semence coule des principales parties de l'un & de l'autre, & qu'avec cela elle soit animée, ainsi que nous l'avons prouvé, il me semble qu'on ne doit point avoir de peine à concevoir comment une partie d'un enfant ressemble à une partie de son pere, & qu'une autre partie de ce même enfant ressemble à une partie de sa mere. Car, comme la portion de la semence qui coule, par exemple, de la tête du pere ou de la mere, fait des mouvements différents, l'une & l'autre portion étant mêlées, sans pourtant être confondues, l'intelligence qui a ordre de la Nature de former un enfant, trouvant une matiere disposée à fermer la tête d'une telle ou d'une telle façon, par la victoire d'une semence sur l'autre, travaille sur cette même matiere selon les

ordres qu'elle a reçus. Mais comme elle rencontre beaucoup de matiere dans la portion de la semence qui doit servir à faire le nez, & qu'outre cela cette matiere a encore des mouvements forts & actifs, elle forme, par le moyen de l'ame, qui lui obéit toujours, cette partie de l'enfant semblable à celle de son pere, c'est-à-dire, elle fait un nez gros & aquilin.

Il en arrive de même dans la formation des autres parties du corps de cet enfant, si bien que, si la portion de la semence qui est destinée à former le cœur & la poitrine, tient plus de la matiere & de l'ame de la semence de la mere, l'enfant à venir sera sujet aux mêmes passions & aux mêmes incommodités que la mere. Enfin, selon les divers mouvements, forts ou foibles, que le projet aura reçus, l'enfant aura quelques parties semblables à celles de son pere, & quelques autres à celles de sa mere.

4. C'est encore la même cause qui rend les jumeaux & les jumelles semblables les unes aux autres. Car si nous faisons réflexion sur ce que nous avons

dit au Chap. 9. de ce Livre, nous serons persuadés que la semence de l'homme se communiquant presque dans un moment, a beaucoup de petites boules que la femme conserve dans les conduits de sa matrice, elle leur imprime son caractere, & fait les mêmes impressions sur les unes que sur les autres: si bien que s'il s'y trouve de la différence, soit pour le sexe, soit pour l'individu, cela vient plutôt de la femme que de l'homme, car pour la semence de l'homme, elle se partage à plusieurs boules de l'un ou de l'autre côté de la matrice, quand il y a des dispositions pour l'y recevoir, & faisant les mêmes impressions sur les unes que sur les autres, elle cause ainsi la ressemblance des jumeaux & des jumelles.

5. Mais il n'en est pas de même, quand les enfants ressemblent à leur grand pere ou à leur bisaïeul. La Nature ne fait point alors agir l'ame par des mouvements actuels & prochains, elle ne la fait agir que par des mouvements en puissance, & ne fait point representer les personnes dont l'ame procéde, mais celle dont elle a été produi-

te. Ces trois enfants qui, dans la famille des *Lepides*, à Rome, nâquirent loin les uns des autres, avec une membrane qui leur couvroit un œil, ſont des preuves autentique de ce que j'avance

Pour comprendre bien cela, on doit être perſuadé, que les reſſemblances que nous avons avec nos ancêtres ſont en puiſſance dans notre ſemence, par l'ame & les humeurs qu'ils nous ont communiquées, ſi bien que s'il y a quelque cauſe accidentelle qui empêche un enfant de reſſembler à ſon pere où à ſa mere, on doit croire qu'il repréſentera l'un de ſes parents, dont l'idée eſt demeurée dans l'ame du pere & de la mere. Car s'il eſt vrai que mon ame eſt venue de mon pere, que l'ame de mon pere ſoit ſortie du ſien, & ainſi toujours en remontant, par le commandement que Dieu fit à la Nature au commencement du monde, ſelon la remarque de *Tertulien*, je pourrai dire, que mon ame porte avec elle le caractere & l'idée de tous ceux par leſquels elle a paſſé. Et ſi la ſemence communique ſucceſſivement à pluſieurs particuliers à peu près le même tempérament,

quelle difficulté y a-t-il à croire, qu'un enfant peut ressembler à son bisaïeul, non-seulement selon la figure de ses parties externes, mais encore selon ses passions & son humeur ? Une pierre d'aiman touchant un morceau de fer, lui communique sa propre vertu, & puis ce morceau de fer agit avec une pareille activité que la pierre même. Ainsi il arrive souvent que la semence du fils fait de pareilles impressions que feroit la semence de pere. C'est de quoi on sera plus pleinement persuadé par la question que nous allons examiner, savoir pourquoi un enfant ne ressemble à aucun de ses parents.

6. Il n'est pas besoin de répéter ici ce que nous avons dit ci-dessus de la cause de la ressemblance qu'ont les enfants avec leur pere ou avec leur mere ; nous avons prouvé assez évidemment, ce me semble, que la portion de l'ame de l'homme & de la femme qui accompagnoit la semence de l'un & de l'autre sexe, & que le tempérament, qui en étoit inséparable, étoient la cause de cette ressemblance, & que c'étoit d'où venoit l'effigie, les passions de l'ame,

la ſanté, les maladies qui faiſoient reſſembler les enfants à leurs ancêtres. Nous avons encore fait remarquer que cette reſſemblance étant naturelle, ne pouvoit venir que d'un principe interne, & que, ſi elle manquoit quelquefois à paroître, il falloit en attribuer le changement à des cauſes étrangeres, qui troublent la Nature dans ſon action, & qui détournent les mouvements libres qui ſe trouvent dans la ſemence du pere ou de la mere.

En effet, ſi ces mouvements ſont un peu interrompus par des cauſes étrangeres, les enfants naiſſent ſemblables à leur grand-pere ou à leur biſaïeul, ſelon l'obſervation qu'en a faite M. *Bégon*, Intendant de cette Province, l'un des ſages hommes & des plus curieux que je connoiſſe. Il m'a dit qu'il avoit remarqué aux Antilles des enfants jumeaux engendrés par des Metifs, que l'on nomme Mulâtres, dont les uns étant blancs avoient les cheveux longs, & les autres étant noirs, avoient des cheveux crépus; & que cette reſſemblance ne pouvoit venir que de leurs ancêtres, qui avoient été de ces eſpeces-

là. Car, ajoûtoit-il, il y a autant d'espéces d'hommes qu'il y a d'especes de chiens. Mais *Vossius* qui a observé qu'en Afrique il naissoit un enfant blanc d'un pere ou d'une mere Negres, & que ces productions différentes venoient plutôt de la vérole de leurs parents, qui faisoient un ladre, que de la ressemblance de leurs ancêtres, dit aussi que ces enfants étoient foibles & languissants de vue, & ne voyoient qu'au clair de la Lune. S'ils sont beaucoup interrompus, ils ressemblent à leurs parents en ligne collatérale. S'ils sont forcés & agités, ils ne ressemblent ni aux uns ni aux autres, mais seulement à l'espece de l'homme. Enfin, si ces mouvements sont entierement inégaux, & qu'ils trouvent une matiere brouillée & désunie, il en vient des hermaphrodites & des monstres.

Le suc dont l'enfant se nourrit d'abord, le sang des regles par lequel il se perfectionne, les passions de l'ame de la mere, le lieu large ou étroit, où il demeure pendant 9 mois, les aliments dont il use après être né, l'habitude qu'il prend pour ses mœurs par les exemples qu'il imite, sont de puissan-

tes cauſes que je pourrois appeller étran
geres, qui troublent quelquefois l
mouvements directs de la Nature, q
qui l'empêchent de faire des impre
ſions naturelles ſur un enfant. La N
ture reſſemble, en cela, à une Peintre
qui fait ſouvent des tableaux par im
tation, mais qui en fait auſſi quelqu
fois par caprice.

Pour éclaircir davantage cette que
tion, je puis dire que la ſemence étan
animée, comme nous l'avons prouvé
porte avec elle des caracteres d'indiv
du, & que ces caracteres étant d
mouvements actuels & prochains, n
manquent jamais à être communiqué
au corps ſur lequel ils ſont imprimés
mais comme il y a d'autres mouvemen
éloignés qui ne portent point avec eu
l'idée d'un particulier, mais qui porten
en général la figure & la repréſentatio
d'un homme, il s'enſuit qu'aux moin
dres petits déſordres qui arrivent dan
la génération, le pere ou la mere peu
engendrer par ces derniers mouvemen
un enfant qui reſſemble à un homme
mais qui n'aura aucune reſſemblanc
avec ceux qui l'auront engendré.

L'imagination de la mere, trouble plutôt l'action de la Nature, qu'elle ne contribue à la ressemblance. J'avoue cependant qu'elle a quelque pouvoir sur ses esprits & sur ses humeurs, & si elle ne fait point d'impression sur le projet d'un enfant qui se gouverne par lui-même dans ses premiers jours de vie, elle en fait du moins sur le suc nourricier, ou sur le sang des régles, dont l'enfant se nourrit dans les flancs de sa mere.

On sait quels changements & quels désordres causent les aliments au commencement de notre vie. Comme ils entretiennent notre chaleur, quand ils sont bons, ils la détruisent quand ils sont mauvais. J'attribue l'embonpoint de certains peuples à l'usage du lait, du beurre & du fromage, & à un air froid & humide qu'ils respirent; au lui que l'on en remarque d'autres qui ont une toute autre figure, parce qu'ils vivent dans un air tout opposé à celui-là, & qu'ils usent d'autres aliments.

Enfin, il y a quantité d'autres causes éloignées de notre tempérament & de nos inclinations naturelles; si bien que,

quand l'âge nous met en état d'êtr
comparés à notre pere ou à notre me
re, nous nous trouvons alors fort dif
fréntes, ſoit par notre faute, ou pa
la faute de ceux qui ont eu ſoin de notr
éducation.

Ainſi j'oſe conclure hardiment, qu'
moins qu'il n'y ait des cauſes acciden
telles & éloignées qui changent la re
ſemblance que nous devons naturelle
ment avoir avec ceux qui nous ont en
gendrés, nous leur ſommes fort ſem
blables. Les *Garamantes* qui n'étoien
pas ſauvages en ceci, faiſoient nourri
tous leurs enfants en commun, juſqu'
l'âge de cinq ans, & alors ils donnoien
à chacun les enfants qui lui reſſem
bloient le plus, jugeant par-là qu'
étoit leur pere, & qu'il étoit oblig
d'en prendre ſoin. Ils croyoient don
que la reſſemblance étoit une puiſſant
conjecture de filiation, & qu'elle pro
cédoit de quelque principe interne qu
étoit invariable.

Pour moi j'avoue que j'aurois mau
vaiſe oppinion d'une femme qui auroi
un enfant qui reſſembleroit à l'un d
ſes domeſtiques, & ce ſeroit, ſelo

mon sentiment, une preuve assez forte pour le faire estimer illégitime, au lieu que, s'il étoit semblable à son pere, ce seroit, sans doute, une grande conjecture pour la chasteté de la mere.

CHAPITRE VIII.

Pourquoi il y a des enfants qui naissent foibles ou imparfaits, & d'autres forts & robustes.

S'Il est vrai que le mariage des Rois a principalement en vue le bien de leurs Etats, il est juste que celui de leurs sujets ait aussi pour fin la gloire de leurs Princes. Un Roi ne sera jamais en état de se défendre contre les insultes de ses ennemis, bien loin de conquérir des Villes & des Provinces, s'il a des sujets foibles ou imparfaits : au contraire, rien ne pourra resister à sa puissance, s'il en a de bien faits & de robustes.

C'est donc une chose digne d'un Royaume bien policé, de régler tellement ce qui concerne les mariages,

que tous ceux qui naiſſent puiſſent un jour être capables de ſoutenir les entrepriſes de celui qui y commande.

Si nous pouvions découvrir la cauſe qui fait qu'il y a tant de perſonnes petites, valétudinaires, ou contrefaites, & en même-temps ce qui fait les hommes forts & robuſtes, ſpirituels & adroits, ce ſeroit, ce me ſemble, un moyen aſſuré pour remédier aux déſordres qui n'arrivent que trop ſouvent dans les familles & dans les Etats, par la négligence qui ſe remarque dans les mariages, & par les abus qui s'y commettent tous les jours.

Si le Roi *Acheſilaüs* n'eût épouſé une femme jeune & petite, jamais les Lacédémoniens, ſes ſujets, n'euſſent eu pour lui tant de mépris ni tant d'indifférence. Car quelle apparence qu'une telle femme eût pû fournir tant de matiére pour former un enfant d'une taille avantageuſe? Ses entrailles auroient été trop preſſées, & ſes flancs trop reſſerrés pour s'élargir comme il falloit, & elle n'auroit pas eu aſſez d'humeurs pour lui communiquer la nourriture dont il auroit eu beſoin. Cet enfant auroit été un

un nain comme sa mere, & puis il auroit été un objet de mépris & de la haine des peuples, & un sujet indigne d'être le fils d'un Roi.

En effet, une petite femme de 12 ans, ou quand même elle seroit plus âgée, a les flancs trop serrés, & les parties de la génération trop petites pour y contenir, durant 9 mois, un enfant de belle taille; & bien loin de le porter jusqu'au bout de sa grossesse, elle seroit contrainte d'accoucher avant que toutes les parties de l'enfant fussent accomplies. Mais encore si le mari & la femme sont fort jeunes, & d'un même âge, la semence de celui-là n'augmentera presque point la matiére de la boule où l'enfant devra être formé. Elle ne communiquera seulement que les esprits fermentatifs pour la génération, & ainsi l'enfant sera toujours foible, languissant & petit.

Les petites personnes viennent encore d'une autre cause; car si le pere & la mere sont d'un tempérament extrêmement lascifs, l'expérience fait voir que les enfants qui en naissent ne peuvent être grands. L'amour de deux jeunes

perſonnes mariées les embraſſe ſouvent de telle ſorte, qu'il ne ſe paſſe point de jour que cette paſſion violente ne les agite & ne les épuiſe. Et ſi, par haſard, il naît quelque enfant de ces embraſſements réïtérés, ce ne ſont que des nains & des enfants foibles, qui n'ont pas eu, dans les flancs de leur mere, aſſez de matiére pour y être bien formés. On ſe joint trop ſouvent l'un à l'autre pour avoir de la ſemence bien cuite & bien digérée, & ainſi le mari ne communique à la femme que fort peu de matiére pour la génération, & encore eſt-elle mal conditionnée. La femme, de ſon côté, n'a que de très-foible ſemence, puiſque l'amour l'oblige à la répandre plutôt qu'il ne faudroit. Ce peu de matiére donc qui ſert à former cet enfant, ne peut ſervir qu'à faire des parties trop petites pour être jamais les parties d'un corps bien porportionné.

Si les perſonnes mariées imitoient la chaſteté d'un Roi des *Palmyreniens* & de *Zenobie*, ſa femme, nous aurions auſſi beaucoup plus d'hommes grands, ſpirituels & robuſtes, que nous n'en avons. On rapporte que cette Princeſſe

étoit si modérée dans sa passion, qu'elle ne s'approchoit jamais de son mari que pour en avoir des enfants, & que pour cela elle attendoit toujours le temps de ses régles pour connoître si elle étoit grosse ou non. Si les régles paroissoient, elle retournoit incontinent après entre les bras du Roi, afin d'obéir plutôt aux ordres de la Nature qu'à sa propre passion. Et, si les régles ne venoient point, elle se passoit pendant sa grossesse des plaisirs du mariage, que la plûpart des femmes souhaitent alors avec tant d'ardeur.

C'est le véritable moyen de faire des enfants forts & spirituels, que d'en user de la sorte. Il semble que l'on se remarie toutes les fois que l'on se caresse après un assez long intervalle. Il ne manque alors ni matiére ni esprits pour former un enfant bien fait, & l'expérience fait voir tous les jours, que les plus grands hommes sont souvent venus de conjonctions illégitimes. Jamais Rome n'auroit été la terreur de ses voisins si *Romulus*, son Fondateur, ne fût né de la sorte : & jamais deux Villes considérables de l'Europe n'eussent levé deux

Statues à l'honneur & à la mémoire d'*Eraſme*, ſi la naiſſance ne lui eût donné de l'eſprit.

En effet, la ſemence a le temps de ſe cuire & de ſe perfectionner ; les eſprits s'y aſſemblent en plus grande foule, lorſque l'on ſe careſſe rarement. Les plaiſirs de l'amour ſont même plus grands, quand on les prend avec modération, & ils ne dégoûtent pas, comme ils ſont ordinairement.

Pour peu de ſanté qu'ayent un homme & une femme, pourvû qu'ils obſervent tout ce que l'on doit obſerver, pour faire des enfants forts & ſpirituels, ils ne manquent pas d'y réuſſir : *Et nous ne voyons jamais guére*, pour me ſervir de la penſée d'un Poëte, *des Aigles fiers engendrer de foibles Colombes.*

Mais ſi, dans l'excès de l'amour, la femme prend le deſſus, & n'obſerve pas toute la bienſéance que l'on doit obſerver quand on ſe careſſe amoureuſement, on ne doit pas douter que cette poſture ne ſoit l'une des cauſes des petites & foibles perſonnes : car, puiſqu'un homme laſcif, comme nous

venons de le dire, ne répand à chaque fois que fort peu de ſemence ; ſi d'ailleurs il ne garde pas une poſture convenable, le peu de matiere qu'il répandra ne ſera pas reçue où elle doit l'être, & ainſi il ne ſe fera point de conception ; ou s'il s'en fait, ce ne ſera qu'un avorton & un nain, qui n'aura rien d'avantageux, ni dans l'ame, ni dans le corps.

Tout le monde ſait que la vieilleſſe eſt froide & languiſſante, & qu'elle n'a guere de vigueur dans les embraſſements amoureux. Si l'on fait un enfant en cet âge-là, on doit croire, pour l'ordinaire, qu'il ſera lent & ſtupide, ſon pere n'ayant de matiere & d'eſprits que pour lui donner ſeulement la forme d'homme, à moins que ſa mere, qui eſt ſouvent jeune & amoureuſe, ne contribue, de ſon côté, au génie de ſon enfant, par l'abondance de ſon feu & de ſes eſprits. Un cheval engendré d'un vieux cheval, n'eſt jamais agile ; & les Ecuyers ſavent très-bien qu'il n'eſt pas ſi propre au manége ni à la guerre que les autres. Mais dans la fleur de l'âge, quand on ne croit ni décroit plus, on

à tout ce qui eſt propre à faire des enfants ſpirituels & robuſtes. C'eſt pour cela, qu'au rapport de *Céſar*, les anciens Allemands, qui ont toujours paſſé pour des gens forts, eſtimoient que c'étoit une choſe honteuſe à un homme de connoître une femme avant l'âge de vingt ans.

La mauvaiſe façon de vivre des peres & meres, eſt encore l'une des cauſes les plus communes de la foibleſſe des enfants. Jamais un homme débauché n'engendrera un enfant robuſte & vertueux; & les incommodités qui accompagneront cet enfant pendant ſa vie, ne ſeront que des ſuites aſſurées, & des marques évidentes des crimes de ſon pere, & des foibleſſes de ſa mere. La ladrerie, la goutte, les écrouelles, la ſtupidité de l'eſprit, & les autres fâcheuſes maladies, viennent ſouvent de la vie déréglée de ceux qui nous ont engendrés. Nous héritons ſouvent de leurs incommodités, & preſque jamais de leurs vertus. Et comme le ſang de ces peres & de ces meres eſt tout plein de crudités & de pituite, toutes les parties qui s'en nourriſſent ſont auſſi des excréments qui

ont des uſages différents de ceux que la Nature s'étoit propoſés. Les teſticules, pour ne m'arrêter qu'à ces parties génitales, ne peuvent faire d'un ſang crud & froid, une bonne ſemence, qui ſoit enſuite la cauſe d'un enfant ſain & vigoureux. Au lieu d'être pleins d'eſprits & de feu, d'avoir une matiere écumeuſe & raréfiée, & d'être pure & tempérée, elle eſt pituiteuſe & pleine d'ordures; ce qui ne cauſe que des déſordres dans la génération.

Ceux qui s'étudient à avoir des enfants ſains & ſpirituels, obſervent entr'autres choſes un temps qui ne ſoit incommode ni pour eux ni pour leurs femmes, ſur-tout ils ſe donnent bien garde, ainſi que nous l'avons remarqué, de les connoître pendant leurs regles ou peu de temps auparavant. Car, s'il arrive que la conception ſe faſſe, lorſque les regles ſont prêtes à couler, ou qu'elles coulent même, les ordures dont la matrice eſt alors remplie, tachent & infectent la ſemence de l'homme, qui porte enſuite de mauvaiſes qualités dans le lieu où réſide ordinairement la ſemence de la femme, &

où ſe fait la conception. La génération s'y accomplit pourtant : mais la matiere qui ſert à former l'enfant, n'étant pas pure & bien conditionnée, les parties qui en ſont faites, en deviennent mal faites ; de ſorte que dans la ſuite elles font fort mal leurs fonctions, & rendent, par conſéquent, l'enfant valétudinaire & incommodé. Nous n'avons ſur cela que trop d'exemples, ſi l'honnêteté & la bienſéance me permettoient de les mettre au jour.

On doit donc obſerver bien des choſes pour n'engendrer pas des enfants mal faits : car, ſi un corps a des défauts, quand on les néglige, l'ame auſſi n'en a pas moins ; & je ſuis aſſuré que ſi *Therſites* n'eût été ſi laid, il n'eût point eu une ſi méchante ame ; & il eſt impoſſible qu'une ame pût bien faire ſes fonctions dans le corps d'un homme tel qu'étoit le ſien. Il avoit le dos enfoncé, la tête pointue, du duvet au menton, au lieu de barbe, & avec cela il étoit boiteux & louche. Cette laideur eſt une marque de tous les vices, au lieu que la beauté du corps eſt l'image d'une belle ame, & le caractere d'un homme

de bien, si nous en croyons *Saint Ambroise*.

Ce ne sont point les Astres qui nous font spirituels, robustes, valétudinaires ou imparfaits. Ils sont trop éloignés de nous. Et quoique le Soleil & la Lune ayent, à la vérité, plus de force que les autres, cependant ils n'agissent sur nous que comme des causes étrangéres, bien différentes de celles qui nous sont essentielles. Nous voyons tous les jours des enfants conçus au même aspect des Astres, & à la même heure du jour, qui ont néanmoins des inclinations toutes différentes, & des corps de différentes formes. J'avoue pourtant qu'un enfant sera plus prudent & plus sage qui aura été formé au printemps ou en Automne, & qu'un autre sera plus prompt ou moins actif, qui aura été conçu en Eté ou en Hyver; mais ces diverses inclinations ne dépendent pas tant des Astres que des humeurs qui dominent, dans ces saisons, ou dans le corps de leur pere ou de leur mere.

Les enfants difformes, & qui tiennent du monstre, ne sont conçus que

par des causes naturelles, quoiqu'en veuillent dire quelques Docteurs. Ils dépendent de l'homme ou de la femme, ou enfin de quelque alliance qui est contre les loix de la Nature.

Les Naturalistes nous font remarquer que si un coq couve une poule une seule fois, il rend plusieurs de ses œufs féconds, & si l'on regarde de près ces mêmes œufs, l'on verra dans quelques-uns deux jaunes, d'où naîtront ensuite deux poulets souvent séparés & quelquefois unis : quelquefois aussi, mais plus rarement, il paroîtra sur un jaune deux racines ou deux ongles qui auront reçu en même-temps les impressions génératives du cop ; & je ne doute point que ce ne soit de là que naissent les poulets difformes, & qui approche du monstre.

J'en dis autant à proportion des enfants. Car si la semence de l'homme touche plusieurs boules qui aient des dispositions à en recevoir des impressions, elle les fait toutes fermenter, & les vivifie au même moment, si bien que de cette génération il naît

pluſieurs enfants, qui ont des enveloppes différentes, & qui ont auſſi des arriere-faix particuliers. Mais s'il ſe trouve dans une boule une matiere ſéparée en deux par une petite membrane, ou que cette matiere ait deux projets d'enfants, la ſemence de l'homme ne laiſſe pas de les exciter toutes deux à la fois ; & de les animer, comme s'il n'y en avoit qu'un. Chaque partie de la boule reçoit les impreſſions génératives de la ſemence de l'homme, & il en vient des jumeaux ou des jumelles, qui étant ſéparés les uns des autres, & rarement unis, ont ſouvent un arriere-faix commun. Mais ſi deux boules ſont unies, il ſe fait un monſtre peut-être ſemblable à celui que je vis il y a un mois, qui avoit deux têtes, quatre bras, & deux pieds ſeulement, c'eſt la véritable cauſe, ſelon mon avis, de la génération des monſtres.

La matrice peut encore contribuer à la difformité d'un enfant, ſelon le ſentiment de quelques Médécins ; car étant cicatriſée d'un côté, & ne pouvant s'y

dilater comme dans ſes autres parties ; il arrive qu'elle preſſe l'enfant du côté de la cicatrice, & qu'elle lui cauſe par ce moyen une mauvaiſe conformation. Mais l'expérience nous apprend que les enfants ſont imparfaits, qui ſont élevés dans une matrice incommodée de la ſorte.

Il y a encore d'autres ſortes de monſtres, qui ſe forment par le mêlange des eſpéces différentes. Les hiſtoires que nous avons ſur ce ſujet nous font croire que la choſe eſt impoſſible. *L'Hippantore* que le Cardinal de *Comitibus* nena de France en Italie, & qu'il donna enſuite au Cardinal *Scipion Borgheſe* n'eſt pas une hiſtoire faite à plaiſir. Tout Rome le vit & l'admira pendant 31 an, après quoi il mourut faute de dents. Il avoit la tête du taureau, & le reſte preſque ſemblable à un cheval. J'apprends qu'en Auvergne & ailleurs on ſe plaît à avoir de ces ſortes d'animaux engendrés par un cheval & par une vache.

Si l'on doute du mêlage des hommes avec les bêtes, l'on n'a qu'à jetter

les yeux sur l'Antiquité, l'on y verra *Pasiphaé*, femme du Roi Minos, engendrer un Minotaure par les plaisirs qu'elle prit avec un taureau. On y verra encore cette belle fille, nommée *Onoscélé*, engendrée d'un homme & d'une ânesse. Si ces deux exemples sentent un peu la fable, au moins celle de cette fille Toscane, qui accoucha d'un animal moitié homme & moitié chien, ne sera pas supecte. *Volaterran* nous a laissé par écrit que ce monstre nâquit durant le Pontificat du Pape *Pie III*, & qu'il avoit les mains, les pieds & les oreilles d'un chien, & le reste d'un homme. Ces monstres sont si véritables, que l'on m'a assuré qu'il en naissoit dans l'Isle Formose, qui avoient la figure d'homme avec une queue velue d'un poil roux, semblable à celle d'un bœuf. Si cela étoit impossible, comme quelques-uns se le persuadent, jamais l'Ecriture-Sainte n'auroit fait une Loi là-dessus, qui condamne à mort la bête & la femme qui s'y seroit soumise.

Il est donc aisé de connoître la cause

des monſtres, ſans que je me donne la peine de la faire remarquer : car s'il eſt vrai, comme je l'ai prouvé ailleurs, que la ſemence ſoit animée, & qu'elle vienne de toutes les parties du corps des deux ſexes, comme l'expérience nous le fait voir, il me ſemble qu'il n'en faut pas davantage pour découvrir la cauſe immédiate des inclinations & de la figure du corps des monſtres.

Fin de la troiſieme Partie.

QUATRIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

ARTICLE I.

De l'Impuissance de l'homme.

NOus savons que la génération des animaux parfaits suit immédiatement la conjonction du mâle & de la femelle. Que le mâle doit être d'un âge médiocre selon son espece, qu'il doit avoir ses parties naturelles bien formées, & avec cela jouir d'une santé parfaite pour agir, comme il doit, dans cette action. Mais pour ne parler ici que de l'homme, il doit être vigoureux, plein de sang & d'esprits, & avoir tout ce qu'il faut pour caresser amoureusement une femme: il doit encore commander à ses parties amoureuses, qui doivent lui obéir, lorsqu'il est question de faire son devoir auprès d'une femme.

S'il eſt trop jeune ou trop vieux , qu'il ſoit malade ou qu'il ait quelque défaut naturel dans ſes parties principales ou amoureuſes , il n'y a pas de difficulté qu'on ne le puiſſe taxer d'impuiſſance. Car ſi le membre viril eſt trop court ou trop petit, qu'il ſoit mollet ou paralytique ; que le trou par où doit paſſer la ſemence ne ſoit pas dans le lieu où il doit être ; que d'ailleurs un homme ſoit trop gras , & qu'il ait le ventre prodigieuſement avancé , que ſes teſticules ſoient petits ou flétris, ou qu'il n'en ait point du tout ; que ſa ſemence ſoit trop liquide , qu'elle ſorte en trop petite quantité , ou qu'elle ait d'autres défauts ; en un mot , s'il manque quelque choſe du côté de l'homme pour les deux grands ouvrages de la population & de la génération , la Loi permet à une femme de demander en juſtice la diſſolution de ſon mariage * , & je ne doute point , ſi nous en croyons un Archevêque , qu'il ne faille attribuer à quelqu'une de ces cauſes le divorce

* Madame de Geſvres s'eſt faite ſéparer pour une cauſe ſemblable , & cela dans ce ſiécle.

qui arriva au Roi *Lothaire*, & à la Reine *Theberge*.

Tout ce qui détruit notre chaleur naturelle, & qui éteint notre feu & nos esprits, s'oppose directement aux actions du mariage. Nos testicules se flétrissent, nos vaisseaux spermatiques se dessèchent, & notre membre se diminue, quand nous sommes accoutumés à garder scrupuleusement la chasteté & la continence. Et s'il est vrai, ce que *Vidus-Vidius* le jeune nous rapporte d'une personne Ecclésiastique, qui avoit pendant toute sa vie gardé exactement, comme elle devoit, les regles de la bienséance, nous ne devons pas douter que les parties de notre corps n'exerçant pas l'action pour laquelle la Nature les a faites, ne se flétrissent & ne se dessèchent en quelque façon.

Les contentements excessifs que nous prenons avec les femmes, ne nous causent pas des désordres moins fâcheux : il est vrai qu'ils ne nous apportent pas de semblables flétrissures, mais ils nous rendent incapables de continuer nos plaisirs licites. Les vaisseaux spermatiques s'affoiblissent, les vésicules sémi-

naires se relâchent, & les parties principales de notre corps s'épuisent & se rafraîchissent tellement par la dissipation de notre chaleur & de nos esprits, qu'elles ne sont plus ensuite en état de fournir la matiere qui est nécessaire pour former un homme. Témoin *Théodoric*, Roi de Bourgogne, qui après s'être épuisé auprès de *Laodicée*, & des autres Courtisannes de sa Cour, ne put jamais consommer son mariage avec *Hermanberge*, fille du Roi d'Espagne. Témoin encore *Néron*, qui après avoir passé sa jeunesse dans les débauches des femmes, témoigna deux fois son impuissance à la belle *Popée*, selon le rapport de *Petrone*.

D'ailleurs, s'il est vrai, ce que l'on dit ordinairement, que la bonne chere excite à l'amour, l'on peut assurer aussi que l'extrême indigence rend un homme impuissant. Car puisque l'abstinence, selon la pensée des Théologiens, est le meilleur de tous les remedes contre la concupiscence de la chair, il ne faut pas douter que si elle est excessive, elle ne détruise tous les mouvements qui nous pourroient porter à rechercher

es embraſſements des femmes. Notre ſang eſt diminué, & nos eſprits ſont épuiſés par-là, nos parties principales & amoureuſes en deviennent languiſſantes. Tant il eſt vrai qu'il n'y a rien de plus oppoſé à l'amour que ce qui nous rafraîchit & nous épuiſe tout enſemble.

Mais les paſſions de l'ame ſont encore quelque choſe de plus violent que tout ce que nous venons de dire ! & pour ne parler ici que de la haine qui eſt fomentée dans l'eſprit d'un homme par la laideur d'une femme, par ſa mauvaiſe humeur, par ſa conduite indécente, ou enfin par une odeur exécrable qui ſort de ſon corps, elle eſt une des principales cauſes qui peuvent rendre un homme impuiſſant à l'égard de cette femme-là.

Après tout, comme il n'y a rien qui nous détruiſe plutôt que les maladies, puiſqu'elles nous conduiſent à la mort; les Juriſconſultes ont eu quelque raiſon d'écrire, que l'on ne doit point préſumer qu'un homme valétudinaire, & encore moins un homme malade, ſoit capable d'engendrer, la maladie le

rendant impuiſſant & incapable de c
reſſer une femme. Il eſt certain que l
plaiſirs de l'amour demandent de
force & de la vigueur pour s'oppoſ
aux épuiſements & aux foibleſſes qui e
naiſſent, lors même que nous les pre
nons avec meſure : au lieu que la mal
die étant une diſpoſition contre les loi
de la Nature, elle affoiblit & détru
même toutes les actions de nos partie
qui par conſéquent ne ſont pas en éta
de faire leur devoir quand il eſt que
tion d'engendrer.

Mais les Juriſconſultes n'ont peut
être pas remarqué que leur déciſio
étoit trop générale pour être vraie
puiſqu'il y a quelques maladies qui nou
excitent à l'amour, & dans leſquelle
on peut engendrer. Nous ſavons qu'un
homme qui eſt atteint d'un ſatyriſme
& qu'un autre qui ſouffre quelques dou-
leurs de goutte ou de pierre, ſont
alors plus amoureux, & ne peuvent
s'empêcher de preſſer étroitement leurs
femmes ; les humeurs chaudes & ai-
guës, qui cauſent leur maladie, ſont
alors mêlées avec des vents qui ſe can-
tonnent pour l'ordinaire parmi leurs

parties naturelles, & qui les chatouillent sans cesse, & les excitent à se venger agréablement des douleurs qui les pressent. Il y a même des maladies qui ont rendu des hommes féconds, d'impuissants qu'ils étoient auparavant. *Avenroar*, Médecin Arabe, rapporte de lui même, que ne pouvant engendrer dans sa jeunesse, il engendra aisément après une fièvre aiguë qui lui rafraîchit tellement les viscéres, & puis le mit dans une telle complexion, qu'il se trouva ensuite propre à faire des enfants.

Il faut donc modérer les décisions des Jurisconsultes, & ne pas dire d'un autre côté, par une espéce de contradiction, comme fait une de leurs glosses, que l'on doit compter le commencement de la vie d'un enfant qui naît après la mort de son pere, du jour que son pere est mort, comme si un homme étoit en état d'engendrer dans une fièvre aiguë, dans une longue maladie, & dans quelqu'autre incommodité qui afflige les parties principales ou amoureuses. C'est là s'opposer à la raison & à l'expérience de tous les jours.

Mais je ne veux m'arrêter ici qu'au hommes qui ſont toujours impuiſſants & qui étant incommodés dans leu parties naturelles, ne peuvent jama ſe joindre amoureuſement à une fem me, quand ils ſeroient même à la fleu de leur âge. Les défauts naturels qu'i ont dans leurs parties amoureuſes, l manquement de l'humeur, qui eſt l ſemence des hommes, ou enfin les po lutions nocturnes & gonorrhées, qu arrivent par la foibleſſe de leurs vaiſ ſeaux, ſont de puiſſants obſtacles pou l'amour, qui les rendent plus froid que glace quand ils ſe trouvent auprè d'une femme.

Quelle apparence y a-t-il qu'un mem bre d'un ou de deux travers de doig ſoit une meſure ſuffiſante pour ſatis faire une femme & pour engendrer de enfants ? Un homme ſi mal pourvu manque de force, de chaleur, d'eſprit & de ſemence ; & s'il ſort quelque hu meur dans ſes agitations amoureuſes ce n'eſt qu'un peu de ſéroſité, qui n'a pas toutes les qualités requiſes pour la génération. La femme a beau ſe faire effort pour la recevoir, ſes parties quel-

qu'enflammées qu'elles soient, ne peuvent rien faire d'une humeur qui manque de disposition pour le grand ouvrage de la Nature.

L'impuissance de se joindre à une femme, est encore augmentée par la petitesse de la verge, qui étant trop courte & trop petite tout ensemble, ne peut réjouir une femme, ni lui fournir une liqueur propre à former un enfant.

Tous les remédes sont inutiles pour ces sortes de défauts, & bien que *Galien* & *Fallope* nous en proposent quelques-uns, nous sommes pourtant du sentiment de ceux qui croient que ces deux maladies sont incurables, si elles sont extrêmes, & que les Juges peuvent prononcer hardiment sur la dissolution d'un mariage qui n'aura pas d'autres arrhes de la validité.

Car de s'imaginer que les bouillons succulents, les aliments choisis, & l'excellent vin, puissent faire croître les parties que la Nature n'a pû allonger, c'est manquer de connoissance pour les maladies qui arrivent aux parties nerveuses. On a beau frotter ces parties malades d'huile de vers de terre, d'huile de la-

vande ou de *Palma Chriſti*, parmi leſquelles on aura mêlé un peu de poudre du nerf d'un taureau ou d'un cerf, tout cela ne produit rien, & ne ſert qu'à embarraſſer davantage le malade. La boule qui perce le prépuce, & à laquelle une bale de plomb eſt attachée, ni l'emplâtre de poix de Bourgogne, qu'on applique ſouvent ſur les parties naturelles d'un homme, & qu'on en ôte pluſieurs fois, ne guériront pas non plus tous ces défauts, ni n'en feront croître ni allonger la verge d'un homme qui eſt naturellement trop petite.

Quoi que l'on faſſe pour guérir ces défauts naturels, l'on ne fera que comme ce méchant Nourricier, dont parle *Galien*, qui nourriſſant fort mal l'enfant dont il avoit le ſoin, frappoit aſſez fortement ſes feſſes avec la main, de deux en deux jours, pour le faire enfler, & pour faire voir à ſon pere ſon embonpoint ſuppoſé.

Bien que la molleſſe & la flétriſſure de la verge ſoient des maladies qui peuvent quelquefois être guéries; cependant il s'en trouvent ſouvent d'incurables,

tables, auxquelles la Médecine n'a jamais pû subvenir. Car si cette partie est naturellement stupide & immobile, quoiqu'elle soit médiocrement grosse & longue, il n'y a point d'art qui la puisse vivifier, ni des remédes qui la puissent guérir. La chair ou la cendre de la tarentule, la poudre d'un nerf de taureau, ou la racine de satyrion, ont trop peu de force dans de pareilles langueurs; & si la main d'une belle femme, qui est le plus excellent de tous les remédes, n'a pas assez de vertu pour guérir la mollesse de la verge d'un homme, les autres remédes y auront peu de force, principalement si les nerfs qui sortent de l'os *sacrum*, & qui sont distribués à la verge, sont foibles, bouchés ou cicatrisés: ou si un homme a reçu vers ces parties-là quelque grand coup, ou s'il lui est survenu quelque humeur considérable, qui ait altéré toutes les parties voisines. Enfin, si la paralisie arrive à l'une ou l'autre cuisse, le membre viril qui reçoit les mêmes influences de l'extrêmité de la moëlle du dos, en demeure immobile aussi-bien que l'une de ces parties-là, & il est im-

poſſible de l'en guérir, à moins que l'on ne combatte toute la maladie qui en eſt la cauſe. Mais comme cette incommodité eſt preſque toujours incurable, principalement dans les hommes qui commencent à vieillir, il ne faut pas auſſi eſpérer que l'on puiſſe ſoulager une partie qui, dans cet âge, a fort peu de chaleur pour ſe défendre contre la violence de ce mal.

Quelquefois la verge de l'homme n'eſt pas trouée par le bout, elle l'eſt à la racine, à côté, par deſſus, ou par deſſous. On en a vu qui avoient deux ouvertures, l'une pour l'urine, & l'autre pour la ſemence, comme avoit un Avocat de Padouë, dont *Veſale* nous fait l'hiſtoire. Tous les hommes qui ont ces ſortes de défauts, ſont quelquefois incapables de careſſer une femme, & preſque toujours inhabiles à la génération. En effet, *Platerus* nous rapporte qu'un homme qui avoit deux trous à la verge, ne laiſſa pas de ſe marier; mais parce qu'il ne ſatisfaiſoit pas ſa femme comme elle déſiroit, ils ſe ſéparérent volontairement l'un de l'autre. Cependant il y a quelques hiſtoires contraires,

qui nous apprennent que l'on peut engendrer avec ces défauts. Celles de *Denys*, Orfévre Romain, en eſt une preuve évidente. Il ne laiſſa pas d'engendrer, bien qu'il eût la verge trouée à la racine du gland, comme nous le rapporte *Zacchias*, qui témoigne l'avoir vu.

Nous avons dit ailleurs que la Nature plaçoit d'abord dans le ventre les teſticules des hommes, & que peu à peu, par leur propre poids, par l'agitation continuelle du ventre, & par la force de la chaleur naturelle, ils deſcendoient dans la bourſe; mais s'il arrive, par quelque obſtacle que ce ſoit, qu'ils n'y deſcendent pas, il ne faut pas pourtant prendre ces hommes pour impuiſſants, bien qu'en apparence ils manquent de ce qui fait juger de la virilité d'un homme. Pourvu qu'ils aient l'activité d'un homme vigoureux, qu'ils ſoient velus par le corps, qu'ils aient la voix forte & groſſe, beaucoup de poil au menton & aux parties naturelles, on peut juger qu'ils ſont capables d'engendrer, quoiqu'on ne leur trouve rien dans la bourſe.

M. de Montagne, Gentilhomme de

cette Province, m'a ſouvent montré ſes parties, & M. d'*Argenton*, qu'*Ambroiſe Paré* diſſéqua, n'étoient tous deux pas moins capables d'engendrer, pour n'avoir pas des reſticules dans la bourſe. Il falloit plutôt blâmer la legéreté de la femme du dernier, lorſqu'elle lui fit un procès ſur cela, que de l'accuſer lui-même d'être impuiſſant. Auſſi par le decret & la déciſion qu'en fit alors la Faculté de Médecine de Montpellier, *Hucher* en étant Chancelier, il fut déclaré qu'il n'eſt pas beſoin pour être capable d'engendrer de trouver des teſticules dans la bourſe d'un homme, pourvu toutefois qu'il ait d'autres marques ſuffiſantes de virilité. C'eſt ce qui a fait dire à *Riolan*, qu'un homme dont il fait l'hiſtoire, qui impoſoit ſouvent aux Médecins, qui croyoient qu'il étoit rompu, n'étoit pas moins capable d'engendrer pour avoir ſes teſticules cachés dans ſes aînes.

Il n'en eſt pas de même de ceux qui en manquent tout-à-fait. Ils ſont lâches, ils ont la voix efféminée, ils n'ont point de poil au menton, ni aux parties naturelles. En effet, la force & le

courage des hommes dépendent des teſticules. Car il ſort de ces parties des humeurs & des vapeurs ſubtiles, qui ſe mêlant parmi les eſprits de notre ſang & de notre ſuc nerveux, ſont toute notre hardieſſe & toute notre vigueur. Ceux qui ont de petits teſticules, qui ſont avec cela tout flétris, ne peuvent recevoir ces vapeurs pour les encourager auprès des femmes & par-tout ailleurs. Témoin les animaux que l'on coupe, & que l'on biſtourne, qui n'ont pas tant de vigueur ni tant de force qu'auparavant.

Si un homme a le ventre extrêmement gros, il n'y a pas d'apparence que ſon embonpoint lui permette de careſſer une femme, ſur-tout, ſi elle eſt elle-même d'une taille à peu près pareille : & quand ils ſe pourroient joindre, leur ſemence ne peut guere être prolifique, ſi nous en croyons l'expérience. Il eſt vrai que l'on peut choiſir une poſture commode, ainſi que nous l'avons expliqué ailleurs, ſi l'un & l'autre eſt aſſez agile pour cela ; mais, en vérité, la peine paſſe le plaiſir. Et comment eût pu faire *Vitellio*, Lieutenant-

Général des armées du Roi d'Eſpagne aux Pays-Bas, s'il lui eût fallu entrer dans la lice amoureuſe, qui, dans ces Provinces-là, ne trouvoit point de cheval aſſez fort pour le porter une lieue.

A la vérité, le vinaigre mêlé avec de l'eau eſt un remede aſſuré pour ſe faire diminuer, ſi l'on en uſe pour ſa boiſſon ordinaire : mais il eſt pire que le mal, ce qu'éprouva ce grand Capitaine ; car après en avoir bu pendant un an, il diminua de plus de ſoixante livres, comme nous l'aſſure l'Hiſtorien.

Toutes les maladies dont nous venons de parler étant incurables, elles doivent rendre un homme impuiſſant, & l'empêcher de ſe marier : ou s'il eſt marié, elles doivent être les cauſes légitimes à une femme, pour demander en juſtice, la diſſolution de ſon mariage. Car ſi la maladie eſt naturelle, perpétuelle & incurable, qui eſt-ce qui doutera qu'une femme ne ſoit bien fondée à demander un autre mari ?

ARTICLE II.

Du Congrès.

LE premier Parlement de France n'auroit pas été si souvent surpris, s'il avoit connu exactement les causes de l'impuissance des hommes. Et le *Marquis de Lagey*, en particulier, n'auroit pas éprouvé la disgrace de l'Arrêt donné contre lui le 7 de Février 1659, si le congrès qui fut ordonné étoit une preuve infaillible de la virilité d'un homme.

Les Officiers de nos Evêques n'invalideroient pas tous les jours si légérement des mariages, s'ils avoient bien étudié les maladies qui en empêchent la consommation, ou s'ils avoient nommé des personnes savantes pour les en instruire. L'Official *du Mans*, par exemple, n'auroit pas prononcé, il y a quelques années, sur la dissolution du mariage de *Pierre Nau*, qui voulut bien se trouver impuissant, au congrès, s'il avoit connu l'impuissance supposée

de cet homme-là : car, puiſque par Arrêt de la Chambre donné le 15 Juillet 1655, la femme *Nau* fut obligée de retourner avec ſon mari, & d'y mener ſon enfant légitime, qui étoit la ſeule preuve que le pere n'étoit pas impuiſſant; ne doit-on pas dire que cet Official, quelqu'homme de bien qu'il pût être, n'avoit pas aſſez obſervé toutes les circonſtances qu'il faut obſerver dans de pareilles occaſions, pour connoître l'impuiſſance d'un homme.

En effet, nous avons bien d'autres marques plus aſſurées que le congrès public, pour connoître la virilité d'un homme. Et j'oſerois dire que le congrès qui fut autrefois aboli par l'Empereur *Juſtinien*, comme oppoſé à la pureté du Chriſtianiſme, n'a été établi que par quelques curieux de notre ſiecle. Car il eſt l'infamie des ſexes & le deshonneur de notre temps; & je ne ſçai ſi dans l'hiſtoire l'on en pourroit trouver des exemples qui ne ſoient ridicules. C'eſt une loi qui bleſſe la pudeur. Elle eſt trop dure & trop injurieuſe à l'homme. Il y faut faire voir à tout le monde des parties que la Nature a ca-

chées avec tant de soin, & chercher même aux témoins d'autres témoins que nous fuyons, lorsque nous suivons les ordres de la Nature. Car quelle honte est-ce de montrer en plein midi ce que nous avons soin de cacher même pendant la nuit? Ce n'est qu'un prétexte de divorce, & qu'un effet de la lasciveté & de l'audace des femmes. Ce sont elles-mêmes qui ont faît naître dans l'esprit des Juges la pensée d'une épreuve aussi peu sûre, qu'elle est déshonnête. De mille hommes il n'y en a peut-être pas un qui puisse sortir victorieux du congrès public. Nos parties naturelles ne nous obéissent point quand nous le voulons, bien loin d'obéir aux Juges. Elles se flétrissent souvent contre notre volonté, & souvent elles sont dans la glace, quand notre cœur est le plus embrasé. Si nous sommes prêts à nous animer, le courage nous manque, la crainte nous saisit, la haine s'empare de notre cœur, & la pudeur s'oppose à des libertés effrontées.

D'ailleurs, jouir d'une femme hardiment, n'est pas une marque de virilité; les Eunuques se portent avec ardeur

dans des plaiſirs charnels, & l'on en a vu ſouvent de mariés : mais à dire le vrai, ils ne réuſſiſſent pas dans l'ouvrage de la génération, & la conjonction même de l'homme & de la femme, n'étant pas elle ſeule une marque de virilité, on ne doit point juger par le congrés de la fécondité d'un homme.

Celui qui ſe ſent impuiſſant ne doit point ſe marier. Celui qui en doute, doit conſulter un ſavant Médecin qui l'éclairciſſe là-deſſus. Et celui qui eſt vigoureux ne doit point s'expoſer au congrès public. On ne commande jamais à l'Amour, c'eſt l'Amour qui nous commande, & nous n'avons point encore vu juſqu'ici des gens amoureux s'allier par la haine.

Il y a beaucoup plus de diſſolutions de mariages depuis environ cent ans que le congrès eſt introduit en France, qu'on n'en avoit vu auparavant. C'eſt pourquoi le Parlement de Paris ayant enfin jugé que le congrès étoit ennemi de la chaſteté, & qu'il n'étoit pas la véritable marque de la virilité d'un homme, fit défenſe le 18 de Février 1677, par un Arrêt ſolemnel, aux Juges

Civils & Ecclésiastiques, d'ordonner à l'avenir la preuve du congrès dans les causes de mariage. Messire *René de Cordouan, Marquis de Langey*, dont nous avons parlé ci-dessus, fut la cause de cette réforme; car après avoir épousé en secondes noces Demoiselle *Diane de Montaud de Navailles*; dont il a eu sept enfants, il fit bien voir par-là qu'on n'est pas toujours maître de ses actions, quand on s'expose en public à caresser une femme.

ARTICLE III.

Du Divorce entre des personnes mariées.

QUoiqu'il y ait des Jurisconsultes qui font une distinction entre la dissolution du mariage & le divorce, l'un étant la cause de l'autre, néanmoins parce que nous n'examinons ici ni ces termes, ni la chose même qu'ils signifient avec autant d'exactitude qu'ils le font, nous userons tantôt de l'un & tantôt de l'autre, pour exprimer notre pensée sur ce que nous avons à dire là-dessus.

La diſſolution du mariage n'eſt autre choſe qu'un juſte empêchement de l'uſage du mariage prononcé par un Juge compétent, qui par une évidente connoiſſance de cauſe, fait défenſe au mari & à la femme de coucher enſemble & de ſe rendre les devoirs réciproques des perſonnes mariées. Si les cauſes qui font le divorce ſont incurables, la Loi permet à celui qui ſe porte bien de ſe remarier : mais ſi avec le temps on peut y remédier par les regles de la Médecine, comme nous l'avons examiné ailleurs, je ne ſaurois me perſuader que l'on puiſſe avoir une raiſon légitime de diſſoudre un mariage qui a été fait avec tant de ſolemnités.

Il faut aujourd'hui dans le Chriſtianiſme des cauſes bien plus puiſſantes pour cauſer le divorce, qu'il n'en falloit dans les ſiecles paſſés. Ce n'eſt plus le caprice d'un mari qui répudie une femme, comme il arrivoit autrefois parmi les Juifs, mais une cauſe légitime connue par des Juges & approuvée par leur Sentence. Il eſt vrai que la Loi ancienne permettoit aux Juifs de répudier leur femme, & d'en prendre une

autre à leur diſcrétion ; mais ce n'étoit, comme parle l'Ecriture, qu'*à cauſe de la dureté de leur cœur.*

De toutes les cauſes de divorce que les Juifs avoient, celle de l'impudicité étoit la plus forte & la plus commune. La jalouſie troubloit ſouvent la paix & la tranquillité de leur mariage, & quelquefois, n'ayant pas d'autres raiſons apparentes, ils accuſoient leurs femmes d'impudicité, & leur reprochoient, pour avoir lieu de les répudier, qu'elles s'étoient abandonnées avant que de ſe marier. C'eſt en vue de cela que *Moyſe*, pour prévenir ces déſordres, fit une Loi, par laquelle il commanda aux peres & aux meres de garder ſoigneuſement les linges qui avoient ſervi la premiere nuit des noces à la défloration de leur fille, afin qu'étant un jour fauſſement accuſé par ſon mari, ils puſſent montrer aux Magiſtrats, pour ſauver la réputation de la femme, des ſignes véritables d'une virginité injuſtement ſoupçonnée, ce que l'on obſerve encore aujourd'hui en quelques Villes d'Eſpagne.

Les Loix des Payens étoient auſſi

legeres ſur cette matiere que celle des Juifs étoient dures. *Ciceron* n'eût pas répudié ſa femme, & ne lui eût pas fait dire qu'*elle eût ſoin de ſes affaires*, pour lui avoir manqué quelquefois à lui écrire pendant ſon éxil ; & *Sulpitius Gallus* n'eût pas fait le même compliment à la ſienne, pour l'avoir ſeulement trouvée une ſeule fois ſans coiffe par la rue, leurs Loix euſſent été fort équitables. Ce n'eſt pas auſſi parmi nous la froideur, ni la haine, ni l'intérêt qui obligent un mari de faire divorce avec ſa femme, comme font encore aujourd'hui les Orientaux, mais c'eſt l'impuiſſance du mari ou de la femme qui en font la diſſolution par l'autorité des Magiſtrats.

Je me perſuade que les Juges d'aujourd'hui n'ont pas entrepris par-là de toucher à la ſubſtance du mariage : ils ſavent trop bien que c'eſt un Sacrement que les hommes ne peuvent annuller ; mais ils examinent ſeulement l'habileté & la puiſſance d'engendrer des mariés, & outre cela la validité du Contrat civil.

Pour n'oublier rien qui puiſſe contri-

buer ſur cette matiere à la curioſité du Lecteur, il me ſemble qu'il ne ſera pas hors de propos, avant que de finir ce Chapitre, de mettre ici le Formulaire du Libelle de répudiation, dont ſe ſervoient les Juifs, comme *Rabbi Moſche de Cotſi* nous le rapporte.

Le troiſieme jour de la ſemaine, le vingt-neuvieme de la Lune de ... l'an ... de la création du monde, Je N. Phariſien, demeurant préſentement à Veniſe, Ville ſituée au fond du Golfe Adriatique, proteſte & déclare en preſence de N. N. témoins, que, de mon libre mouvement & ſans contrainte, je vous délaiſſe & répudie vous ma femme, nommée N. fille de N. de N. afin que vous ſoyez déſormais libre, & que vous puiſſiez chercher un autre mari pour votre condition, ſans que perſonne s'entremette de vous y former aucun empêchement d'aujourd'hui à l'éternité des ſiecles. Et c'eſt ici le cartel de divorce, le libelle de démiſſion, l'inſtrument de déſertion, que je vous envoïe, ſelon les ordonnances de Moyſe & d'Iſraël.

Les témoins ſignoient dans le corps & au bas du Libelle auſſi bien que le mari.

CHAPITRE II.

De la ſtérilité des femmes.

ON ſait que la ſtérilité dépend plus ſouvent des femmes que des hommes, & que la chaleur naturelle étant un des principaux inſtruments de toutes nos actions, fait par ſon défaut, la ſtérilité dans les uns & dans les autres. Si elle eſt foible, les parties en ſont défectueuſes ; s'il manque quelque choſe au grand attirail des parties génitales de la femme, toute l'action de ces mêmes partie eſt interrompue, & il ne faut point s'attendre à la génération.

Qu'une femme ſoit dans la fleur de ſon âge, & qu'elle jouiſſe d'une ſanté parfaite : qu'elle ſoit mariée avec un homme vigoureux, & qu'elle prenne avec lui tant qu'il lui plaira des plaiſirs modérés, ſi elle n'a pas de diſpoſition à faire un enfant, jamais elle ne peut eſpérer l'avantage de porter le doux nom de mere. Car elle eſt trop vive

& trop emportée dans l'amour, qu'une chaleur exceſſive conſume ſes entrailles, qu'elle n'ait preſque point ſes régles, ou, ſi elle en a modérément, quelles ne ſoient point rouges, qu'elle apparence qu'elle puiſſe concevoir ? Elle brûle, pour ainſi parler, & deſſéche la ſemence qu'on lui donne, & s'il s'en forme par haſard un enfant, ou il eſt contrefait, ou il ne demeure point neuf mois dans les flancs de ſa mere. Si d'un autre côté une froideur extraordinaire & une grande humidité occupent ſes parties principales, que ſa matrice ſoit extrêmement humectée par la graiſſe qui ſe trouve aux environs, ſi elle a les flancs reſſerrés & le ventre étroit, & s'il ne paroît de poil par ſon corps qu'à la tête, jamais elle ne retiendra la ſemence qu'on lui aura communiquée, & par conſéquent il ne ſe fera jamais de conception : ou, s'il en arrive par haſard quelqu'une, le fœtus ſera ſuffoqué par la grande humidité des parties de ſa mere, & ſortira avant le terme : ſi bien qu'une telle femme ne pourra jamais avoir d'enfant à moins que l'on ne corrige ces grands

défauts, qui ne ſe corrigent preſque jamais.

Il en arrive de même aux femmes qui ont la matrice mal faite, ſoit par un défaut de la Nature, ou par quelqu'autre accident étranger, comme ſont les grands ulcéres, les grandes cicatrices, & les autres incommodités de la matrice.

Mais tous ces défauts ne ſont pas de légitimes cauſes pour empêcher le mariage quand il n'eſt pas fait, ou pour le diſſoudre quand il eſt conſommé. Les indiſpoſitions qui n'empêchent point une femme d'être careſſée de ſon mari, ne ſont point capables de cauſer le divorce; & ſouvent, quand une femme eſt ſtérile avec un homme, l'expérience nous fait voir qu'elle ne l'eſt pas avec un autre. Une plante aime ſa terre, & ne graine jamais dans un lieu oppoſé à ſon tempérament. Un homme ne pourra faire concevoir une femme dont la ſemence n'eſt pas proportionnée à la ſienne, ni dans ſa matiere, ni dans ſes qualités. Mais ſi ce même homme trouve une femme qui n'eſt ni ſi chaude ni ſi bouillante que

lui, il viendra, sans doute, de leurs embrassements amoureux une génération avantageuse.

Il n'y a que les incommodités qui vont jusqu'à s'opposer aux plaisirs de l'amour, & à empêcher un homme de s'allier amoureusement à sa femmes, qui puisse être des causes légitimes de la dissolution du mariage. Car si une femme est extrêmement étroite, & si le conduit de la pudeur est bouché, ou par la grandeur excessive du clitoris, ou par cette membrane charnue que l'on nomme *Hymen*, ou par les cicatrices d'un fâcheux accouchement, ou par l'abaissement de l'*os pubis*, ou enfin, qu'il y ait d'autres causes qui l'étréciſſent sans remede, on doit croire que cette femme est absolument stérile, parce qu'elle ne peut souffrir les caresses d'un homme.

En effet, toutes les causes qui peuvent empêcher un homme de jouir avec sa femme des plaisirs que le mariage lui permet de prendre, sont toutes capables de faire le divorce. Et comme les défauts de la femme ne sont que dans

ſes parties externes, la Loi a permis qu'elles fuſſent examinées par des perſonnes diſcretes & entendues, afin d'en faire leur rapport aux Juges, qui doivent enſuite prononcer des Arrêts juſtes & équitables.

Un homme eſt bien ſurpris la premiere nuit de ſes nôces, quand, dans la chaleur de ſa paſſion, touchant ſa femme avec tendreſſe, il reſſent un membre auſſi roide que le ſien, qui lui frappe le ventre. C'eſt alors qu'étant tout éperdu, il ſort du lit, & s'imagine ou être enſorcelé, ou qu'on a voulu le railler en lui donnant un homme pour une femme qu'il avoit choiſie. Cependant, à la clarté d'une bougie, il apperçoit le viſage de ſa femme qui l'appelle avec douceur; mais il n'y a ni careſſe ni complaiſance qui le puiſſent tirer de l'étonnement où il eſt; ſi ſon ame en revient un peu, ſes parties amoureuſes n'obéiſſent pas ſi-tôt à ſa paſſion. Néanmoins comme l'Amour eſt un enfant, on l'appaiſe enfin, quand on le flatte. Les parties naturelles de cet homme ſentent donc, une ſeconde fois, les atteintes de l'amour; mais il n'a pas ſi-tôt

fait une ſeconde tentative qu'il eſt auſſi ſurpris qu'auparavant, & ce qui accroît encore davantage ſon étonnement, c'eſt qu'il ne peut ſe débarraſſer d'entre les bras de ſon épouſe, qui le preſſe de la poitrine à meſure que ſa paſſion augmente. C'eſt alors qu'il ne doute plus des charmes : car, dans cette occaſion, par une étrange métamorphoſe, l'homme devient comme une femme, & la femme prend la place d'un homme : ſi bien que celui-là ſes parties toutes flétries & toutes mollettes, par la ſurpriſes où il eſt encore, & celle-ci a les ſiennes tout en état de faire épreuve de ſa vaillance. Enfin, cet homme étant un peu revenu à lui, ſe met en devoir d'examiner la cauſe de ſon étonnement ; il n'a pas plutôt jetté les yeux ſur les parties naturelles de ſa femme, qu'il apperçoit une verge droite & dure comme la ſienne. Il l'interroge là-deſſus. Elle lui répond avec aſſez de pudeur & de ſincérité, qu'elle croit que toutes les femmes ſont faites comme elle, & elle lui avouera véritablement ce qu'elle en a reſſenti depuis qu'elle ſe connoît. Elle lui dit donc, que pendant l'hyver, le

froid exceſſif fait preſqu'entierement retirer ſon clitoris, & qu'en ce temps-là il ne paroît ni plus long ni plus gros que la moitié du petit doigt : mais que dès que la chaleur de l'été ſe fait ſentir, cette partie ſe groſſit & s'allonge extrêmement ; d'où vient, ajoute-t-elle, qu'il ne faut pas s'étonner, ſi elle eſt preſentement ſi groſſe & ſi longue, puiſque nous ſommes dans les plus longs jours, & dans les plus violentes chaleurs. Elle lui avoue encore qu'elle n'a point vu de femme plus amoureuſe qu'elle, & que, lorſque quelque perſonne lui plaît, ou que l'amour lui échauffe l'imagination, elle ſent que cette partie s'agite, ſe roidit, & s'enducit même contre ſa volonté : qu'elle n'a jamais éprouvé avec perſonne ce qu'elle étoit capable de faire, mais qu'elle s'aperçoit bien maintenant, par l'étonnement & par les tranſports qu'elle remarque en lui, que cette partie n'eſt pas ſemblable dans toutes les femmes.

Le mari étant pleinement informé de toutes choſes, & ayant mûrement délibéré ſur ce qu'il devoit faire en cette occaſion, lui propoſe de communiquer

son défaut à quelqu'un de ses amis. Elle y consent aussi-tôt, & le mari en parle incessamment à un sage & docte Médecin qui, pour satisfaire aux priéres du mari & aux larmes de la femme, se met en devoir de couper cette partie qui est d'une excessive grandeur. On la lie donc, & on la laisse ainsi liée pendant un jour, après quoi il survint de si fâcheux accidents, qu'à cause de cela on ne pût faire l'extirpation.

Une pareille aventure arriva à *Platerus* qui, ayant dessein de couper le clitoris d'une Matrone, n'en pût venir à bout par les mêmes obstacles que nous venons d'alleguer.

Haly Rodoam auroit sans doute fait la même oppération sur une Reine qui lui découvrit sa turpitude, s'il eût cru pouvoir extirper cette partie sans courir risque de sa réputation, & sans exposer la vie de cette Princesse.

Dans un tel état il est impossible qu'un homme puisse caresser sa femme, ainsi que nous l'examinerons, en particulier, ci-après, au Chapître des Hermaphrodites : & si cette maladie est in curable, comme elle l'est sans

doute, on doit croire qu'un Juge eſt bien fondé quand, ſur le rapport de quelques perſonnes ſavantes dans ces ſortes de matiéres, il ordonne la diſſolution du mariage.

On ne ſauroit encore guérir la compreſſion que fait l'*os pubis* au conduit de la pudeur. Ce conduit en eſt quelquefois ſi étréci dans les dehors, qu'il eſt impoſſible qu'un homme qui a même la verge médiocre, s'y puiſſe faire paſſage.

Les deux os des cuiſſes preſſés en dedans & le croupion retrouſſé par devant, cauſent quelquefois les mêmes obſtacles. C'eſt pourquoi la Loi n'eſtime pas ſaine une femme qui eſt ainſi contrefaite dans ſes parties naturelles.

Il arrive quelquefois tant d'ulcéres au conduit de la pudeur de quelques Courtiſannes, qu'il s'en eſt vu qui, après être guéris, l'avoient preſque tout fermé par des cicatrices; ſi bien que les régles venant à paroître ne pouvoient couler qu'à peine par le petit trou qui reſtoit, & qu'un homme voulant encoure badiner avec elles, ne pouvoit pénétrer

pénétrer dans un lieu qui avoit été autrefois si ouvert.

Les fâcheux accouchements causent autant d'incommodités aux femmes que font les maladies secretes ; car après que le bas a été déchiré en plusieurs droits, il y vient beaucoup d'ulcéres qui, étant négligés, se rempliſſent de tant de chair superflues, que le conduit de la pudeur en est presque tout bouché. Cette chair baveuse devient solide & dure avec le temps, & ne peut être fléchie par la verge d'un homme, quelque forte & quelque roide qu'elle soit, témoin ce que dit *Riolan*, d'une femme qui fut si fermée après de pénibles couches, qu'il lui étoit ensuite impossible de souffrir son mari.

Ces maladies son trop invétérées pour êtres guéries, & il n'y a point de femme qui voulût s'exposer à souffrir qu'on la dissequât toute vive. On pourroit ici proposer quantité de pessaires d'argent, d'étain, de plomb, ou même de chair, de différente grosseur, que l'on pourroit frotter de beurre frais ou d'onguent rosat, & les placer dans le conduit de la pudeur les uns après les

autres, en commençant par les plus petits. Mais les cicatrices dont ce lieu eſt tout rempli, en empêchent l'élargiſſement, & par conſéquent, pour en dire ce que je penſe, toutes ces incommodités ſont incurables, & ſont des cauſes légitimes pour empêcher une femme de ſe marier.

Entre les maladies incurables de la matrice, on peut ajouter à celles dont nous venons de parler, les grandes excreſſences, ſi nous en croyons *Gordon*, des skhirres & les tumeurs conſidérables, ſi nous voulons ſuivre le ſentiment de *Fabrice de Hilden*, qui remarque qu'une femme ne pût ſouffrir deux maris l'un après l'autre, & par conſéquent ne pû avoir des enfants, parce qu'elle avoit un skhirre vers l'orifice interne de la matrice. Il nous fait encore l'hiſtore d'une autre qui, après avoir beaucoup ſouffert dans un fâcheux accouchement, en devint ſtérile par une tumeur dure, que l'on trouva après ſa mort, qui occupoit une partie du pas de la matrice. Cependant, ſi les duretés ſont ſi petites qu'elles ſe puiſſent toucher, & qu'elles arrivent à des jeunes

perſonnes, je ne doute point qu'on ne les puiſſe guérir par les remédes dont on ſe ſert ordinairement dans de pareilles occaſions.

Bien qu'on puiſſe couper l'hymen & les membranes qui lient quelquefois fortement les caroncules les unes aux autres, néanmoins il y a des occaſions où ces membranes ſont ſi épaiſſes & ſi garnies de vaiſſeaux, qu'il y a du danger à en faire l'ouverture; car elles ſont tellement jointes au conduit de la pudeur, qu'il ſemble que ce n'en eſt qu'une production. Ces parties étant coupées, il en arrive quelquefois des inflammations, des fiévres & des convulſions même. Dans cet endroit-là, les plaies ne peuvent ſe réunir qu'avec peine, les humidités qui ſortent par-là du corps de la femme, étant des cauſes aſſez fortes pour les en empêcher: ce qui y cauſe des ulcéres ſordides & ſales, qui ſouvent ſont ſuivies d'une gangrêne qui méne infailliblement une femme à la mort.

Voilà les maladies qui peuvent cauſer le divorce, par l'obſtacle qu'elles apportent à la population de l'homme & de

la femme. On ne doit point ici se faire fort sur le contrat de mariage. Il est de la nature des autres contrats ; car, s'il se trouve que ceux qui ont contracté ne peuvent faire la chose à laquelle ils sont obligés, le contrat demeure nul par l'impuissance de l'un des deux : tout de même, puisque ceux qui se marient s'obligent à se rendre mutuellement les devoirs du mariage, si l'un ou l'autre ne peut ensuite le faire, alors le mariage est nul, pourvu toutefois que le Juge ait prononcé sur sa dissolution. En effet, si l'homme ou la femme a quelques maladies ou quelques défauts sans reméde, qui les empêchent de se joindre ensemble, il n'y a pas lieu d'espérer une fécondité heureuse, qui est le principal fruit & la douce satisfaction du mariage.

CHAPITRE III.

Si les charmes peuvent rendre un homme impuissant & une femme stérile.

LA curiosité n'est blâmable que dans son excès, & l'on seroit injuste si l'on trouvoit mauvais qu'on étudiât avec soin les belles & les bonnes choses. C'est cette sorte de curiosité qui ne touche que les grandes ames. Elle polit l'esprit sans le tenir, elle fixe le jugement sans le détruire, & enrichit la mémoire sans la charger.

L'homme est placé au milieu du monde, pour observer tout ce que la Nature y fait de plus curieux, & il ne doit pas passer pour trop entreprenant, quand il en remarque exactement toutes les circonstances. Mais, si son envie de savoir est déréglée, & qu'elle se porte à des choses vaines ou illicites, c'est alors qu'elle doit être censurée, & qu'elle le doit rendre aussi malheureux que l'Empereur *Adrien*, le plus curieux de tous les hommes.

L'art de pénétrer dans l'avenir a de tout temps flatté les hommes, & je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de ſcience recherchée avec plus de ſoin, mais auſſi avec moins de ſuccès que celle que l'on appelle *Magie Noire*. Car tout ce qu'on nous en dit eſt ſi éloigné de la raiſon & du bon ſens, que la plupart des Savants ſe ſont toujours défiés de ſes promeſſes, & moqués de ſes maximes.

En effet, pour ne m'arrêter qu'au nœud d'éguillette, par lequel les Magiciens & les Sorciers prétendent empêcher un homme de careſſer ſa femme la premiere nuit de ſes nôces, nous examinerons ſi tout ce que l'on fait & tout ce que l'on dit en la nouant, peut avoir quelque empire ſur les parties amoureuſes d'un homme qui aime ardemment, & qui eſt de lui-même en état de ſatisfaire agréablement ſon épouſe. Nous verrons enſuite ſi le Démon ou les Magiciens qui en ſont les ſupports, peuvent détruire la fécondité d'une femme qui a tout ce qu'il faut pour engendrer.

Qu'il eſt difficile de ſe défaire de ce

que l'on a appris dans ses plus tendres années ! Il faut avoir beaucoup de force d'esprit, ou de bons maîtres pour se désabuser des fables que l'on nous a débitées. Les idées s'en conservent toujours, au moins dans les personnes qui ont l'esprit foible, sur-tout, quand à cette vaine persuasion se joint la mauvaise façon de vivre, ou l'humeur mélancolique. C'est alors qu'il est absolument impossible de les faire démordre de leurs sentiments mal fondés.

Si, dans cette disposition où sont ces personnes, on leur dit avant qu'elles se marient, que l'on a dessein de leur nouer l'éguillette, leur esprit déja persuadé des enchantements, en reçoit une nouvelle impression, & lorsqu'ils veulent se joindre amoureusement à leur femme, la persuasion de la fable, la crainte du sortilége & l'amour conjugal font un si grand désordre dans leur ame & dans leur sang, qu'il ne leur reste de chaleur que pour se conserver la vie, bien loin d'en avoir pour la donner à un autre. Le trouble où ils se trouvent alors les fait souvent tomber dans une humeur noire, qui leur cause

enſuite une haine pour une femme preſque irréconciliable. Ils ont de la peine à la voir & à la ſouffrir ; & quand il eſt queſtion de la careſſer & de coucher avec elle, une certaine horreur s'empare tellement de leur eſprit, qu'ils ne ſont jamais plus contents que quand ils ne voient plus l'objet de leur chagrin. Cette imagination bleſſée, bien loin de ſe guérir par le temps, ſent tous les jours augmenter ſon mal, & ils publient enſuite eux-mêmes, auſſi-bien que les autres, qu'ils ont été enſorcelés, & qu'en ſe mariant on leur a noué l'éguillette.

Ce qui m'arriva ſur ce ſujet, il y a environ 35 ans, eſt une preuve de ce que je dis. *Pierre Buriel*, Tonnelier de ſon métier, & puis faiſeur d'eau-de-vie, travaillant pour mon pere dans une de ſes maiſons de campagne, lui dit un jour de moi quelque choſe de déſavantageux, ce qui m'obligea le lendemain de dire au Tonnelier, que pour m'en venger, je lui nouerois l'éguillette, quand il ſe marieroit. Comme il le devoit faire en peu de temps avec une ſervante de notre voiſinage, cet homme

crût bonnement ce que je lui disois, & bien que je ne lui parlasse qu'en riant, néanmoins ces feintes menaces firent une si forte impression sur son esprit, déja préoccupé des charmes, qu'après être marié, il demeura près d'un mois sans pouvoir coucher avec sa femme. Il se sentoit quelquefois des envies de l'embrasser tendrement ; mais quand il falloit éxécuter ce qu'il avoit résolu, il se trouvoit impuissant : son imagination étant alors embarrassée des idées du sortilége. D'un autre côté, sa femme qui étoit bien faite, avoit autant de froideur pour lui, qu'il en avoit pour elle ; & parce que cet homme ne la caressoit point, la haine s'empara aussitôt de son cœur, & témoigna pour lui les mêmes répugnances qu'il avoit pour elle. C'étoit alors un beau jeu de les ouir publier l'un & l'autre qu'ils étoient ensorcelés, & que je leur avois noué l'éguillette. Je me repentis alors d'avoir raillé de la sorte avec un homme si foible, & je fis tout ce que l'on peut faire, dans cette occasion, pour leur persuader que cela n'étoit pas : mais plus je protestois au mari que ce que j'avois

dit n'étoit que des bagatelles pour me venger de lui, plus il m'abhoroit, & croyoit que j'étois l'auteur de toutes ſes infortunes. Le Curé de Notre-Dame, qui les avoit mariés, employa même tout ſon eſprit & toute ſa prudence à ménager cette affaire. Enfin, il en vint plutôt à bout que moi, & rompit le charme par ſes ſoins, après 21 jours, ſans que le marié fût obligé de piſſer par l'anneau de ſon épouſe. Depuis ils ont vécu enſemble près de 28 ans, & quelques enfants ſont nés de leur mariage, qui ſont maintenant des Bourgeois les plus aiſés de la Rochelle.

L'Amour n'a jamais employé ſes ſoins que pour donner des agréments à l'un & à l'autre ſexe. Il a voulu les obliger par-là à ſe joindre ſouvent, & en ſe joignant à perpétuer leur eſpéce. On ne ſauroit exprimer quels violents deſirs il nous fait naître dans le cœur, pour nous lier amoureuſement : & ſi ce n'étoit pas par un ordre exprès de la Nature, je ne ſaurois croire que les envies qu'il nous inſpire inceſſamment, fuſſent ſi preſſantes qu'elles le ſont. C'eſt une rêverie que de croire qu'un Magicien puiſſe

s'y oppoſer, & que nous ne puiſſions réſiſter à ſes charmes. Les Belles portent avec elles un filtre & un ſortilége bien plus puiſſant, & c'eſt contre celui-ci qu'il y a peu de remedes.

D'ailleurs, le Mariage eſt un Sacrement ſur lequel le Démon n'a point d'empire. Il ne ſauroit détruire l'ouvrage de Dieu, ni ruiner ce que Jeſus-Chriſt a établi par ſes Loix ſi ſaintes. Et je ne ſaurois croire qu'il y ait aucune liaiſon entre les actions d'un tel art, & les myſteres de la Nature & de la Grace. La haine des Démons, & la perfidie des Sorciers ne doivent point faire de peur aux Chrétiens, & les Conciles ne nous défendent autre choſe que de ne pas croire ceux qui nous veulent perſuader qu'on peut nous lier ou nous délier par la vertu des ſortiléges. Il y a déja long-temps que nous ſommes revenus de ces ſortes de folies, que le Paganiſme avoit inventées pour abuſer les eſprits crédules. Si tout le monde reſſembloit à un Duc de Nevers, qui aima mieux s'expoſer au péril de mourir par un flux de ſang, que de ſouffrir qu'on le lui arrêtât par des paroles &

par des charmes, assurément il n'y auroit pas tant de foiblesse parmi le peuple qu'il en paroît aujourd'hui, & le peuple Chrétien ne seroit pas si sot que de croire à cette heure ce que l'on auroit eu de la peine autrefois à persuader aux Payens. C'est ce que disoit souvent *Saint Agobard*, Evêque de Lyon.

L'Astronomie judiciaire & la Magie n'ont aucun principe ni démonstratif ni plausible. Ceux mêmes qui en ont traité à fond sont encore presentement à s'en accorder; & parce qu'elles imposent une fatalité indispensable aux actions des hommes, elles sont contraires à la Religion Chrétienne, & aux maximes d'un Etat bien policé.

Et pour parler en particulier, les figures de *Gamahez*, les couleurs des éguillettes, les caracteres des talismants, & les paroles du sortilége n'ont pas assez de pouvoir pour s'opposer à la conjonction de l'homme & de la femme. La plûpart des hommes sont plus rafinés aujourd'hui qu'autrefois, & ils ne se laissent pas aisément aller aux rêveries du Rabinisme, aux impostures de l'Astrologie judiciaire, ni aux vaines

perſuaſions de la Magie. Les paroles, pour ne m'étendre pas plus loin, ne ſont qu'un ſouffle articulé qui exprime nos penſées, & quand même nous ſerions poſſédés d'un eſprit impur, nous ne ſaurions faire ce que l'on dit que fait un Sorcier pour le nœud de l'éguillette. Tout au plus, le Démon n'auroit alors de pouvoir que ſur le corps qu'il poſſéderoit, & ſon empire ne ſauroit s'étendre juſques ſur l'autre partie de l'homme. Témoin l'Empereur *Fréderic Barberouſſe*, qui ſe moqua ſi juſtement des menaces d'un Arabe, qui paſſoit pour Magicien, que les Milanois qu'il aſſiégeoit lui avoient envoyé.

D'autre part, qui peut croire que nos parties naturelles puiſſent être plutôt enchantées que les autres qui nous compoſent? N'eſt-ce point, peut-être, parce qu'elles ſervent à des actions impudiques & illicites, que le Démon prend de-là ſujet de les enchanter? Mais notre cœur n'eſt-il pas la ſource du mal que nous commettons? Nos mains n'éxécutent-elles pas ſes pernicieux deſſeins, & notre langue ne découvre-t-elle pas ce qu'il a de mauvais? Cepen-

dant nous n'avons point appris jusques ici que notre cœur, nos mains & notre langue aient été ensorcelés.

Au reste, tout le monde sait que les femmes ont plus de legéreté que nous n'en avons, & que l'on en voit plus de Sorcieres, ou plutôt de folles & de mélancoliques, que l'on ne voit d'hommes Sorciers. Cependant, quand il est question d'engendrer, on diroit que le Démon s'attache plutôt aux hommes qu'aux femmes, comme si les parties naturelles des hommes lui étoient plutôt destinées que celles des femmes.

Dans cette fausse pensée, l'on ne manque ni de raisons apparentes, ni d'autorités recherchées, pour prouver ce que l'on dit ordinairement là-dessus; & la vérité, dans cette occasion, n'a pas tant de lustre que le mensonge.

Mais si nous ne nous laissons pas prévenir en faveur des enchantements, nous trouverons aisément la véritable cause par laquelle ce sont plutôt les hommes qui sont exposés à ces charmes imaginaires. La femme ne fait que souffrir quand on la caresse, & c'est assez qu'elle puisse recevoir les impressions

de l'homme pour devenir féconde, au lieu qu'il faut des machines à l'homme pour le faire agir, & peu de choſe pour l'en empêcher. Si ſon imagination eſt bleſſée par les déſordres de la femme, ſi elle eſt émue par ſa beauté, ou dégoutée par ſa laideur, ſes parties amoureuſes lui refuſent l'obéiſſance qu'elles lui doivent. Si un homme aime avec trop de paſſion, ſi la pudeur ou la timidité ne peut ſouffrir les amorces de l'amour, ſi les Courtiſannes ou la débauche ont épuiſé ſes forces, & qu'à cauſe de cela il ne puiſſe jouir des plaiſirs du mariage, on dira auſſi-tôt qu'il eſt enſorcelé, ainſi que le diſoit autrefois l'Empereur *Néron* de lui-même, & que l'éguillette lui a été nouée, comme s'il ne paroiſſoit pas aſſez de cauſes naturelles qui le rendent froid & languiſſant. Jamais on n'eût cru que *Théodoric*, Roi de Bourgogne, eût été charmé, ſi auparavant il n'eût perdu ſes forces entre les bras de ſes Courtiſannes; & jamais *Hermanberge* n'auroit appréhendé le ſortilége, s'il avoit été en état de la ſatisfaire.

Je ne parle point ici des hommes impuiſſants par la Nature, ni de ceux qui

ont quelques défauts dans leurs parties naturelles. L'on ſait aſſez qu'ils ne ſont pas capables de s'allier étroitement à une femme : mais je parle ſeulement de ceux à qui il ne manque rien pour s'acquitter agréablement du devoir d'un mari.

Si nous avons un peu de force d'eſprit, nous nous moquerons de ce que quelques perſonnes ſpirituelles ont dit en raillant, ou en voulant profiter de la foibleſſe des autres : nous nous moquerons, dis-je, du millepertuis & de la rue cueillie de nuit, en diſant quelques paroles obſcures, couſus enſuite dans du linge avec une éguille qui a ſervi à enſévelir les morts, & puis pendus au cou d'une fille avec un éguillette de nerf de loup, pour l'empêcher d'être dépucelée. Nous nous rirons des caracteres Ephéſiens, écrits avec du ſang de chauve-ſouris, & puis pendus au cou de la mariée pour le même effet. Nous tiendrons pour ſuperſtition ce que l'on dit ordinairement des vertus de l'éguillette, ſoit faite de nerf de loup, ſoit de peau de chat ou de chien enragé. On aura beau la faire teindre

d'une ou de trois couleurs, la nouer de trois ou de neuf nœuds ; cracher trois fois ſur la pouſſiere ou dans ſon giron, & de dire tout bas quelques mots obſcurs & barbares, pendant que le Prêtre dit, aux mariés, ces mots latins, *Ego vos conjungo :* rien de tout cela ne ſera capable de faire, ſur nous, la moindre impreſſion, ſi nous avons tant ſoit peu de force d'eſprit.

Nous n'avons que faire, pour nous garantir de ces charmes, de graiſſer la porte de la chambre où l'on doit coucher avec de la graiſſe de loup ou de chien noir, d'attacher à la colonne du lit des mariés des teſticules de coq, de jetter dans la chambre des feves coupées par la moitié, & de faire beaucoup d'autres bagatelles que les vieilles femmes ont inventées pour amuſer les enfants. Pour nous moquer des maléfices, nous n'avons beſoin que de vigueur & de hardieſſe, il ne faut qu'avoir été ſage avec les femmes, & être amoureux quand on ſe marie, pour mépriſer tout ce qui peut s'oppoſer aux plaiſirs du mariage. Et s'il faut s'expliquer ici plus nettement, voulez-vous rompre toute

ſortes de charmes ? Soyez ſobre, & modérez toutes vos paſſions, ne ſoyez ni ſi lent, ni ſi ardent à l'amour ; uſez de votre femme lorſque la Nature vous excitera à l'embraſſer. La chaſteté vous rallumera ſouvent le feu que vous aurez perdu entre ſes bras ; & par-là ſi les mariés veulent, ils apprendront à ſe moquer du ſortilége, *car c'eſt une grande partie de la ſanté que vouloir être guéri.*

On ne peut douter que les vapeurs noires d'une humeur mélancolique, ne puiſſent troubler notre imagination, & nous perſuader des choſes qui ne ſont pas. Nous en avons des exemples, & il ne ſe paſſe point d'années que je n'en faſſe quelques obſervations en faiſant la Médecine.

Si un homme ne peut connoître ſa femme, parce qu'il croit avoir l'éguillette nouée, il ne faut pas d'abord combattre directement ſon opinion. Plus on s'opiniâtre à lui dire que c'eſt une bagatelle, plus il ſera obſtiné dans ſon ſentiment. C'eſt l'effet de l'humeur noire & mélancolique, que de rendre fermes ceux en qui elle domine. Tout ce que l'on doit faire dans cette occa-

sion, c'est de traiter cet homme comme un fou, & de tâcher de guérir son imagination blessée par quelque action de soupleſſe, comme *Montagne* guérit un Comte avec un petit Talisman d'or.

Un Juge Allemand demandoit un jour à une fameuse Sorciére, qui c'étoit qui pouvoit être le plutôt guéri, d'un sortilége, à quoi elle répondit fort à propos, que c'étoit celui qui gardoit le plus long-temps ses vieux souliers; voulant dire par-là, qu'il ne falloit que du temps & de la patience pour guérir ceux qui pensoient être ensorcelés.

Je crois pourtant, ainsi que je l'ai dit ailleurs, qu'il y a des remedes pour nous rendre froids auprès des femmes, sans que nous soyons pour cela charmés. Mais ce que l'on appelle sortilége ou enchantement, ne se fait que par un pacte tacite ou exprès avec le Démon, & pour cela l'on ne se sert que de paroles obscures, de figures, d'herbes sans vertu, & d'autres bagatelles, qui nous font bien voir que ce n'est pas la Nature qui agit, mais toute autre chose.

Il est impossible que le Diable, pour venir à la seconde proposition que je

dois examiner en peu de mots, puisse empêcher la nature d'agir, quand elle a tout ce qu'il lui faut pour agir. L'enfant qui se forme dans les flancs de la mere, ne s'y forme que par un exprès commandement de Dieu. Le Démon n'a nul pouvoir d'empêcher la génération, & encore moins quand elle est appuyée par le Sacrement de Mariage. La Nature suit inviolablement les ordres du Créateur, quand elle n'est point empêchée dans son action par quelques causes naturelles ou violentes : & si le Démon ou un Sorcier peut s'opposer à la conception, ou plutôt, *si le Prince des Puissances de l'air*, pour me servir de l'expression de *Saint Paul*, *exerce son pouvoir sur les incrédules & sur les rebelles*, ce n'est point par sort, mais par l'impie crédulité d'une femme, par sa peur ou par l'agitation extraordinaire de son sang & des humeurs. Car qu'un serpent mis sous le seuil d'une porte puisse rendre une femme stérile, il n'y a que les fous & les hypocondriaques qui puissent le croire.

J'ajouterai encore à ce que je viens de dire, que, s'il est vrai que *Jesus-Christ*

ſoit venu enchaîner le Démon pour l'empêcher de nous nuire, & qu'il y ait preſentement des hommes plus éclairés que dans les ſiécles paſſés, qui ſe ſont apperçus de la ſoupleſſe des uns & de la foibleſſe des autres, on ne doit pas s'étonner qu'on ne voye pas à cette heure tant de Sorciers qu'autrefois. *Médée* qui ne ſe ſervoit que d'herbes qui agiſſent par des qualités manifeſtes, paſſoit pour Sorciére dans un ſiécle ignorant, & un joueur de Gobelets paſſeroit pour Magicien parmi les Siamois, s'il leur faiſoit voir ſes ſoupleſſes & ſon induſtrie.

C'eſt une grande marque de ſageſſe de ne croire pas legérement tout ce que l'on nous dit des charmes & du ſortilége. Si l'on purgeoit avec l'ellébore ou avec le vin émétique, tous ceux qui penſent avoir l'éguillette nouée, je ne doute point qu'ils ne fuſſent, pour la plûpart, bien-tôt guéris des maladies du cœur & du cerveau, que leur cauſe l'humeur mélancolique. C'étoit le ſentiment du grand Juriſconſulte *Alciat*, qui avoit aſſiſté aux procès de beaucoup de Sorciers, & qui diſoit, pendant

qu'on les brûloit du côté du Béarn, que le feu n'étoit pas un ſi bon reméde pour eux que la purgation. En effet, nous ne voyons pas que les Parlements les plus ſenſés, ayent été ſi foibles dans ces derniers ſiécles, que de ſe laiſſer ſéduire aux impoſtures des Sorciers. Celui de Paris ſe moque, avec raiſon, de ces bagatelles, & cette illuſtre Compagnie ne s'eſt jamais repentie, comme ont fait les autres, d'avoir été trop faciles à perſuader.

Si l'on eût purgé pluſieurs fois le cerveau de *Gratienne Gaillard*, femme de *Jean d'Auroux* de Berry, qui tomboit dans de fâcheux accidents, lorſque dans les premieres années de ſon mariage on lui parloit de ſon mari, au lieu de la démarier, comme fit Monſieur *la Chapelle*, Official du Diocèſe de Bourges, ſans doute que l'on auroit mieux agi dans cette occaſion. Car, puiſque Monſieur *Couturier*, Docteur en Médecine & deux autres Médecins jugérent qu'elle étoit folle, il n'y avoit point d'autres remédes pour la remettre en ſon bon ſens, que ceux que nous avons propoſés.

Les Exorciſtes anciens en uſoient bien mieux que ne font aujourd'hui nos modernes. Jamais ils n'entreprenoient de faire ſortir, par des priéres de l'Egliſe, le Démon du corps des Poſſédés, que les Médecins n'euſſent auparavant bien purgé le malade.

Si des grands hommes ont ſemblé croire aux impoſtures des Sorciers, ils ont voulu parler comme le peuple, & ont été quelquefois bien aiſes de ſe laiſſer tromper avec lui. L'art fait ſouvent paroître des choſes ſurprenantes. La Nature s'en mêle quelquefois. Mais Dieu ne permet que fort rarement qu'il ſe faſſe des prodiges & des miracles; & c'eſt, à mon avis, une foible raiſon de dire, que Dieu permet tout ce que l'on croit pour l'ordinaire des enchantements.

Mais je rappelle dans mon eſprit, que l'on eſt fort mal récompenſé après avoir écrit pour ou contre les Sorciers, & que *Bodin*, qui ſe déclara autrefois leur ennemi capital, a paſſé auſſi-bien pour Magicien que *Wier*, qui en entreprit la défenſe. Jamais *Apulée*, accuſé de Magie, ne ſe ſeroit tiré d'affaire

avec toute sa Philosophie & tout son bel esprit, si *Lollanus Avitus*, ami de *Claudius*, n'eut intercédé pour lui auprès de ce Président. On me permettra donc de n'en rien dire d'avantage, & il suffit que *Naudé* ait fait en ce siécle l'appologie des Grands Hommes accusés de Magie.

CHAPITRE VI.

Des Hermaphrodites.

IL faut avouer que la Nature se joue quelquefois, lorsqu'elle donne aux parties qui distinguent les sexes une figure différente de celle qu'elles doivent naturellement avoir. Il n'y a qu'à lire des histoires des Hermaphrodites pour apprendre que des personnes ont eu tout ensemble les parties naturelles d'un homme & d'une femme. Ce sont ces gens que l'on jettoit autrefois dans la mer ou dans la riviére, ou que l'on reléguoit dans quelque Isle déserte, comme des présages de quelque sinistre événement.

Si

Fig. 12.

Figures des Hermaphrodites

Si l'intelligence qui travaille dans les entrailles d'une femme, manque quelquefois à former les parties les plus nobles, & les plus néceſſaires à la vie d'un enfant, on ne doit pas s'étonner s'il lui en arrive autant dans la formation des parties génitales. Mais parce que la propagation de l'eſpéce n'eſt pas d'une ſi grande néceſſité que l'exiſtence de la vie, nous ne voyons pas auſſi tant de défauts dans le cœur, dans le cerveau, dans le foie, & dans les autres parties principales, que dans les parties amoureuſes des hommes & des femmes. En effet, il ne ſe paſſe guére de luſtre que l'on n'entende parler de quelques Hermaphrodites, qui autresfois paſſoient pour des prodiges & pour des monſtres, & qui ſont aujourd'hui regardés comme quelque choſe de fort curieux.

1. J'en compte de cinq eſpéces. Les premiers ont toutes les parties naturelles d'un homme, fort bien faites : ils urinent & engendrent comme les autres hommes : mais avec cette différence, qu'ils ont une fente aſſez profonde entre le ſiége & la bourſe, qui eſt inutile à la génération.

2. Les autres ont tout de même les parties naturelles d'un homme fort bien figurées, qui leur ſervent à faire les fonctions de la vie & de la génération : mais ils ont une fente qui n'eſt pas ſi profonde que celle des premiers, & qui, étant au milieu de la bourſe, preſſe les teſticules d'un côté & d'autre.

3. On ne découvre dans les troiſiémes aucunes parties naturelles d'hommes ; l'on ne voit ſeulement qu'une fente, par laquelle l'Hermaphrodite urine. Cette cavité a plus ou moins de profondeur, ſelon le défaut de la matiére qui a été employée à la former : mais cependant le doigt en trouve aiſément le fond. Les régles ne coulent jamais par-là, & cette eſpéce d'Hermaphrodie eſt un véritable homme auſſi-bien que les deux autres. Ce ſont ces ſortes d'Hermaphrodites, qui à l'âge de quinze ou de dix-huit ans deviennent garçons, de filles qu'ils avoient été eſtimés auparavant : témoin la femme de ce Pêcheur, qui, au raport d'*Antoine de Palerme*, devint homme après quatorze ans de mariage. Toutes les

parties d'un homme lui sortirent tout d'un coup, & elle parut alors à son mari aussi vaillante que lui dans l'action naturelle des hommes.

4. Les quatriemes sont des filles qui ont le clitoris plus gros & plus long que les autres, & qui par-là imposent au peuple, qui n'est pas savant dans les parties qui les composent. Ce sont elles que les Grecs appellent *Tribades*, dont les François ont formé leur mot de *Ribaudes*; & c'est aussi de cette espece d'Hermaphrodite dont *Colombus* dit avoir examiné les parties internes & naturelles, sans y avoir trouvé aucune chose essentielle différente des parties naturelles des autres femmes. La seule marque que ce sont des filles, c'est qu'elles souffrent tous les mois l'écoulement de leurs régles.

5. Enfin, les cinquiemes sont ceux qui n'ont l'usage ni de l'un ni de l'autre sexe, & qui ont les parties naturelles si confuses, & le temperament d'homme & de femme si mêlé, que l'on auroit de la peine à dire lequel l'emporte sur l'autre. Telle étoit la Bohémienne, qui pria le même *Colombus* de couper sa

verge, & d'élargir le conduit de la pudeur, pour avoir la liberté, diſoit-elle, de ſe joindre amoureuſement à un homme. Mais ces ſortes de perſonnes ſont plutôt une eſpece d'Eunuque que d'Hermaphrodite, leur verge ne leur ſervant de rien, & les régles ne leur venant jamais.

Je ne prétens point parler ici de ces femmes à qui les régles manquent pour quelque cauſe que ce ſoit: on eſt aiſément perſuadé qu'elles ne changent point de ſexe, & que leurs parties naturelles demeurent toujours les mêmes, mais on ſait auſſi qu'elles peuvent changer de tempérament, & prendre celui d'un homme, comme l'a remarqué *Hyppocrate*, dans la perſonne de *Phaëtuſe*.

Beaucoup de perſonnes aſſurent, & l'eſt même vrai, qu'il y a des Hermaphrodites; mais aucun ne nous inſtruit véritablement de leurs cauſes efficientes & matérielles; examinons-en donc exactement la ſource.

1. Il y a ſur cette matiere pluſieurs raiſonnements. Les uns penſent que la conjonction de *Vénus* & de *Saturne*.

disposé si confusément dans les flancs d'une femme, la matiere qui sert à former un enfant, qu'il n'aît de-là un Hermaphrodite.

2. Les autres croient que les Hermaphrodites se forment pendant que les régles coulent ; & que les régles étant toujours impures, elles ne peuvent produire que des monstres.

3. Les troisiemes disent que la Nature ayant un soin particulier pour la propagation des hommes, s'efforce toujours, autant qu'elle peut, à engendrer plutôt des femelles que des mâles. Aussi voyons-nous, ajoutent-ils, beaucoup plus d'hommes Hermaphrodites que de femmes, la Nature ayant marqué à ces premiers les vestiges des parties naturelles de la femme.

4. Les autres croient que l'homme & la femme ayant contribué tous deux également à la génération, la faculté formatrice qui tâche de rendre le corps, sur lequel elle travaille, semblable à ceux dont elle est sortie, imprime, autant qu'elle peut, sur ce corps, les caracteres d'homme & de femme, ce qui fait un Hermaphrodite : si bien qu'il

s'en eſt vû qui étoient capables d'engendrer dans les deux ſexes, & qui avoient la mammelle droite d'homme & la gauche de femme.

5. Les cinquiemes ſe perſuadent, que Dieu ayant fait l'homme mâle & femelle, comme parle l'Ecriture, nous avons, eſſentiellement en nous-mêmes, la faculté de devenir l'un & l'autre ſexe, & que par conſéquent il ne faut pas s'étonner s'il naît quelquefois des Hermaphrodites, puiſque nous le ſommes en puiſſance.

Enfin, il y en a qui diſent là-deſſus tant de fables, que je ne ſaurois me réſoudre à rapporter leurs ſentiments.

1. Si nous examinons les raiſons de ceux qui diſent que la conjonction de *Vénus* & de *Saturne* eſt la cauſe des Hermaphrodites, nous verrons clairement qu'elles ſont trop foibles pour nous perſuader. Ces Aſtres ſont trop éloignés de nous, pour être les cauſes prochaines d'un tel effet, & pour avoir un empire ſi abſolu ſur le corps d'un enfant qui ſe forme dans les entrailles de ſa mere. Et s'il étoit vrai que leur conjonction pût cauſer ces difformités,

au moins ne seroit-ce pas dans deux Hermaphrodites nés dans les diverses saisons d'une même année ?

2. Les seconds ne me persuadent pas plus, car selon leur sentiment, il devroit plutôt naître des galeux, des ladres & des valétudinaires que des Hermaphrodites, si la conception se faisoit pendant le flux des régles, comme nous l'avons remarqué ailleurs.

3. Je ne suis pas non plus convaincu par les raisons des troisiemes ; car la Nature n'étant que la puissance de Dieu dans la production des animaux, elle ne travaille jamais selon ses ordres naturels que sur la matiere qu'on lui a donnée ; & par conséquent les Hermaphrodites dépendent plutôt de la disposition de la matiere, comme nous verrons ci-après, que du dessein prémédité de la Nature.

4. Le sentiment des quatriemes sent si fort la fable, que ce seroit perdre du temps que de s'arrêter à le réfuter ; car la faculté formatrice, qui n'est qu'un effet de l'ame, ou l'ame même, si l'on veut, n'a pas le pouvoir de faire des différences si manifestes, & la généra-

tion ne se faisant que par le mêlange & la fermentation des deux semences, comme nous l'avons prouvé ailleurs, elle ne peut en séparer les actions, quand les semences sont une fois jointes : si bien qu'il ne s'est encore jamais vu d'Hermaphrodite qui pût user indifféremment de ses deux parties naturelles, & en produire des enfants. Si nous avons quelques histoires là-dessus, ce sont toujours de véritables femmes qui abusent de leur clitoris, avec lequel elles ne peuvent jamais engendrer dans un autre.

5. Enfin, de croire que nous soyons Hermaphrodites en puissance, c'est une imagination tirée de *Platon*, & une erreur qui fut condamnée sous le Pape *Innocent III.* Et quoique l'Ecriture paroisse d'abord favorable à ce sentiment, cependant si on la considere de bien près, on verra qu'elle a un sens tout autre que celui qu'on lui veut donner.

Mais pour dire ce que je pense sur une matiere aussi difficile que celle-ci, il me semble qu'on doit prendre la chose de fort loin, & se souvenir de ce

que nous avons dit ailleurs de la cause de la génération des garçons & des filles, après quoi il sera, ce me semble, aisé de connoître ce qui fait la confusion des sexes.

Nous avons dit que la semence étoit le plus souvent indifférente pour les deux sexes, & que, si elle trouvoit une boule dans les cornes de la matrice qui renfermât une matiere chaude, séche, resserrée, pressée, & pleine d'esprits, elle la rendoit féconde pour en faire un garçon. Mais que si elle en rencontroit une autre qui fût moins chaude, & moins séche, plus ouverte & plus mollette, & moins remplie d'esprits que la premiere, elle ne laissoit pas de l'animer pour en faire une fille.

Nous avons encore dit, que si la matiere qui étoit renfermée dans une autre boule, étoit tellement tempérée dans ses qualités, & égale dans sa matiere, qu'elle fût dans un parfait équilibre à l'égard de toutes ces choses, la semence de l'homme déterminoit cette matiere pour un garçon, ou pour une fille, selon le plus ou le moins de feu

& d'eſprits qu'elle portoit avec ſa matiere lâche ou reſſerrée.

Mais ſi par haſard la ſemence de l'homme a plus de diſpoſition pour déterminer à l'un des deux ſexes la ſemence tempérée de la femme, alors il ſe fait un Hermaphrodite qui a plus de rapport à l'un ou à l'autre, ſelon les différents efforts de la ſemence animée de l'homme ou de la femme.

Pour éclaircir davantage cette difficulté, éxaminons la choſe de plus près. L'intelligence d'un enfant, ou ſon ame immortelle, ſi l'on veut, qui a travaillé depuis le commencement de la formation de cette créature à ſe faire un domicile, & qui a déja achevé la plûpart de ſes parties principales, comme vraiſemblablement vers le trente-cinquiéme jour à s'employer à faire les parties naturelles d'un garçon. Elle prend donc la matiere qu'elle a d'abord choiſie pour cela, & qu'elle a miſe dans l'endroit où doivent être poſées les parties naturelles de l'enfant. Elle travaille inceſſamment à les former; mais parce qu'elle manque de matiere pour les accomplir, elle en

emprunte des parties voisines, aimant mieux rendre celles-ci défigurées, que de manquer à former parfaitement les parties qui doivent servir à la génération. 2. Et ce sont les défauts qu'on remarque dans les deux premieres espéces d'Hermaphrodites dont nous avons parlé ci-dessus, qui sont de véritables hommes.

3. Mais lorsqu'il ne se trouve guére de matiere pour faire les parties génitales d'un garçon, on ne sauroit dire quelle économie l'intelligence prend pour former ces parties. Elle épargne la matiere, elle ménage le lieu, & dispose si bien toutes choses, qu'elle forme parfaitement les parties génitales d'un garçon, mais elle les forme en dedans, manquant de force, de chaleur & de matiere pour les faire sortir au-dehors. C'est de cette sorte qu'elle agit en formant les parties naturelles de la troisieme espece d'Hermaphrodites, qui sont estimés des filles, bien qu'ils soient de véritables garçons. Ce sont ceux-ci qui changent de sexe, & qui de filles qu'ils étoient estimés auparavant, deviennent hommes, qui se marient en-

ſuite, & qui ſont les peres de pluſieurs enfants. La chaleur naturelle & génitale devenant tous les jours plus forte, pouſſe au dehors à l'âge de quinze, de vingt ou de vingt-cinq ans, les parties amoureuſes, qui étoient demeurées cachées juſqu'à ce temps-là, comme il arriva à cette fille Italienne qui devint homme du temps de l'Empereur *Conſtantin*, comme *Saint Auguſtin*, nous le rapporte. C'eſt peut-être auſſi quelque effort violent qui fait ſortir ces mêmes parties : témoin *Marie Germain*, dont parle *Paré*, qui ayant fait un grand effort en ſautant un foſſé, devint homme à la même heure par la ſortie des parties naturelles.

4. Au lieu que l'intelligence manquoit de matiere pour former les parties génitales des trois premieres eſpéces d'Hermaphrodites dont nous venons de parler ; dans la quatrieme il s'en trouve plus qu'il n'en faut. L'intelligence qui vers le quarante-cinquiéme jour de la formation d'une fille, eſt en peine de placer toute la matiere qu'elle a d'abord réſervée pour former ſes parties amoureuſes, ſe détermine enfin à faire le

clitoris beaucoup plus gros & plus long qu'il n'a coutume d'être, afin de laiſſer aux parties génitales internes de cette fille, une figure naturelle pour ſervir un jour à la génération ; car elle aime beaucoup mieux manquer dans les choſes ſuperflues que dans les néceſſaires. Ce ſont ces ſortes d'Hermaphrodites qui, étant de véritables femmes, ont fait accroire à beaucoup de gens qu'elles étoient auſſi des hommes. C'eſt ainſi que *Montuus* a pris ſon Hermaphrodite pour un homme, lorſqu'il careſſoit amoureuſement ſes ſervantes, & pour une femme lorſqu'elle ſe lioit amoureuſement à ſon mari pour avoir des enfants.

Bien que ces quatre eſpéces d'Hermaphrodites aient mérité ce nom, la Nature ne leur a pourtant pas refuſé l'avantage de ſe ſervir de leurs parties génitales, & d'engendrer comme les autres. Les hommes Hermaphrodites font des enfants, & les femmes Hermaphrodites conçoivent ; ſi bien que les uns & les autres ne différent des hommes & des femmes, que par quelques parties qui manquent ou qui ſont ſu-

perflues, mais qui ſouvent ne troublent point la génération. Cette femme que l'on appelloit *Emilie*, qui étoit mariée avec *Antoine Sperta*, au rapport de *Ponanus*, fut eſtimée femme pendant ſon mariage de douze ans, mais elle fut enſuite réputée pour homme après s'être alliée à une femme.

5. Il n'en eſt pas de même de la cinquieme eſpece, que l'on peut appeller parfaits & véritables Hermaphrodites, puiſqu'ils n'ont l'uſage ni de l'un ni de l'autre ſexe. Et c'eſt de cette ſorte qu'ils ſe forment dans les flancs de leur mere.

L'intelligence qui a le ſoin de compoſer ce petit corps Hermaphrodite, eſt fort en peine quand elle trouve dans le ventre de ſa mere une matiere qu'elle ne peut ménager pour faire ſes parties génitales. D'un côté la matiere eſt humide & mollette : de l'autre elle eſt ſéche & reſſerrée : ici elle eſt chaude, là elle eſt froide ; en un mot, c'eſt une matiere qui a des parties ſi différentes & ſi rebelles, qu'il eſt impoſſible de les pouvoir ménager, & avec cela il y a ſi peu de matiere, qu'elle manque de

chaleur, & d'esprits, dont l'intelligence se sert toujours pour former toutes les parties de nos corps. Si c'est un garçon qu'elle entreprend de former, il deviendra, quand il sera homme, trop froid & trop lent pour engendrer, & aura de grands défauts dans ses parties génitales. Si c'est une fille, elle sera un jour trop chaude & trop séche, & manquera d'organes, de semence & de regles pour former & faire vivre un enfant.

Néanmoins l'intelligence doit achever son ouvrage de quelque matiere que ce soit. Elle y travaille donc fortement, & feroit sans doute des parties qui seroient en quelque façon déterminées à l'un des sexes, si la matiere n'étoit point inégale ni d'une complexion différente. Enfin, elle forme un Hermaphrodite, ou si l'on veut, un monstre qui n'est ni homme ni femme, & qui n'a pas les parties naturelles de l'un ni de l'autre sexe.

On pourroit accuser l'intelligence de s'être trompée dans la figure qu'elle a donnée aux parties naturelles d'un enfant Hermaphrodite. Car on ne peut

pas douter que les intelligences, quelque ſavantes qu'elles ſoient, ne puiſſent ſe tromper quelquefois, & ne pas faire les parties juſtes : mais que l'on ſe détrompe là-deſſus, l'intelligence a trop de lumieres pour manquer dans cette occaſion quand elle a une matiere bien diſpoſée.

Cela étant ainſi expliqué, on peut maintenant répondre aux queſtions que l'on fait ordinairement ſur cette matiere, ſavoir :

1. Si les filles peuvent être changées en garçons, & les garçons en filles.

2. Si un Hermaphrodite peut uſer de l'un & de l'autre ſexe, & s'il peut engendrer.

3. Si l'Hermaphrodite peut concevoir dans lui-même ſans ſe joindre à perſonne.

4. Si un Prêtre peut marier un Hermaphrodite ou une perſonne qui eſt accuſée de l'être.

4. Si un Hermaphrodite peut ſe faire Moine ou Religieuſe.

1. Pour éclaicir la premiere queſtion, On doit ſavoir que le tempérament

d'un homme eſt ſi différent de celui d'une femme, qu'il eſt impoſſible qu'il arrive dans la Nature un changement ſi extraordinaire. La complexion d'un homme ne conſiſte pas ſeulement dans une certaine union des premieres & des ſecondes qualités, mais dans un certain mêlange & un arrangement de la matiere dont il eſt compoſé. Et par conſéquent il eſt impoſſible qu'un garçon devienne fille, & qu'une fille devienne garçon, le tempérament de l'un & de l'autre étant une choſe trop éloignée, comme nous l'avons examiné ailleurs.

D'autre part, ceux qui ſe ſont appliqués à diſſéquer des hommes & des femmes, ſavent bien que leurs parties génitales ſont fort différentes entr'elles; & ſi la Nature leur a donné un eſpace ſuffiſant pour placer les uns, elle leur en a refuſé un pour placer les autres. Ainſi je pourrois dire, avec le ſavant *Varole, qu'il eſt impoſſible que les deux ſexes ſe puiſſent trouver véritablement dans un même corps.*

Il eſt vrai pourtant, que nous apprenons, par quelques hiſtoires que nos Médecins ont écrites, que des per-

ſonnes qui avoient été d'abord eſtimées filles, étoient devenues hommes dans la ſuite, leurs parties naturelles d'hommes s'étant manifeſtées, ou par les enjouements du mariage, ou par l'abondance & la force de la chaleur naturelle, ou enfin par quelque mouvement violent.

Mais, à dire le vrai, ce n'étoient que des hommes cachés, comme étoit cette Servante de dix-huit ans, qui mourut de peſte, dans le corps de laquelle *Jean Bouhain*, Médecin de Lyon, trouva les mêmes organes qui ſervent aux hommes pour la génération.

On peut dire encore que les femmes qui paſſent quelquefois pour des hommes, qui ont quelque poil au menton & par le corps, & qui ont la voix un peu groſſe, ne ſont que de véritables femmes, bien qu'elles ſe divertiſſent de leur clitoris avec leurs compagnes. Si bien qu'après tout cela, on ne peut pas dire que les uns ſe ſoient changés dans les autres : car nous n'apprenons point que les hommes ſoient devenus femmes, & que leurs parties naturelles ſe ſoient anéanties, ou ſoient retournées en dedans pour former les parties d'une

femme ; & le peu d'hiſtoires que l'on nous fournit ſur ce ſujet, ſont toutes fort ſuſpectes, mal entendues ou fabuleuſes ; témoin l'hiſtoire qu'*Auſane* nous rapporte d'un Hermaphrodite de Benevent, en Italie, où il fait à deſſein une équivoque pour ſurprendre l'eſprit du Lecteur dans une choſe rare & extraordinaire.

Il n'y a plus aujourd'hui de *Tireſias*. La fable céde à la vérité, & l'on ne croit plus à cette heure ce que l'on croyoit autrefois ſi aiſément. Les deux hommes Hermaphrodites de *Licetus*, dont l'un s'étoit marié & l'autre rendu Moine, ne laiſſerent pas l'un & l'autre de concevoir & de porter un enfant dans leurs flancs.

Mais auſſi ce n'étoient que de véritables femmes que l'on avoit d'abord priſes pour des hommes, à cauſe de la longueur & de la groſſeur de leur clitoris. Ainſi nous devons croire que les parties génitales d'un homme ne ſauroient ſe retirer au dedans, pour ſe placer comme doivent être placées les parties naturelles de la femme, & quand même cela ſe pourroit faire, je

ne ſaurois me perſuader qu'il y eût un lieu aſſez ſpacieux pour les y recevoir.

Il faut donc conclure que ces changements ſont impoſſibles ; que les Hermaphrodites qui conçoivent , ſont de véritables femmes : que les autres qui font concevoir ſont de véritables hommes , & que ſi les intelligences qui ont le ſoin de former le corps , ſe trompent quelquefois dans leur ouvrage , c'eſt bien plutôt par la faute de la matiere que par leur propre ignorance.

II. La ſeconde queſtion eſt aiſée à décider , après ce que nous venons de dire : car de s'imaginer qu'un Hermaphrodite puiſſe uſer de l'un & de l'autre ſexe , & qu'il puiſſe engendrer par les deux , c'eſt ce que l'on ne pourroit perſuader qu'à des enfants. De deux différentes parties naturelles qu'a un Hermaphrodite , il y en a toujours une qui eſt inutile , parce qu'elle eſt contre les loix de la Nature , & que l'intelligence ne l'a faite que par force , ne trouvant pas aſſez de matiere , ou en trouvant trop pour former les parties dont l'enfant auroit beſoin pour la génération. Car quelle confuſion ſeroit-ce de trou-

ver dans un seul corps des testicules d'homme & de femme, une matrice & un membre viril ; en un mot, tout l'attirail des parties génitales d'un homme & d'une femme? Le tempérament de l'un & de l'autre, s'il faut le répéter, est trop différent pour être uni ensemble, & pour être changé quand il faudroit se servir de l'une ou de l'autre de ses parties naturelles.

Les loix civiles qui n'estiment point les Hermaphrodites pour des monstres, veulent qu'ils choisissent l'un ou l'autre sexe, pour avoir lieu dans une de ces deux qualités, ou d'homme ou de femme, de se joindre amoureusement à une femme ou à un homme. Et si l'Hermaphrodite n'exécute pas exactement la Loi, cette même Loi veut qu'il soit puni en Sodomiste, puisqu'il a abusé d'une partie contre les loix de la Nature. Ce fut pour cette raison que la Servante Ecossoise qui avoit choisi la qualité de fille, & puis qui engrossa la fille d'un Bourgeois, fut enterrée toute vive par Sentence du Juge, si nous en voulons croire *Weinrich* ; & que *Françoise de l'Estege*, dont parle *Papon*, laquelle

avoit badiné avec *Catherine de la Maniere*, fut avec elle appliqué à la question par le Sénéchal de Landes, & elles auroient été toutes deux condamnées à la mort, ſi les témoins euſſent été ſuffiſants.

1. 2. Les Hermaphrodites de la premiere & de la ſeconde eſpece peuvent careſſer des femmes en qualité d'hommes, & peuvent même faire des enfants, leur défaut étant ſi peu de choſe qu'il ne change rien dans la virilité. Car bien qu'ils puiſſent uſer de la partie de femme qu'ils ſemblent avoir, ils n'en reçoivent pourtant aucun plaiſir, ni ne ſauroient engendrer par là.

3. Il n'en eſt pas ainſi de la troiſieme eſpece, il faut attendre un âge vigoureux pour careſſer une femme; quand même quelques-uns s'y ſeroient alliés après la ſortie de leurs parties naturelles, ils auroient de la peine à engendrer, étant du nombre de ceux que la Loi appelle froids.

4. Le clitoris, qui fait eſtimer les femmes pour des hommes, s'il eſt gros & long, eſt la cauſe qu'un homme ne peut connoître ſa femme; mais ſi cette

partie est médiore, nous voyons tous les jours, par expérience, que ces sortes de femmes conçoivent, & quoiqu'elles se servent de cette partie pour badiner avec les autres femmes, à qui elles donnent souvent presque autant de plaisir que des hommes; cependant on ne doit point espérer de génération par-là, puisque le clitoris n'étant pas troué, l'Hermaphrodite ne peut donner aucune matiére pour la génération, témoins *Daniel de Baubin*, qui badinoit bien avec sa femme, mais qui pût bien être engrossé lui-même par un de ses camarades.

5. J'avoue que la derniére espéce d'Hermaphrodite n'est point capable de caresser une femme, ou d'être caressé d'un homme, & encore moins d'engendrer. Il a les parties naturelles tellement froides & débiles, & avec cela si mal faites, qu'il n'y a pas lieu d'espérer que l'amour puisse les échauffer pour jouir des voluptés que la Nature a préparées aux autres hommes.

Il est donc vrai, à parler en général, que quelques hommes Hermaphrodites peuvent caresser amoureusement des

femmes, & peuvent même leur faire des enfants ; & que quelques femmes Hermaphrodites, peuvent auſſi être careſſées, & concevoir quelquefois, les uns & les autres ſe ſervant des parties qui prévalent, & qui ſont les plus accomplies.

III. Sur ce que les Naturaliſtes diſent, que les Hyénes & les Liévres mâles engendrent une fois en leur vie un petit au-dedans de leurs entrailles : & ſur ce que le Docte *Langius* ſoutient que les Cerfs en font de même ; l'on doute ſi les Hermaphrodites les plus vigoureux dans les deux ſexes, ne peuvent point auſſi engendrer dans eux-mêmes, ſans avoir la compagnie d'aucune autre perſonne. Car ils ont, dit-on, de la matiére pour former un enfant, un lieu pour le concevoir, des liqueurs pour le nourrir, ſi bien qu'en cette rencontre il ne manque rien pour la génération.

Mais ſi l'on fait réflexion ſur ce que nous venons de dire, & ſur ce que nous remarquerons au chapitre ſuivant, on demeurera d'accord que ces générations ſon impoſſibles & ridicules tout enſemble : que les obſervations qu'on fait

fait les Naturalistes sont fort suspectes, & sentent la fable; & qu'enfin ils peuvent s'être trompés, en prenant quelques parties des femelles pour les testicules des mâles. Car quelle apparence de faire sortir de la semence d'une partie pour la faire entrer dans une autre, sans qu'elle s'évente, & qu'elle s'altére en changeant de lieu; & quand même cela seroit possible, le tempérament qui engendre de la semence masculine, pourroit-il en faire de féminine, & produire des régles en même-temps, ou quelqu'autre chose qui y fût proportionnée? cela me paroît si éloigné de la raison, & de l'expérience de tous les jours, que je laisse cette question pour passer à une autre; savoir, si un Prêtre peut marier une personne accusée d'être Hermaphrodite.

IV. Bien que le Jurisconsulte *Majolanus* fasse tous les Hermaphrodites irréguliers & incapables du Sacrement de Mariage; cependant il me semble que cette décision est trop générale, & qu'elle choque même les Loix, puisqu'il y a des Hermaphrodites si vigoureux à embrasser les femmes, & d'au-

tres ſi diſpoſés à ſouffrir agréablement un homme, qu'il y auroit de l'injuſtice à défendre le mariage aux uns & aux autres. Car ſi les prémieres ont les parties naturelles de ſexe maſculin, bien faites, & bien proportionnées, comme il s'en trouve quelques-uns, une petite fente de nulle conſidération n'empêchera pas l'action amoureuſe de ces hommes Hermaphrodites : non plus qu'un clitoris un peu allongé ne s'oppoſera pas aux careſſes que pourra faire un homme aux femmes Hermaphrodites. Ainſi, ſi les uns ont leurs parties capables de divertir une femme, & que les autres ſoient diſpoſés à recevoir les careſſes d'un homme, je ne doute pas qu'un Prêtre ne puiſſe conférer le Sacrement de Mariage à l'un & à l'autre, pourvû néanmoins que cela ne ſe faſſe que par l'autorité du Juge qui doit être auparavant dûement informé par des perſonnes ſavantes, & le ſerment de l'Hermaphrodite, de l'état où il ſe trouve, & de la partie qui domine en lui.

En effet, comme les Juges ignorent ſouvent les marques dont on ſe ſert ordinairement pour connoître la force

& la capacité d'engendrer de l'un & de l'autre sexe, ils ne doivent jamais décider là-dessus sur la seule foi des Hermaphrodites, sans le rapport de quelque savant Médecin. Celui-ci leur fera remarquer que la hardiesse, la vivacité dans les actions, la voix forte, beaucoup de poil sur le corps, & principalement à la barbe & aux parties naturelles, avec tous les autres signes qui découvrent la virilité d'un homme, sont des marques qu'un Hermaphrodite a les parties naturelles d'un homme beaucoup plus fortes que celles de l'autre sexe. Au contraire, si l'Hermaphrodite a les parties naturelles du sexe féminin bien conformées, que le conduit de la pudeur ne soit point défectueux, que la gorge soit belle, la peau polie & douce, que les régles paroissent dans leur temps, qu'il ait de la douceur & de l'agrément dans les yeux, & qu'on lui remarque avec cela tous les autres signes qui distinguent pour l'ordinaire une femme d'un homme, cet Hermaphrodite doit passer pour une femme. Le Juge peut donc prononcer hardiment sur le mariage tant de l'un

que de l'autre ; & un Prêtre ne doit point héſiter à conférer le mariage aux Hermaphrodites qui ont en main le certificat du Médecin, & la ſentence du Juge.

V. La derniére queſtion dépend de la quatrieme ; car ſi un homme Hermaphrodite eſt capable de ſe marier, ſes défauts ne l'empêcheront pas de ſe rendre Moine, comme fit l'*Hermaphrodite de Cajette*, qui, s'étant marié pour femme à un Pêcheur, demeura quelques années dans ſon mariage ; mais au bout de quatorze ans, les parties viriles lui ſortirent tout d'un coup, ſi bien que pour éviter les railleries du peuple, il ſe jetta dans un Monaſtére, où *Valtéran & Pontanus*, qui en font l'hiſtoire, l'ont vû pluſieurs fois, & en ont appris la vérité de ſa propre bouche. J'en dis de même des Hermaphrodites femelles, qui peuvent entrer dans le Cloître, pourvû qu'elles ne ſoient point du nombre de ces femmes laſcives, qui ſont capables de donner de l'amour aux filles les plus retenues & les plus ſaintes. Car ſi elles étoient auſſi laſcives que cette *Baſſa* dont parle *Marcial*, je m'aſſure qu'il n'y a point de Médecin

si peu honnête homme, qui voulut donner un certificat à ces sortes de femmes, ni un Juge si injuste qui fût d'avis qu'on les tondit, & qu'on les jettât parmi les Religieuses.

CHAPITRE V.

Si une femme peut devenir grosse sans l'application des parties naturelles d'un homme, où l'on traite fort curieusement des Incubes & des Succubes.

A Quoi bon la Nature auroit-elle fait toute la machine des parties naturelles de l'homme & de la femme, si ce n'eût été pour l'excellent ouvrage de la génération ? Elle a fabriqué des sexes divers, qui ont chacun leurs parties différentes. La femme a le conduit de la pudeur & la matrice pour recevoir. L'homme a des muscles pour lever sa verge, & des ligaments caverneux pour la roidir. Si l'érection & l'intromission n'eussent été absolument nécessaires pour engendrer, jamais la Nature n'auroit entrepris d'en faire les organes. Car sans ces deux actions, se-

lon la penſée de tous les Médecins, la génération eſt impoſſible.

Puiſque la Nature ne nous a pas ordonné de faire des enfants de la même maniere que nous urinons, mais d'une façon où il ſe trouve beaucoup moins de facilité, on doit croire que l'étroite conjonction des deux ſexes eſt abſolument néceſſaire pour nous perpétuer. En effet, de cette premiere façon la ſemence d'un homme ayant été expoſée à l'air, auroit perdu tous ſes eſprits, & auroit été enſuite incapable de ſervir à la génération.

L'expérience de tous les jours, & l'hiſtoire même que nous rapporte *Riolan*, favoriſe notre opinion contre ceux qui veulent que la génération ſe puiſſe faire par l'épanchement de la ſemence ſur les levres des parties naturelles d'une femme. Le conduit de la pudeur de la femme, dont il parle, étoit tellement fermé par des cicatrices après un fâcheux accouchement, qu'il n'y reſtoit qu'un fort petit trou, par lequel paſſoient ſes régles & ſon urine, & par lequel paſſa auſſi la ſemence de ſon mari qui l'engroſſa. Cela n'empêche pas que ces deux perſonnes ne ſe ſoient jointes étroitement, & il faut même

qu'une alliance étroite soit arrivée, & que la matrice de l'une ait attiré aussi vivement la semence de l'autre, qu'un estomac affamé arrache la viande de la bouche, & qu'un cerf, par sa vertu particuliere, attire le serpent hors de son trou, si nous en croyons les Naturalistes.

Ce qui a donné lieu aux Théologiens, aux Jurisconsultes, & à quelques Médecins, de croire qu'une femme pouvoit engendrer sans l'application des parties naturelles d'un homme, ce sont sans doute les histoires qu'*Averroés*, *Amatus Lucitanus*, & *Delrio* nous ont laissées par écrit, d'une jeune femme qui devint grosse pour s'être baignée dans de l'eau où des hommes s'étoient pollués: * d'une autre femme engrossée par les caresses d'une de ses compagnes qui sortoit d'entre les bras de son mari: & enfin d'une jeune fille qui se trouva grosse, son pere s'étant par hasard pol-

* Il a paru il y a quelques années un Livre intitulé: *Le plaisir sans peine*, ou *Lucina sine concubitu*, qui parle de cette matiere beaucoup plus amplement qu'ici; mais je crois que cet ouvrage est fait pour se divertir, & je ne conseille à personne d'y ajouter foi.

lué, en dormant, dans le même lit où elle étoit.

Mais ces hiſtoires, & pluſieurs autres ſemblables, ſont faites à plaiſir, pour couvrir la laſciveté des femmes, & pour cacher le vice d'un amour impur. C'eſt ainſi que l'on s'eſt perſuadé que la génération ſe pouvoit faire ſans ſe joindre amoureuſement, ſi bien qu'il ſeroit permis de croire, ſelon ce ſentiment qu'une vierge pourroit engendrer naturellement ſans être déflorée, ce qui pourroit faire douter d'un des plus auguſtes Myſteres de la religion Chrétienne.

C'eſt encore ce qui a donné lieu de croire qu'il y avoit des Démons Incubes & Succubes, qui étoient épris & embraſés d'amour pour les femmes. Et c'eſt de là auſſi que les Théologiens & les Juriſconſultes ont formé beaucoup de queſtions ridicules, comme :

1. Si l'enfant d'un Incube & d'une femme eſt différent d'un autre. Si ſon ame & ſi ſon corps ayant été ménagés par l'adreſſe du Démon, il n'a point quelque choſe de particulier par deſſus les autres enfants.

2. Si l'enfant engendré par le ministére du Démon doit être appellé le fils d'un Incube, ou de celui dont l'Incube a dérobé la semence.

3. Si les Incubes & les Succubles jouissent entr'eux des plaisirs de l'amour.

4. Enfin, si le Démon peut si bien conserver la semence d'un homme à qui il l'a dérobée, qu'elle puisse ensuite servir à la génération.

On a toujours estimé les hommes qui, dans la paix ou dans la guerre, se sont distingués par leur génie, ou par leur valeur l'Antiquité a fait bâtir des Temples & élever des Autels à la mémoire de ces Héros, pour lesquels elle commandoit même d'avoir de la vénération. D'où les peuples ont aisément passé jusqu'à cet excès de superstition, que de les prendre pour des Dieux. *Les Pénates*, *les Faunes*, *les Sylvains*, *les Satyres*, *les Esprits folets & les Domestiques* en sont venus, & les plus importantes vérités de la Politique, de la Physique & de la Morale des anciens Philosophes, ont été cachées sous ce voile. Ce que développe fort bien *Saint*

Auguſtin dans ſa Cité de Dieu. Les Prêtres même, pour ſe faire valoir, ſe ſont efforcés de maintenir l'exiſtence de ces Divinités. Les Rabins ont cru que *les Faunes, les Incubes, & les Dieux tutelaires* étoient des créatures que Dieu laiſſa imparfaites le Vendredi au ſoir, & qu'il n'acheva pas, étant prévenu par le jour du Sabat ; c'eſt par cette raiſon, ſelon le ſentiment de *Rabbi-Abraham*, que ces eſprits n'aiment que les montagnes & les ténébres, & qu'ils ne ſe manifeſtent que de nuit aux hommes.

Mais laiſſons ce que la Cabale a avancé de ſuperſtitieux, & ce que le Paganiſme a inventé de ridicule ſur cette matiere, pour examiner les queſtions que les Théologiens & les Juriſconſultes Chrétiens propoſent.

1. L'Ecriture Sainte ſemble favoriſer la premiere propoſition, lorſqu'elle nous marque que les Anges ayant trouvé les filles des hommes belles, ils s'alliérent avec elles, & que de cette alliance nâquirent les Géans : ſi bien que l'on peut inférer de là, que puiſque les Anges, qui ſont ainſi appellés

en d'autres paſſages de l'Ecriture, peuvent ſe mêler amoureuſement avec les femmes, & engendrer des enfants, les Démons, qui ne ſont différents des Anges que par leur chûte, peuvent auſſi, ſelon le ſentiment de *Lactance*, *attirer les femmes dans des plaiſirs impudiques, & les ſouiller par leurs embraſſements.*

On aſſure que les enfants qui naiſſent de ces conjonctions abominables, ſont plus peſants & plus maigres que les autres, & que quand ils teteroient trois ou quatre nourrices tout à la fois, ils n'en deviendroient jamais plus gras. C'eſt la remarque qu'a fait *Sprenger*, Moine Dominicain, qui fut l'un des Inquiſiteurs qu'envoya le Pape *Innocent VIII.* en Allemagne, pour faire le procès aux Sorciers. Si le corps de ces enfants eſt donc différent du corps des autres enfants, leur ame aura, ſans doute, des qualités qui ne ſeront pas communes aux autres. C'eſt pourquoi le Cardinal *Bellarmin* penſe que l'Antechriſt naîtra d'une femme qui aura eu commerce avec un Incube, & que ſa malice ſera une marque de ſon extraction

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que l'on a

douté de l'accouplement des Démons avec les femmes ou avec les hommes, & que l'on a douté encore s'ils pouvoient engendrer. Ces queſtions furent autrefois agitées devant l'Empereur *Sigiſmond*. On y allégua tout ce que l'on put de part & d'autre, & enfin on ſe rendit aux raiſons & aux expériences qui parurent les plus convaincantes & les plus certaines. Il fut donc réſolu que ces accouplements extraordinaires étoient poſſibles. En effet, *Saint Auguſtin*, qui avoit eu long-temps de la peine à ſe déterminer ſur cette matiere, avoue enfin, que puiſqu'on dit *qu'il y a pluſieurs perſonnes qui ſe ſont trouvées par un malheureux commerce, avec les Démons, & qu'on l'a appris de celles-là mêmes qui en ont été careſſées, de la bonne foi deſquelles il n'eſt pas permis de douter, il eſt très-aſſuré que les Sylvains, les Pans & les Faunes, que l'on appelle ordinairement Incubes, n'ont pas ſeulement deſiré de careſſer amoureuſement les femmes, mais qu'ils les ont véritablemes careſſées, & que les Démons, que les François appellent Druſions, n'ont pas ſeulement tâché de connoître les fem-*

mes, mais qu'ils *les ont même réellement connues : si bien*, ajoute-t-il, *qu'il sembleroit que l'on fût impudent, si on nioit ce qu'on assure là-dessus avec tant de circonstances.*

On peut encore ajouter à cela la confession que font une infinité de Sorciéres, qui disent avoir été caressées du Démon, & en être même devenues grosses. Les Livres de *Delrio*, de *Sprenger*, de *Dilancre* & de *Bodin*, sont pleins de semblables histoires, si bien qu'après tant de preuves authentiques, & tant de confessions de Sorciers & de Sorcieres, qui l'avouent de bonne foi, & presque de la même sorte, il y auroit de l'opiniâtreté à tenir un sentiment opposé. Car les histoires que l'on nous en fait, paroissent si assurées, qu'il semble que l'on ne doive pas douter de la vérité de ces conjonctions, diaboliques, témoins *Benoît Berne*, âgé de soixante-quinze ans, qui fut brûlé tout vif, après avoir avoué que depuis quarante ans il avoit commence avec une Succube, qu'il appelloit *Hermoline ;* & *François Pic*, Prince de la Mirandole, & qui l'a connu, nous est

garant de la vérité de cette hiſtoire.

Toutes ces preuves paroîtroient fortes, ſi nous n'avions la raiſon & l'expérience qui nous font connoître le contraire. Et pour dire ce que je penſe ſur cette matiere, on me permettra de raiſonner de la ſorte.

La curioſité nous eſt naturelle à tous. Celle qui eſt blâmable eſt une maladie d'ame, qui s'empare principalement des eſprits foibles. Le monde eſt plein de gens qui veulent pénétrer dans les choſes les plus cachées, & juſques dans les ſecrets de l'autre monde. Si on leur parle de quelque choſe d'extraordinaire, incontinent la joie rejaillit ſur leur viſage, & ils témoignent que c'eſt-là l'endroit qui les flatte le plus.

D'ailleurs on eſt ſouvent ravi de joie de trouver occaſion de plaire, & ſi un homme d'eſprit ſe rencontre parmi des perſonnes foibles, il ne manquera pas de fomenter leur deſir d'apprendre, & de prendre plaiſir lui-même à ſe faire écouter & admirer. Il leur fera des hiſtoires qu'il aura adroitement inventées ; & quoique les choſes que nous entendons nous faſſent de l'horreur,

ſi elles nous ſont pourtant inconnues, nous nous plaiſons à les ouir reciter. Il parlera des Démons, des Incubes, des Succubes, des Eſprits follets, des Sorciers, &c. ſelon l'adreſſe de ſon eſprit, & la ſoupleſſe de ſon génie; il perſuadera ſi bien ce qu'il aura avancé par des raiſons qu'il s'étudiera à chercher, que tous ceux qui l'écouteront, ſeront convaincus de la vérité de la fable. Plus cet Hiſtorien ſe ſera acquis de réputation, ou par ſon autorité ou par ſon mérite, plus on ajoutera de foi à ce qu'il aura dit: on cherchera même enſuite d'autres raiſons pour appuyer la fable, & l'on trouvera, ſans doute, des preuves pour juſtifier des choſes ſi ſurprenantes.

C'eſt ce qui s'eſt paſſé dès les premiers temps, & ce qui ſe paſſe encore tous les jours; mais qui ne nous empêchera pas de prouver que l'opinion de l'accouplement & de la génération des Démons ne peut-être ſoutenue.

J'avoue que la conſéquence que l'on tire de l'Ecriture-Sainte ſeroit juſte, ſi les Anges pouvoient careſſer & engroſſer les femmes. Car il me ſemble qu'il

n'y auroit pas plus de difficulté à croire le commerce des Démons, que celui des Anges avec les femmes. Mais outre que le paſſage de l'Ecriture peut bien s'expliquer ſans admettre ces alliances qui répugnent à la nature, elle nous dit que les Saints, qu'elle appelle les Fils de Dieu, s'étant joints avec les filles des autres qu'elle appelle hommes, engendrérent des hommes puiſſants, c'eſt-à-dire, des Rois & des Monarques, qui avoient la puiſſance & l'autorité en main pour ſe faire craindre & reſpecter des autres hommes en cette qualité.

Ces hommes puiſſants étoient, ſans doute, alors appellés des *Géans*, par la grandeur de leur autorité, au lieu que ce terme marque preſentement la grandeur du corps; & cette équivoque du mot de *Géans*, a donné lieu, ſans doute, à l'une des plus grandes erreurs qui ait jamais eu cours. C'eſt ainſi que les mots de *Tyran* & de *Paraſite* étoient autrefois fort honorables, au lieu que preſentement ils ſont odieux à tout le monde.

D'ailleurs, les enfants peuvent être lourds par la peſanteur & la groſſeur de

leurs os. Et ceux qui ont de grandes entrailles, & le foie chaud, peuvent tarir deux ou trois nourrices de suite pour s'humecter & se rafraîchir. Si ces mêmes enfants ont un jour l'esprit malicieux, qui est un effet de leur tempérament, on ne doit pas conjecturer par-là qu'ils ont été engendrés par un Démon.

Pour ce qui est de l'assemblée qui se tint devant l'Empereur *Sigismond*, je ne m'étonne pas si elle décida que les Démons pouvoient avoir commerce avec les femmes, & qu'ils pouvoient même engendrer, puisqu'elle n'étoit presque composée que de Théologiens qui, accoutumés à croire simplement ce qu'ils ne voient pas, & qu'ils ne savent pas même, donnerent leur sentiment en faveur de ces générations, qui sont si opposées aux loix de la Nature. Si cette illustre Compagnie eût été composée de Philosophes & de Médecins, ou quelle se fût réglée par le sentiment de *saint Chrysostome*, je suis fort persuadé que ces questions n'auroient pas été décidées de la sorte.

Au reste, si l'on examine bien le

paſſage du grand *Auguſtin*, que nous avons voulu traduire tout entier, on verra aiſément que la certitude qu'il a de ces ſortes de commerces & de générations, n'eſt fondée que ſur le rapport de quelques hommes ſimples & crédules, ou de quelques femmes ſuperſtitieuſes & mélancoliques. Si nous voulions croire tout ce qui nous eſt tous les jours dit & aſſuré par nos malades, qui ont l'imagination égarée, & qui ſemblent pourtant l'avoir juſte, nous tomberions ſouvent dans de pareilles erreurs. Car les vapeurs noires d'une bille brûlée, troublent quelquefois tellement leurs ames, qu'ils penſent que leurs ſonges ſont des vérités.

C'eſt donc par une cauſe à peu près ſemblable, que les Sorciéres ſe perſuadent avoir été au Sabat, & avoir été careſſées du Diable, qui avoit les parties naturelles hériſſées & écaillées, & la ſemence froide comme de la glace, ſans pourtant que ces miſérables femmes ſoient parties du lieu où elles s'étoient endormies.

Mais pour ne m'oppoſer pas à une opinion qui ſemble être reçue preſque

de tous les Théologiens & de tous les Peres, sans alléguer de puissantes raisons pour la combattre, examinons la chose avec toute l'application possible, mais aussi sans préoccupation.

Nous apprenons de la Théologie que les Démons étant de purs esprits, sont aussi des substances différentes de la nôtre. Qu'ils n'ont ni chair, ni sang, ni parties naturelles, & par conséquent point de semence pour la génération. Que s'ils prennent quelquefois des corps qu'ils peuvent former d'air, ces corps ne vivent point, & ne peuvent aussi exercer les opérations de la vie. Que n'ayant point de successeurs à espérer, parce qu'ils sont immortels, ils ne doivent aussi avoir ni d'envie de se perpétuer, ni de desir de se satisfaire par les plaisirs de l'amour. Quelque puissants qu'ils soient, ils ne sauroient passer les bornes que la Nature leur a prescrites. Les animaux ne se joignent point aux plantes, ni les plantes aux minéraux, pour faire des générations, leur substance étant trop éloignée l'une de l'autre. En un mot, la Nature n'a pas permis ces alliances. De sorte que

ſuivant le ſentiment de *ſaint Chryſoſtôme, il y auroit de la folie à croire que les Démons s'allient avec les femmes, & qu'une ſubſtance incorporelle puiſſe ſe joindre à un corps pour engendrer des enfants.*

En vérité, je ne ſaurois me perſuader, non plus que *Caſſien*, illuſtre Diſciple de ce grand Evêque, que ces ſubſtances purement ſpirituelles puiſſent naturellement avoir un commerce charnel avec des femmes. La raiſon qu'en apporte ce dernier avec *Philoſtrius*, Evêque de Breſſe, c'eſt que, ſi cela s'eſt fait quelquefois, il doit encore préſentement arriver : mais parce que nous ſavons que cela n'arrive pas maintenant, nous devons conclure que ces conjonctions, & ces productions abominables n'ont jamais été. C'eſt pourquoi *S. Auguſtin*, ſouvent trop crédule, qui penſe mieux dans un endroit que dans un autre, commande aux Prêtres de prêcher au Peuple pour le déſabuſer de la fauſſe penſée où il eſt, que *ce que l'on dit du commerce des Sorciéres avec les Démons ſoit réel & véritable.*

Mais ce qu'il y a encore de plus preſ-

ſant ſur cette matiere, c'eſt la déciſion du Concile d'Ancyre, qui blâme & déteſte la créance qu'ont les Sorciéres, d'être portées de nuit au Sabat juſqu'à l'un des bouts de la terre de ſe joindre aux Démons, & de prendre avec eux des plaiſirs abominable, *puiſque toutes ces choſes*, ajoute-t-il, *ne ſont que des réveries & des illuſions, bien loin d'être des vérités.*

Je ne ſaurois trop m'étonner de ce que les Chrétiens croient ſi legérement ce que les Païens auroient de la peine à croire; car tous ne demeurent pas d'accord que *Servius Tullus*, Roi des Romains, ait été engendré d'un Incube, & que *Simon le Magicien* fût le fils de la Vierge *Rachel*, non plus que dans les ſiécles ſuivants, quelque groſſiers qu'il aient été, *Merlin Coceaye* n'a pas été cru ſur ſa parole, quoique ſa mere & lui, vouluſſent perſuader aux Rois d'Angleterre, *Vortigerne*, *Ambroiſe*, *Uterpendragrion* & *Artus*, qu'il étoit fils d'un Démon Incube, & d'une Religieuſe, fille du premier Roi. La folie & la foibleſſe des hommes, le deſir de la nouveauté, l'ignorance des

cauſes naturelles, la honte que l'on a de l'obſcurité de ſa famille, la crainte qu'un adultére ne ſe découvre, les flatteries des Courtiſants pour les Princes, les reſſorts de l'avarice & de la vanité; enfin, la paſſion violente de l'amour, ſont les puiſſantes cauſes qui produiſent ordinairement ces ſortes d'opinions dans l'eſprit des hommes. Jamais *Mundus* n'auroit joui de *Fauline*, ſi l'avarice & l'amour ne s'en fuſſent mêlées, & jamais on n'auroit douté que l'enfant qui ſeroit venu de cette conjonction, n'eût été le fils de l'Incube *Anubis*, ſi l'imprudence de *Mundus* n'eût découvert tout le myſtére.

Léon d'Afrique nous faiſant l'hiſtoire de ce qui ſe paſſe en ſon pays, nous aſſure que tout ce que l'on dit de la conjonction des Démons avec les femmes, n'eſt qu'une pure impoſture; & que ce que l'on attribue aux Démons, n'eſt commis que par des hommes laſcifs ou par des femmes impudiques, qui perſuadent aux autres que ce ſont les Démons qui les careſſent. Les Sorciéres du Royaume de *Fez*, ainſi que cet Hiſtorien le rapporte, veulent bien que l'on

croie qu'elles ont beaucoup de familiarité avec le Démon, pour cela elles s'efforcent de dire des choses surprenantes à celles qui les vont consulter. Si de belles femmes les vont voir, ces Sorciéres ne veulent point recevoir d'elles le prix de leur art, mais elles leur témoignent seulement le desir qu'a leur Maître de les caresser pendant une nuit. Les maris prennent même ces impostures pour des vérités, & ils *abandonnent* souvent, selon leur langage, *leurs femmes aux Dieux & aux Vents.* La nuit étant venue, la Sorciére qui est du nombre de ces femmes que les Latins nomment *Tribales* ou *Fricatrices*, embrasse étroitement la belle, & en jouit au lieu du Démon dont elle pense être amoureusement caressée.

2. Les Théologiens qui raisonnent sur la fausse hypothèse de la conjonction des Démons avec les femmes, ont formé une seconde difficulté ; savoir, de qui un enfant seroit le fils, ou de l'incube, ou de l'homme de qui la semence auroit été surprise. Et pour expliquer la maniere dont cela se fait, ils se sont imaginé qu'un homme ayant

commerce avec un Démon Succube, ce Démon devenant Incube ſans perdre de temps, par l'activité de ſa nature, communiquoit inceſſamment à une femme qu'il trouvoit diſpoſée, la ſemence qu'il avoit depuis peu reçue d'un homme, & que l'enfant, qui naiſſoit de cette conjonction, étoit véritablement le fils de cet homme, & non du Démon qui, en cette occaſion, n'avoit contribué que de ſon induſtrie.

3. La troiſieme, queſtion, ſavoir, ſi les Incubes & les Succubes ſe careſſent entr'eux à la façon des hommes & des femmes, n'a pas été agitée par ceux qui ont écrit ſur ces matiéres. Mais il eſt certain qu'outre pluſieurs raiſons que nous ne pourrions alléguer là-deſſus, les Démons étant d'eux-mêmes, éternels & malheureux tout enſemble, n'ont pas beſoin de perpétuer leur eſpéce, ni de prendre des plaiſirs dans les careſſes des femmes.

4. Enfin, pour paſſer à la derniere difficulté, quelques Docteurs croient que le Démon agit avec tant de vîteſſe, en portant, dans les parties naturelles d'une femme, la ſemence qu'il a reçue d'un

d'un homme, qu'il conserve cette même semence dans tout le tempérament qui est nécessaire pour la génération. Ils ajoutent même que c'est une grande erreur que de ne pas croire que le Démon puisse faire cela.

Mais tous ces raisonnements me paroissent vains & inutiles, s'il est vrai, comme nous l'avons prouvé, que ce soit une fable que les Démons se joignent amoureusement aux femmes. Ils ne sont propres qu'à nous entretenir dans l'aveuglement où l'on est sur ces sortes de conjonctions. Car si un homme ne peut engendrer, selon l'avis de tous les Médecins, parce qu'il a une petite verge qui ne porte pas assez loin la matiére qui sert à la génération, & qui ne la darde qu'à l'entrée des lieux d'une femme, que peut-on espérer d'une semence éventée & froide, qui aura touché un cadavre, ou un corps d'air que le Démon aura emprunté ?

L'ame, ou les esprits de semence, si l'on veut, se dissiperoient & s'évanouiroient aisément, si bien que ce qui demeureroit ne seroit plus lui-même qu'un cadavre de semence, s'ils m'est

permis de parler de la ſorte, qui ſeroit incapable de la génération. Il n'y a au monde que la matrice d'une femme qui puiſſe conſerver pour la génération la ſemence d'un homme, & il ne faut pas s'imaginer que le Démon puiſſe paſſer les ordres que la Nature a établis, quoiqu'il ait une pénétration d'eſprit inconcevable, & une vîteſſe de mouvement ſurprenante.

Si l'eſprit des eaux minérales froides, & celui de l'extrait de romarin ſe diſſipe preſque dans un moment, l'eſprit de la ſemence, qui eſt beaucoup plus ſubtil, ſe conſervera-t-il dans ſa matiére expoſée à l'air ? Et puiſque les Sorciéres avouent que la ſemence du Démon eſt froide quand elles la reçoivent, quelle apparence y a-t-il qu'elle ſoit prolifiques, l'air, qui ronge tout ce qu'il y a au monde, en ayent diſſipé les eſprits & corrompu la ſubſtance.

C'eſt donc une grande erreur de croire, comme font pluſieurs Théologiens, que le Démon puiſſe ramaſſer la ſemence de pluſieurs hommes, pour la jetter enſuite dans les parties naturelles d'une femme, & cauſer ainſi la géné-

ration. Si le Démon pouvoit faire cela, & qu'il le fit effectivement, il pourroit aussi rassembler la semence de plusieurs animaux de différentes especes, & procurer ainsi la génération des monstres: ce qui feroit confondre la Nature, & troubler l'ordre que Dieu a mis parmi les créatures depuis la création du monde.

D'ailleurs, nous n'avons point appris que les Démons Succubes puissent engendrer, bien que la Fable nous dise qu'ils se joignent avec les hommes; & je m'étonne de ce que l'on ne s'est point avancé jusques-là. Peut-être auroit-on trouvé des raisons aussi probables pour appuyer ce sentiment que l'on a inventé pour soutenir l'autre. Et il y auroit eu sans doute quelqu'un qui se seroit aussi-bien dit le fils d'un Succube que d'un Incube.

Au reste, si les Sorciéres n'étoient pas folles, ou intimidées par l'horreur des tourments, jamais elles n'auroient découvert le commerce qu'elles disent avoir eu avec le Démon. Il y en a eu même qui en ont fait gloire en Béarn, aussi-bien qu'en Allemagne, & on en a

vu qui ſe vantoient ſi hautement d'être la Reine du Sabat. L'ellebore ou les Petites-Maiſons ſeroient des remedes plus proportionnés à leurs maladies, que le feu & les tourments dont on s'eſt ſervi juſqu'ici : & il n'eſt pas toujours vrai, comme a dit *Cicéron*, que la vérité ſe trouve dans l'enfance, le ſommeil, l'imprudence, l'yvreſſe & la folie. Après tout, pour connoître plus parfaitement la vanité de cette opinion, examinons ce que les Médecins diſent de la maladie qu'ils appellent *Incube*, & nous verrons par-là que la fable ſera découverte.

Cette maladie n'eſt qu'une ſuffocation nocturne, dans laquelle la reſpiration & la voix ſont interrompues. Il nous ſemble, quand nous en ſommes ſurpris, que *Cupidon*, ſelon le ſentiment des Payens ou le *Démon*, ainſi que les Théologiens le croyent ; ou le *Peſant*, comme le peuple parle, nous preſſe la poitrine, & nous empêche de crier au ſecours, de reſpirer, & de nous mouvoir. Si une femme amoureuſe & mélancolique en eſt attaquée, elle croit fortement que le Démon la careſſe ; & ſi avec cela elle a la mémoire embarraſ-

sée des contes que l'on fait ordinairement des Sorcieres, son imagination se trouvant alors dépravée, fait qu'elle raconte ensuite sa rêverie pour une vérité.

Une femme effroyable à voir, vieille, séche & mélancolique, qui a l'esprit imbu des fables du siécle ; un vieillard atrabilaire qui a passé toute sa vie dans les plaisirs illicites, & qui dans l'âge où il est, conserve encore un vif souvenir de sa lasciveté passée, je ne saurois mieux entretenir ses voluptés que dans sa mélancolie amoureuse, si bien qu'étant tout occupé de ses plairs impudiques, quand cette maladie l'attaque. sa folie amoureuse va souvent jusques-là, qu'il lui semble voir & caresser un Démon en forme de femme, comme se l'imaginoit le vieillard de 80 ans, que l'on appelloit *Pine*, qui parloit partout où il étoit à son Succube *Florine*, selon le rapport de *Pic de la Mirandole*. Mais *Socrate*, *Apollonius*, *Cardan*, *Scaliger* & *Campanella*, n'étoient-ils point de ce nombre-là, puisqu'ils ont publié avoir commerce avec un Génie, & un Démon familier ? Je ne crois pourtant pas qu'ils fussent nés un jour des

Quatre-Temps, ni qu'ils fussent venus au monde ayant la tête embarrassée de leur arriere-faix, comme *Thyres*, Jésuite, a écrit que ceux qui naissoient de la sorte avoient commerce avec les esprits. Que s'ils ont publié avoir un Démon familier, ç'a plutôt été par vaine gloire que par quelqu'autre raison; savoir, pour se faire estimer du peuple.

Le dormir sur le dos, le travail que souffre l'estomac à digérer des viandes dures, la foiblesse de la chaleur naturelle, la fermentation d'une humeur atrabilaire, l'impureté de la matrice, ou la chaleur extraordinaire des parties naturelles, sont les véritables causes de ces illusions nocturnes & démoniaques. Une vapeur épaisse qui s'éléve, & qui se mêle parmi notre sang, cause la difficulté de respirer & la privation de la voix qui accompagnent cette incommodité. Cette vapeur noire étant ennemie de notre vie, empêche le libre mouvement du cœur & du poumon, & retarde ainsi l'ébullition naturelle qui s'y fait, en embarrassant les conduits de l'une & de l'autre de ces parties, de sorte que non-seulement on ne peut

alors ni parler, ni respirer, mais que même tout le corps languit par la foiblesse de ces deux parties principales.

Cette vapeur obscure étant portée au cerveau, offusque les esprits qui s'y sont nouvellement fabriqués; & puis se mêlant parmi le suc nerveux, empêche l'ame d'agir selon sa coutume. L'imagination en est dépravée; les sens en sont troublés, & les nerfs embarrassés, tellement qu'il n'y a pas d'apparence que le cœur, le poumon, le diaphragme, en un mot, toutes les parties du corps soient dans leur tempérament ordinaire. La difficulté de respirer en est augmentée, aussi bien que celle de se mouvoir. Car cette vapeur épaisse & ennemie de nous, touble si fort la fermentation naturelle du suc nerveux, que l'ame qui s'en sert comme d'un instrument prochain, ne peut faire toutes les belles actions que nous lui voyons faire tous les jours.

Mais quand les vapeurs d'une semence corrompue, sont mêlées parmi le sang & le suc nerveux, il ne faut attendre de ce mélange que des illusions vénériennes qui troublent l'imagina-

tion, & font voir aux perſonnes qui en ſont incommodées, des Spectres amoureux, & des Faunes laſcifs.

Si nous en voulons croire *Hypocrate*, les femmes y ſont plus ſujettes que les hommes : ceux-ci ſe déchargent ſouvent, pendant le ſommeil, d'une abondance de ſemence qui les travaille, au lieu que celles-là ne s'en peuvent débarraſſer ſi aiſément, & ſouvent ne peuvent éviter de tomber dans ces ſortes d'illuſions.

La raiſon qu'il en rapporte, c'eſt qu'elles ſont d'un eſprit plus foible que les hommes, & que le ſang des régles ſe preſentant à leurs parties naturelles pour ſortir, les filles qui ne ſont pas encore accoutumées à ces ſortes d'épanchements, ſont auſſi alors plus ſuſceptibles de ces ſortes d'idées ; juſques-là même, qu'il s'en eſt trouvé qui ſe ſont perſuadées d'être groſſes après s'être imaginé d'avoir été careſſées d'un Incube.

Je ne m'étonne donc pas ſi les Sorciéres ſont ſi ſouvent ſurpriſes par des terreurs paniques : car outre qu'elles ſont femmes, elles engendrent encore inceſſamment beaucoup de pituite &

de mélancolie, qui sont la cause de ces sortes de maladies. Il faut croire que ces illusions nocturnes ne sont véritables que dans leur esprit ; & si ces femmes se sont imaginé d'avoir été pendant la nuit ce qu'elles n'ont point été, ou d'avoir fait ce qu'elles n'ont pas fait, on doit être persuadé, avec *Saint Augustin*, que le Démon a pu se servir de leur foiblesse & de leur maladie pour leur faire croire toutes les choses qu'elles croyent, ce qui n'arrive que par un effet du juste jugement de Dieu. J'avoue que le Démon se mêle quelquefois, mais fort rarement, parmi l'humeur mélancolique de nos maladies. Ce qu'on ne sauroit connoître que par l'une de ces trois marques ; savoir, quand la personne pénétre dans les secrets de nos pensées ; quand elle parle quelque langue qu'elle n'a pas apprise, ou quand elle fait des actions qui passent les forces ordinaires de la Nature.

La maladie *Incube* est quelquefois si commune, soit par l'intempérie de l'air, ou par la mauvaise qualité des aliments & des eaux, qu'elle devient comme épidémique & populaire, ainsi

que *Liſymacus* l'obſerva autrefois à Rome. Et ſi, parmi toutes les perſonnes qui en ſont attaquées, il y en a quelques-unes qui aient l'ame embarraſſée d'un amour impur ou des fables des Sorciers, il ne faut pas douter que ſa paſſion ou ſa créance ne lui faſſe voir, en dormant, ou même en veillant, des objets capables de l'entretenir dans ſes rêveries. L'amour & la maladie *incube*, joints enſemble, ſont deux maux qui ſont deux eſpeces de folies, & qui peuvent cauſer tout ce que l'on nous dit de ſurprenant touchant le commerce des Démons avec les femmes.

Toute l'Antiquité n'a pas cru ces bagatelles, puiſqu'elle nous a laiſſé par écrit des remédes pour guérir ceux qui ſont poſſédés d'un eſprit impur, & qui ſont attaqués des terreurs paniques, croyant bien que ce que l'on penſoit être un Démon, n'étoit ordinairement qu'une humeur mélancolique, qui étoit la cauſe de tous les déſordres que l'on voyoit arriver à ces ſortes de perſonnes. Juſques-là que *Pomponace* nous fait l'hiſtoire de la femme d'un Cordonnier, laquelle parloit pluſieurs langues

ſans les avoir jamais appriſes, & qui fut enſuite guérie par le ſavant Médecin *Calceran*, qui, avec de l'ellebore lui chaſſa ſes rêveries, & lui ravit en même-temps la ſcience par l'évacuation de la bile noire dont le Démon ſe ſervoit.

S'il eſt vrai, comme l'expérience de tous les jours nous le fait connoître, qu'après avoir préparé la bile noire, & puis l'avoir purgée, après avoir corrigé l'intempérie des entrailles, ôté les obſtructions qui s'y trouvent, & provoqué le ſommeil, nous rétabliſſons la ſanté de ceux qui ont l'imagination dépravée, & qui ſe perſuadent d'être agités par un Démon, nous pouvons dire hardiment, qu'en combattant l'humeur mélancolique, & en la chaſſant du corps de ces ſortes de malades, nous en faiſons ſortir en même temps le Démon. Cela arriva de la ſorte à un Apothicaire qui accompagnoit un Médecin dans l'un des Hôpitaux d'Auvergne : cet Apothicaire proteſtoit, ſi nous en croyons *Houllier*, qu'il avoit vu pendant la nuit le Démon figuré de la ſorte qu'il le dépeignoit, & qu'il en avoit été maltraité.

Cependant ce Démon imaginaire fut chaſſé par les ſoins du Médecin de l'Hôpital, qui guérit l'Apothicaire de la maladie *incube* dont il étoit attaqué.

Nous concluons donc, après tout ce que nous venons de dire, que nous ſommes le plus ſouvent nous-mêmes la cauſe des ſpectres que nous imaginons voir ou toucher : ſi nous étions moins timides & moins mélancoliques, nous ne tomberions pas ſi ſouvent dans ces foibleſſes d'ames. Mais comme parmi les hommes il y a des mélancoliques de différentes eſpéces, il doit auſſi y avoir pluſieurs maniéres de rêver & devenir fou. En un mot, une Sorciére ne ſera jamais careſſée amoureuſement par un Démon, bien moins pourra-t-elle en devenir groſſe, s'il eſt vrai, comme nous l'avons montré, que la génération ſoit impoſſible ſans l'application des parties naturelles de l'un & de l'autre ſexe. L'oppinion contraire paſſera toujours pour une fable dans l'eſprit d'un homme raiſonnable ; au lieu que ſelon le jugement d'un eſprit foible & ſcrupuleux, elle ſera toujours une vérité inconteſtable.

CHAPITRE VI.

Si les Eunuques sont incapables de se marier & de faire des Enfants.

LEs testicules contribuent tellement à la perfection de notre santé, que Galien a osé les comparer, & même les préférer au cœur; mais leur principal usage est de servir à perpétuer notre espece. La Nature ne les a pas seulement formés, comme se l'est imaginé un Philosophe, pour faire tenir tendus les vaisseaux spermatiques, comme sont les poids d'un Tisserand : mais ils servent à un autre usage incomparablement plus noble que celui-là. Car ceux qui en manquent sont imprafaits & incapable de se perpétuer par la génération. Et d'ailleurs la chaleur naturelle qui est la source de toutes nos actions, se diminuant insensiblement par leur perte, & les fermentations naturelles ne se faisant plus, on est accablé d'incommodités, & de langeurs. Le cerveau se relâche & puis se décharge sur les parties inférieures, & l'on est alors attaqué d'une infinité de maladies, qu'il est impossible de guérir & d'éviter même. L'ame souffre aussi-bien que le corps, & l'on devient timide & lâche, de fort & de courageux que l'on étoit auparavant.

C'est ce qui a fait si fort valoir ces petites parties de nous-mêmes, jusques-là que la Jurisprudence n'admet point d'homme en témoignage, si on les lui a coupés, & que l'Eglise

n'en veut recevoir aucun qui en ſoit privé. Dieu même avoit défendu autrefois qu'on lui offrit dans ſes ſacrifices des animaux qui ne fuſſent pas entiers. En effet, les Eunuques, ſi nous en croyons l'Empereur *Sever*, ſont une troiſieme eſpéce d'hommes, qu'il ne faut ni voir ni ſouffrir. Et ſi l'Eunuque *Dorothée*, occupa l'Evêché d'Antioche, ce ne fut que par un effet de l'amitié extraordinaire que l'Empereur *Aurélien* avoit pour lui.

Mais pour bien examiner la queſtion qui fait le ſujet de ce chapitre, nous devons d'abord diſtinguer les Eunuques, pour connoître ceux qui ſont propres au mariage, & ceux qui ne le ſont point. Entre les Eunuques qui ont été faits par la nature ou par l'art, il y en a qui n'ont qu'un teſticule, & d'autres qui n'en ont point du tout.

On ne doit point mal juger de la virilité d'un homme, lorſqu'on ne lui trouve point de teſticules au dehors, comme nous l'avons prouvé ailleurs par l'autorité de la Faculté de Médecine de Montpellier; & par les raiſons que nous avons déduites en cet endroit là. Car il arrive quelquefois que les teſticules étant demeurés au dedans, & n'étant pas deſcendus dans la bourſe, par les obſtacles qui ſe ſont oppoſés à leur ſortie, les hommes qui les ont ainſi cachés ne laiſſent pas d'être auſſi parfaits que s'ils les avoient au dehors, témoins ceux dont nous avons fait l'hiſtoire. Ces ſortes de perſonnes ſont vigoureuſes & fortes comme les autres, & ont tous les ſignes qui ſont néceſſaires pour marquer la virilité d'un homme. Ainſi ils ſont en état de ſe marier, & de faire

des enfa ts. Et je ne fais aucun doute que *Putifar* qui étoit l'Eunuque de *Phaiaon*, & le Lieutenant-Général de ſes Armées, ne fût de ce nombre-là, puiſqu'il avoit une fille qu'il maria avec *Joſeph*.

Il y a des Eunuques qui n'ont qu'un ſeul teſticule, mais il eſt bien fait & bien proportionné, ce qui les rend auſſi féconds que les autres hommes: car, ſelon l'axiôme des Philoſophes, *la force unie eſt capable de plus d'action que celle qui eſt partagée*. Un homme voit auſſi bien, & peut être mieux, d'un œil que s'il en avoit deux. Et la Nature ne nous a donné deux teſticules, qu'afin que l'un pût ſuppléer au défaut de l'autre. Cet homme dont parle *Zaccharias*, qui n'avoit qu'un teſticule dans ſa bourſe, auquel étoient attachés d'un côté & d'autre les vaiſſeaux ſpermatiques, étoit ſans doute auſſi vigoureux & auſſi capable d'engendrer que ceux qui en avoient deux. Mais ſi le teſticule eſt petit & flétri, il ne faut pas s'attendre qu'un tel homme ſoit propre à la génération, bien qu'il puiſſe être capable de careſſer une femme.

Pour ne confondre point ici les eſpeces des Eunuques, comme font quelques uns, je ne parlerai ni des hommes impuiſſants qui ont trois teſticules petits, & de nulle vertu, ni de ceux à qui la maladie ou les remedes froids ont empêché l'uſage de ces parties, ni encore de ceux à qui on les a briſés, comme on fait aujourd'hui aux taureaux pour les châtrer: puiſqu'un véritable Eunuque eſt celui à qui la Nature a dénié une ou deux de ces parties ou à qui le Chirurgien, ou quelque accident, en

a emporté une, ou toutes les deux enſemble.

Mais il n'en eſt pas de même de ceux qui n'en ont ni au dedans ni au dehors. Ils ſont tous valétudinaires, incommodés, impuiſſants & lâches, & méritent d'être chaſſés de la compagnie des hommes, comme inutiles à la ſociété humaine. Ce qui arriva du Prêtre *Léonce*, ſelon le rapport de *Saint Anaſtaſie*, qui fut dépoſé de la Prêtriſe, pour s'être châtré, de peur de careſſer une femme qu'il tenoit chez lui.

A les conſidérer dans le détail, ils ont la voix grele & languiſſante, & la complexion d'une femme; on ne leur voit que du poil follet à la barbe. Le courage & la hardieſſe font place à la crainte & à la timidité. Enfin, leurs mœurs & leurs manieres ſont toutes efféminées. Ce ſont ces grands déſavantages pour leſquels la loi *Cornellia* puniſſoit très-ſévérement ceux qui avoient la témérité d'ôter les teſticules à un homme, parce qu'en même-temps on lui ôtoit la force, la ſanté, & tout ce qu'il avoit de meilleur.

Quoique ces ſortes d'Eunuques ſoient incapables d'engendrer, nous ne manquons pourtant pas d'hiſtoires qui nous apprennent qu'ils ont fait des enfants. *Fontanus* nous en rapporte une d'un Gentilhomme qui perdit ſes deux teſticules à la guerre, & qui néanmoins engendra après être guéri; & *Ariſtote* nous a laiſſé par écrit qu'un taureau nouvellement châtré, rendit féconde une vache qu'il avoit couverte. Mais bien que ces hiſtoires paroiſſent preſque incroyables, cependant ce ſont des faits auxquels la raiſon ne s'oppoſe point. Car on ne

doit point douter que s'il reste à un homme ou l'épididyme, ou quelque petite portion de l'un des testicules, sans que les vaisseaux spermatiques soient tout-à-fait brisés, il ne soit en état de faire une fois un enfant. Nous en sommes persuadés dans les animaux par l'expérience de chaque jour. Les chapons mal châtrés chantent comme les coqs, & en font même l'office. Car s'il est vrai que l'épididyme soit de la même nature que les testicules, c'est-à-dire, qui soit un entrelacis de vaisseaux, entre lesquels y ait une matiere glanduleuse, comme nous l'avons remarqué ailleurs, il ne faut pas douter qu'il n'ait la vertu de faire de la semence prolifique, & puis de la renvoyer vers les vésicules & les prostates pour être évacuée. Ne pourroit-il pas même se faire qu'une suffisante quantité de semence se fût conservée dans ses vésicules séminaires ou dans les prostates pour servir à la génération d'un enfant dans les premieres caresses d'une femme ? Cela n'empêche pourtant pas qu'à parler en général, il ne faille dire de ces Eunuques à qui ces deux petites parties manquent, qu'ils sont incapables d'engendrer.

Je trouve dans l'histoire que nous a laissé *Marcellin*, que *Semiramis* fut la premiere qui fit couper des enfants, aussi est-ce vers les contrées où regnoit cette Princesse, que les Eunuques ont paru d'abord en plus grand nombre. Les Perses, les Médes & les Assyriens ont été ceux qui s'en sont les plus servis : & nous remarquons que *Nabuchodonosor* faisoit couper tous les Juifs & autres prisonniers de guerre, pour n'avoir que des Eunuques à son service,

d'où vient que *Saint Jérôme* nous fait observer que *Daniel*, *Ananias*, *Azarias* & *Misaël* étoient quatre Eunuques qui servoient dans le Palais du Roi de Babylone.

C'est ici la méthode dont on se sert dans l'Orient pour faire des Eunuques. On fait prendre par la bouche une petite quantité d'opium aux enfants qu'on veut couper ; & après que le sommeil les a accablés, on tire de leurs bourses ce que la Nature avoit pris tant de soin à fabriquer. Mais comme on a observé que la plûpart mouroient par ce narcotique, on s'est avisé d'un autre moyen. On met les enfants dans le bain tiéde, on leur presse quelque temps après les veines du cou, que nous appellons jugulaires, & par-là on les rend stupides & apoplectiques : après quoi il est aisé de faire l'opération de l'Eunichisme, sans qu'ils en sentent rien. Et je ne sai si l'on rendit *Nases* Eunuque de cette façon, qui fut Bibliothecaire de l'Empereur *Justinien*.

L'expérience a montré ensuite que les hommes à qui on ôtoit seulement les testicules, ne laissoient pas pour cela de se divertir avec les femmes, & de souiller aussi la couche nuptiale des autres hommes : on s'est donc résolu à couper tout net les parties naturelles des hommes que l'on vouloit faire Eunuques, afin de leur ôter par-là le moyen de se joindre amoureusement aux femmes. Le Payſan de *Montagne* fit la même chose ; car étant importuné par les soupçons de sa femme jalouse, un jour qu'il revenoit des champs, il se coupa tout net avec une serpe ses parties natu-

relles, & les jetta au nez de sa femme, pour lui faire dépit, & pour se venger d'elle. *Bibienus* trouvant *Carbo Actienus*, & *Publicus Cervinus* rencontrant *Pontius* en adultére, en usérent de la sorte envers ces deux hommes, selon la remarque de *Valere Maxime*.

On dit que les Eunuques à qui la verge reste, aiment passionnément les femmes ; & parce qu'ils sont plus foibles d'esprit qu'ils n'étoient auparavant, ils sont aussi plus susceptibles de passions. Quand leur imagination est une fois échauffée, & qu'une espéce de semence liquide & aqueuse, qui se trouve dans leurs prostates ou dans leurs véscicules séminaires, irrite leurs parties naturelles, on ne sauroit dire jusqu'où ils poussent leur amour déréglé. C'est ce qui fit soupçonner d'adultére le Philosophe *Phaverinus*, tout Eunuque qu'il étoit, & qui fut aussi la cause que le Soldat dont *Cabrole* nous fait l'histoire, le fit prendre, bien qu'il fut naturellement un parfait Eunuque. C'est de ces sortes d'Eunuques qu'il faut entendre le passage de l'Auteur de l'Ecclésiastique, lorsqu'il dit, qu'*un Eunuque, par sa concupiscence, est capable de déshonorer une fille, en lui ravissant sa virginité.*

Il est donc presentement aisé de décider la question, si les Eunuques peuvent se marier. Les premiers, qui sont des Eunuques apparens, peuvent le faire, puisqu'ils peuvent & caresser une femme & engender. Les seconds sont aussi de ce nombre : mais il n'en est pas de même des troisiemes, qui manquent de testicules, ni de ceux qui n'ont point de verge,

ou qui n'en ont qu'une petite, incapable de faire l'action pour laquelle elle eſt deſtinée. Car ces derniers ne pouvant careſſer une femme, ils doivent ſans doute être jugés incapables de ſe marier.

Mais on pourroit dire que s'il eſt permis à deux perſonnes de 80 ans de ſe marier, un Eunuque tel qu'étoit *Phavorinus*, pourra auſſi avoir cette même liberté. Les vieillards ne ſont point capables de faire des enfants, non plus que l'Eunuque, & le mariage ne leur eſt permis, ſelon les Caſuites, que pour éteindre le feu de leur concupiſcence. Si un Eunuque a donc cet avantage, & pour lui, & pour la femme qu'il épouſe, de pouvoir ſe ſervir de ſa verge, ainſi que l'avoit autrefois le Muſicien de *Smece*, pourquoi veut-on empêcher ces ſortes d'Eunuques de ſe marier ?

Cependant l'Empereur *Léon* fit un Edit, par lequel il défendoit aux Eunuques de ſe marier, de quelque nature qu'ils fuſſent, & le Pape *Sixte V.* fit auſſi une Bulle qu'il envoya en Eſpagne, par laquelle il déclaroit nuls les mariages de ces ſortes de perſonnes. La raiſon en eſt manifeſte. *Les Eunuques ne ſont que ſoupirer en embraſſant une fille*, comme parle l'Ecriture, & n'ont pas des parties propres pour la génération, qui eſt la premiere fin du mariage, au lieu que d'étouffer le feu de la concupiſcence n'en eſt que la ſeconde.

Car de s'imaginer que les teſticules, comme ont penſé quelques-uns, ne ſont pas les principales parties qui ſont la ſemence, &

qu'ils ne sont point du tout nécessaire pour la génération, puisqu'il s'est vu des animaux parfaits qui ont engendré sans en avoir, c'est une erreur assez réfutée par les raisons que nous avons apportées ici & ailleurs, qui nous doivent persuader qu'ils sont absolument nécessaires.

Avant que de finir ce Traité & ce Chapitre, il me semble qu'il n'est pas hors de propos d'examiner la question qui se présente; savoir, si on peut châtrer les femmes comme les hommes.

Tous les Médecins savent que la matrice n'est pas absolument nécessaire à la vie comme elle l'est à perpétuer les hommes. Les histoires que nous avons de sa perte, sont des preuves qui ne nous permettent pas d'en douter. L'expérience même nous fait voir que parmi les animaux on coupe les truies & les poules, sans néanmoins qu'elles en meurent. *Athenée* nous assure qu'*Andramasis*, Roi des Lybiens, fit couper toutes les femmes pour s'en servir au lieu d'Eunuques: & *Wier* nous rapporte que *Jean de Hesse* trouvant la fille en adultére, lui arracha la matrice, comme il faisoit aux autres animaux. Ainsi on ne peut pas douter qu'on ne puisse rendre une femme incapable de concevoir, en lui ôtant la matrice & les testicules; mais la difficulté est de savoir comment les Anciens y procédoient. Et pour dire ici ce que je pense là dessus, je ne crois pas qu'on puisse faire cette opération sans péril; & je pourrois dire que ce Roi, qui ne se servoit que de femmes Eunuques, les faisoit boucler; on leur faisoit appliquer un cata

racte, comme font aujourd'hui en Italie & en Eſpagne les maris qui ſoupçonnent leurs femmes : ou bien encore comme font les Negres du Royaume d'Angole & de Congo, qui appréhendent la proſtitution de leurs filles, leur couſent les parties naturelles dès qu'elles ſont nées : & ainſi ce Roi pouvoit avoir des femmes traitées de la ſorte, qui paſſoient parmi ſon peuple pour des femmes à qui l'on avoit tranché les parties de la génération, pour les empêcher d'engendrer.

FIN.

Verbis offendi morbi aut imbecillitatis argumentum eſt. Cic.

Cui hic Ludus noſter non placebit, ne legerit ; aut ſi legerit, obliviſcatur : Et velis, nolit, aliter hæc ſacra non conſtant.

Quiſquis ad has litteras impudicus accedit, culpam refugiat, non Naturam, facta denotet ſuæ turpitudinis, in quibus mihi facillimè pudicus & religioſus Lector & Auditor ignoſcet. Auguſt. de Civit. Dei, lib. 14. c. 23.

TABLE
DES CHAPITRES
ET ARTICLES
Contenus dans ce second Volume.

TROISIEME PARTIE.

CHAP. I. *LEs incommodités que causent les plaisirs du Mariage*, page 1
CHAP. II. *Des utilités qu'apportent les plaisirs du Mariage.* 17
CHAP. III. *S'il y a de véritables signes de grosseſſe*, 29
CHAP. IV. *De la formation de l'Homme*, 47
ART. 1. *De la semence de l'Homme*, 49
ART. 2. *Exacte description des parties naturelles & internes de la Femme.* 53
ART. 3. *De la Semence de la Femme*, 63
ART. 4. *de l'Ame de l'Homme*, 70
ART. 5. *Du sang des Régles*, 84
ART. 6. *Observations curieuses sur les divers temps de la formation de l'Homme*, 100
Premier degré de la formation de l'Homme, 103
Second degré de la formation de l'Homme, 138
Troisieme degré de la formation de l'Homme, 146

Quatrième & dernier degré de la formation de l'Homme, 154
CHAP. V. *Du faux germe & du Fardeau*, 177
CHAP. VI. *S'il y a un art pour faire des Garçons ou des Filles*, 207
CHAP. VII. *Si les enfants sont bâtards ou légitimes quand ils ressemblent à leur pere ou à leur mere*, 227
CHAP. VIII. *Pourquoi il y a des enfants qui naissent foibles ou imparfaits, & d'autres forts & robustes*, 263

QUATRIEME PARTIE.

CHAPITRE I. 279
ART. 1. *De l'impuissance de l'Homme*, ibid.
ART. 2. *Du Congrès*, 295
ART. 3. *Du Divorce entre des personnes mariées*, 299
CHAP. II. *De la stérilité des Femmes*, 304
CHAP. III. *Si les Charmes peuvent rendre un Homme impuissant & une Femme stérile*, 317
CHAP. IV. *Des Hermaphrodites*, 335
CHAP. V. *Si une Femme peut devenir grosse sans l'application des parties naturelles d'un Homme, où l'on traite fort curieusement des Incubes & des Succubes*, 365
CHAP. VI. *Si les Eunuques sont capables de se marier & de faire de enfants*, 337

Fin de la Table du second & dernier Volume.